

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Genre, famille et conjugalité : Les raisons et les processus de décision des couples *childfree*

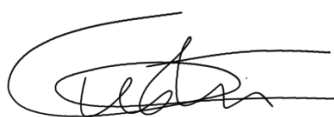
Autrices : Lucie Gustin & Aude Jeunehomme
Promotrice : Ester Rizzi
Lecteur : Thomas Baudin
Année académique 2022-2023
Master en Sciences de la population et du développement,
Finalité spécialisée en développement

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux,...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Lucie Gustin & Aude Jeunehomme

A stylized, cursive signature in black ink, likely belonging to Lucie Gustin.A stylized, cursive signature in black ink, likely belonging to Aude Jeunehomme.

Avant-propos

Ce co-mémoire est écrit dans le cadre du Master en Sciences de la population et du développement (120) de l'UCLouvain. Notre analyse a été dirigée par une volonté de notre part de s'enquérir de la question des personnes volontairement sans enfants sous l'angle du couple et de la famille. Notre inspiration nous vient, en tant que femmes *childfree* et non-*childfree*, de la curiosité et l'envie de comprendre les dynamiques de genre et dynamiques conjugales à l'œuvre au sein de ces couples. Notre intention est alors de faire apparaître les raisons et les processus de cette décision, mais plus largement de mettre en lumière des individus souvent incompris.e.s et stigmatisé.e.s pour leur choix.

Nous tenions à remercier chaleureusement notre promotrice, Ester Rizzi, pour ses conseils et son encouragement, ainsi que notre lecteur, Thomas Baudin, pour avoir pris le temps de s'intéresser à notre recherche.

Nos remerciements vont également à ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce travail de recherche. Ainsi, nous remercions les vingt participant.e.s de notre enquête, pour leurs témoignages et leur temps, et sans qui ce mémoire n'aurait pas été possible.

Un grand merci à notre entourage, famille et ami.e.s, qui ont été pour nous une grande source de soutien et d'encouragements. Un merci particulier à Katia Goriatchkine, pour sa relecture et ses précieux conseils, ainsi qu'aux sœurs Delphine et Marie Bosteels, amies de longue date, pour leur soutien sans faille.

Si devenir parent est un rêve largement partagé, certains aspirent à une vie sans enfant. Souvent incompris et caricaturés, ces femmes et ces hommes, par leurs motivations et leurs parcours, contredisent les idées reçues. Surtout, ils bousculent l'inconscient collectif, qui peine à imaginer que l'on soit heureux sans enfant.

(Gilmer, 2016, p.44)

Table des matières

Chapitre 1 : Introduction	6
Chapitre 2 : Revue de littérature	10
2.1. Revue de littérature sur base d'ouvrages théoriques	11
1. Concepts et définitions	11
2. Evolution des normes familiales	12
3. Le genre et la parentalité	15
4. Les dynamiques de couples	23
5. La norme pronataliste et la déviance	25
2.2. Revue de littérature des ouvrages théoriques sur base d'études d'empiriques	27
1. Historique, militantisme et évolution des personnes <i>childfree</i>	27
2. Profil socio-démographique et économique des personnes <i>childfree</i>	29
3. Raisons d'être <i>childfree</i>	35
4. Le cycle de vie des personnes <i>childfree</i>	43
5. Stigmatisation et difficultés de la prise de décision	46
6. Conclusion de la revue de littérature	49
2.3. Hypothèses à la suite de la revue de littérature	51
1. Hypothèses sur le terme <i>childfree</i>	51
2. Hypothèses par rapport au genre	52
3. Hypothèses sur l'influence de la famille	53
4. Hypothèses sur les raisons d'être <i>childfree</i>	53
5. Hypothèses sur la prise de décision d'être <i>childfree</i> et ses impacts sur le couple	54
6. Hypothèses sur la réaction des entourages et stigmatisation	55
Chapitre 3 : Méthodologie.....	56
3.1. Description globale de la démarche	56
3.2. Processus et étapes du travail	58
Chapitre 4 : Résultats des entretiens et confrontation des données.....	65
4.1. Profil des personnes <i>childfree</i> de notre échantillon.....	65
4.2. Etre « <i>childfree</i> » ou « volontairement sans enfants » ?	71
4.3. Raisons d'être <i>childfree</i>	75
4.4. Processus de décision des couples <i>childfree</i>	100
4.5. Jugements, stigmatisation et soutien	110
4.6. Stérilisation et contraception	119
4.7. Le nouveau type de faire-famille des couples <i>childfree</i>	123

Chapitre 5 : Partie conclusive	129
5.1. Synthèse des résultats	129
5.2. Apports, limites et pistes futures.....	135
Chapitre 6 : Bibliographie	142
6.1. Articles scientifiques	142
6.2. Articles non scientifiques	151
Chapitre 7 : Annexes	152
7.1. Annexe 1 : Guide d'entretien.....	152
7.2. Annexe 2 : Tableaux comparatifs des 10 couples	160

Chapitre 1 : Introduction

On dit que l'enfant 'fait' la famille ; autrement dit que c'est désormais le lien de filiation qui suffit à 'faire-famille'. Seul lien indissoluble, parce qu'il échappe encore au contractuel, le lien de filiation renvoie la définition de la famille à l'inconditionnel et à une pérennité qui s'apparenterait à l'éternité [...]. Un enfant, un parent, et c'est une 'famille' qui naît. (Verjus, 2002, p.2)

Dans l'inconscient général, une famille se voit constituée à partir du moment où un couple donne naissance à un enfant. Pourtant, depuis quelques décennies, force est de constater des évolutions au sein de la famille et des modes de faire-famille. Avec la généralisation de la contraception dans les années 1960 ou les avancées scientifiques liées à la procréation médicalement assistée, on constate l'élargissement et la diversification du concept de la famille et des modes de faire-famille contemporains (Debest, 2012). Néanmoins, la majorité des recherches occidentales portant sur les évolutions de ce faire-famille gardent une idée de parentalité obligatoire pour construire une famille, plaçant alors la filiation comme un facteur essentiel de celle-ci. Pourtant, depuis les années 1970, de plus en plus de personnes décident volontairement de ne pas avoir d'enfants ; laissant apparaître le concept « *childfree* »¹. Encore minoritaires aujourd'hui, les individus *childfree* restent peu étudié.e.s et sont souvent omis.e.s lorsque l'on aborde les normes familiales.

Ce mémoire tend à étudier ce phénomène particulier. Avant d'explicitier notre question de recherche et d'en énoncer les tenants et aboutissants, nous avons constaté divers éléments qui permettent de poser certains questionnements sur le sujet. Nous pouvons commencer par présenter ces différents constats.

D'abord, nous avons observé que la volonté d'avoir des enfants est perçue comme une suite logique à la mise en couple et au mariage. Ne pas en désirer est alors représenté comme un phénomène rare et marginal (Navarre, & Ubbiali, 2018). Même dans la littérature, les premiers articles sur le phénomène *childfree* ne sont apparus aux Etats-Unis que dans les années 1970. Par ailleurs, c'est seulement à partir des années 1990 que le sujet sera étudié en France. L'utilisation même de l'anglicisme « *childfree* » en français marque combien ce sujet est fortement resté sous les radars (Dubus, & Knibiehler, 2019). Ainsi, aujourd'hui, il semble

¹ Ce concept sera défini dans le « Chapitre 2 : Revue de littérature », p.11

intéressant de réaliser davantage de recherches sur cette thématique. D'une part, cela permettrait de mieux comprendre le phénomène qui est, par ailleurs, un sujet de plus en plus discuté ces dernières années et qui touche davantage de personnes (Agrillo, & Nelini, 2008 ; Gilmer, 2016). D'autre part, réaliser ce travail offrirait également la possibilité de visibiliser les individus *childfree* dans la sphère francophone et plus particulièrement en Belgique.

Ensuite, quant à la littérature scientifique existante concernant la thématique des personnes sans enfants, on s'aperçoit rapidement que les recherches se focalisent davantage sur les femmes que sur les hommes. Quelques travaux ont été écrits sur ces derniers et d'autres prennent en compte les deux genres, mais la grande majorité des ouvrages scientifiques se concentre sur les femmes. Ce constat permet de comprendre deux enjeux importants. Premièrement, les femmes ont une place particulière dans les questions de parentalité. En effet, alors que la parentalité prend en compte à la fois la maternité et la paternité, le rôle de mère reste prépondérant. Ainsi, les rôles sociaux qui leur sont rattachés associent davantage les femmes à la maternité que les hommes à la paternité (Dubus, & Knibiehler, 2019). Ici, il semble donc intéressant et nécessaire de s'interroger sur la question du genre au sein de la thématique *childfree*. Deuxièmement, nous pouvons nous questionner vis-à-vis de la prise de décision de ne pas avoir d'enfants au sein du couple. Les individus *childfree* en relation conjugale sont aussi rarement mis.e.s en évidence dans les ouvrages scientifiques. Au sein de ceux-ci, le choix d'être *childfree* est étudié à partir du point de vue de l'individu, en prenant peu en considération sa situation conjugale. Alors que le choix de la parentalité est étudié au sein de couples par différents auteur.rice.s comme Marquet ou Frascarolo-Moutinot, Darwiche et Favez, cela reste moins observé pour les couples ayant choisi la non-parentalité. Ainsi, il nous semble pertinent de comprendre comment cette décision est prise dans le couple et comment elle affecte celui-ci. Parallèlement, nous jugeons approprié de s'intéresser au style de vie des couples volontairement sans enfants et aux dynamiques que cela engendre au sein de leur relation.

De plus, les différentes raisons composant le choix d'être *childfree* peuvent avoir des origines et des causes variées. Nous souhaitons alors récolter les motivations que les individus citent ouvertement, ainsi que leurs motifs moins conscients et moins désirés. En tant que chercheuses, nous devons être capables de séparer les raisons mises en avant par les enquêté.e.s, les motivations délibérément choisies, mais aussi celles davantage occultées et sous-jacentes.

A l'aide de ces différents constats et questionnements, nous avons formulé notre question de recherche comme suit :

« *Comment les couples *childfree* justifient-ils leur choix de ne pas avoir d'enfants ?*

Quelles dynamiques de couples et de genre peuvent être liées à ce choix ? »

Nous pouvons expliciter plus largement les éléments composant cette question de recherche et les questionnements émergents.

Tout d'abord, le concept clé qui nous intéresse est celui de *childfree*. Nous définissons ce terme de la même manière que Agrillo et Nelini en tant que « personnes volontairement sans enfant » (2008). Le terme, inventé durant les années 1970 aux Etats-Unis, est encore aujourd'hui celui qui reste majoritairement utilisé dans la littérature francophone pour parler des individus volontairement sans enfants. En opposition à *childless*, qui indique un manque connoté négativement, le suffixe « *free* » du terme *childfree* exprime une absence positive, avec une idée de liberté de choix induite par ce mode de vie dans lequel l'enfant est compris davantage comme une contrainte (Dubus, & Knibiehler, 2019). Ainsi, en parallèle à sa définition purement descriptive, que nous utiliserons dans ce mémoire, *childfree* semble être également un terme militant et féministe. Nous expliciterons davantage ce militantisme à travers notre travail de recherche.

Ensuite, nous cherchons à comprendre les dynamiques qui se jouent au cœur de la conjugalité. En effet, l'arrivée d'un enfant au sein d'un couple est source de modifications de l'organisation conjugale (Marquet, 2010). Ainsi, à l'inverse, il est intéressant de se questionner sur les processus à l'œuvre au sein des couples, à travers la décision de ne pas avoir d'enfants. Nous pouvons citer Toulemon qui met en avant que : « L'idée même que les couples puissent être confrontés au choix d'avoir ou non un enfant ne s'impose pas a priori » (1995, p.1091). Certain.e.s parlent même d'un « devoir d'enfant » (*ibid*, p.1092), ce qui met en évidence cette nécessité d'avoir des enfants lorsqu'on est en couple. Nous nous intéressons alors, pour le couple et les individus qui le composent, aux processus décisionnels, aux enjeux et impacts sur la relation, aux styles de vie, ainsi qu'aux modes de fonctionnement que cette décision implique. Dans cette perspective, la question des motivations apparaît centrale pour comprendre à la fois comment la décision d'être *childfree* est prise individuellement, mais aussi dans le cadre du couple.

Enfin, nous nous interrogeons sur les dynamiques de genre établies au sein de la relation conjugale et la manière dont les rôles de genre traditionnels peuvent apparaître, ou non, à travers le couple *childfree*. En effet, alors que les rôles maternels apparaissent comme prioritaires dans les relations parentales à l'enfant, on peut s'enquérir de la manière dont ces rôles de genre sont vécus dans la relation, mais également sur la manière dont les partenaires sont perçus par leur entourage et les personnes extérieures au couple.

L'élan de ce mémoire est donc de comprendre comment envisager une vie de couple sans enfants, un sujet encore trop peu abordé dans la littérature existante. A travers une méthodologie qualitative inductive et hypothético-déductive, nous confrontons différentes hypothèses, tout en restant ouvertes à de nouvelles données, afin de répondre à notre question de recherche. Ainsi, avec plusieurs entretiens et une triangulation des données assidue, nous pouvons comprendre : les dynamiques conjugales, la perception de ces couples par eux-mêmes ainsi que par leur entourage, les rôles de genre, ainsi que les processus de réflexion et les impacts de cette décision dans les couples *childfree*. Ces enjeux permettent également de poser la question de la filiation au sein de la famille ; alors que celle-ci semble être une nécessité pour le faire-famille, les couples *childfree* apportent des éléments de réponses plus diversifiés et questionnent la définition actuelle de la famille.

Le plan de ce mémoire se divise en 5 parties. Après avoir introduit notre recherche et présenté notre question de recherche dans ce chapitre « Introduction », nous pourrions passer au second chapitre « Revue de littérature », divisé en trois parties : la première tend à analyser les articles théoriques, la deuxième met en avant les articles théoriques basés sur des études empiriques et la troisième présente nos différentes hypothèses qui permettront notamment la création de notre guide d'entretien. Le chapitre suivant portera sur la « Méthodologie » utilisée. L'avant-dernier chapitre nommé « Résultats et confrontation » portera sur, d'une part, la mise en évidence de nos données d'entretiens ; et d'autre part, sur la confrontation entre celles-ci et les données de la revue de littérature pour confirmer ou infirmer nos hypothèses. Nous terminerons ce mémoire avec un chapitre conclusif qui mettra en lumière les apports, limites et pistes futures de notre recherche et qui synthétisera les réponses à notre question de recherche et nos hypothèses.

Chapitre 2 : Revue de littérature

A la suite de cette introduction, nous avons réalisé une revue de littérature dans le but d'analyser les divers travaux scientifiques ayant déjà été produits sur les personnes et couples *childfree*. Ainsi, nous avons repris des documents allant des années 80 à 90 avec Rochon en 1986, ou encore Toulemon en 1994, jusqu'à des ouvrages plus récents comme celui de Cisot, en 2022. Le but était de récolter des données et informations majoritairement qualitatives afin de prendre connaissance de ce qui avait déjà été étudié sur cette thématique. Cependant, certaines données proviennent également d'études quantitatives, que nous utilisons pour récolter les différentes données produites sur cette thématique et construire une revue de littérature la plus exhaustive possible. Ces données ne serviront alors pas à de la généralisation statistique. En outre, les articles et ouvrages que nous avons repris sont majoritairement scientifiques ; certains en français et d'autres en anglais. Par ailleurs, la littérature anglophone prêtait davantage attention à différencier les personnes *childless* et *childfree* que les auteur.e.s francophones.

Notre revue de littérature se constitue en trois parties : la première axée sur les ouvrages théoriques, la deuxième sur les ouvrages théoriques basés sur des observations empiriques, et la troisième sur nos hypothèses. D'abord, nous avons commencé par énoncer différentes définitions et vocabulaires utilisés pour traiter des personnes sans enfants, dans le but de présenter les concepts formant notre sujet d'étude. De surcroît, nous avons poursuivi avec divers points visant à poser un contexte autour du *childfreeness*, avec les différentes normes sociétales, familiales et genrées, ainsi que leurs évolutions. Ensuite, les thématiques abordées portaient plus explicitement sur les données des personnes et couples *childfree*, telles que leurs profils socio-économiques, leurs raisons et leurs processus de décision, ou encore les difficultés qu'ils peuvent rencontrer. De cette manière, nous avons pu analyser en partie le phénomène étudié. Cela nous a aussi permis de confronter les auteur.ice.s et observer ceux qui se contredisent ou confirment les apports des un.e.s et des autres. Enfin, à partir des deux parties précédentes, nous avons construit des hypothèses pour les confronter par la suite aux données récoltées lors de nos entretiens.

2.1. Revue de littérature sur base d'ouvrages théoriques

1. Concepts et définitions

Alors que la parentalité semble être un sujet de l'ordre du privé, celle-ci est en réalité un thème éminemment social au centre des normes parentales actuelles. C'est pourquoi les couples n'ayant pas d'enfants et les partenaires les composant sont intéressants à étudier. Dans la littérature, on retrouve diverses notions, chacune avec ses propres particularités, pour analyser les individus ou les couples sans enfants. Avant d'entamer notre recherche, il est nécessaire de pouvoir distinguer clairement chacune de ces notions.

Il est d'abord nécessaire de différencier et définir les termes : « stérilité », « infertilité » et « infécondité ». La stérilité, sous-entendue définitive et naturelle, constitue « l'incapacité de donner le jour à des enfants vivants » (Rochon, 1986, p.28). Celle-ci peut être primaire et subvenir avant la naissance, ou secondaire et subvenir après la procréation à minima d'un enfant. Ensuite, l'infertilité est un concept du champ médical qui signifie « l'absence de conception pendant un an après l'arrêt de la contraception » (*ibid*, p.27). Ces terminologies sont utilisées dans un champ médical et ne traduisent pas la question du désir ou du non-désir d'avoir un enfant, mais uniquement le fait ou la capacité d'en avoir ou non. L'infécondité totale, quant à elle, désigne « non la capacité, mais le fait [...] de ne pas avoir procréé » (*ibid*, p.28). La question du désir n'est donc pas prégnante à cette définition, même si elle peut être une raison qui explique l'infécondité de l'individu. Dans ce cas, nous parlerons d'infécondité volontaire.

D'autres concepts sont également utilisés pour parler de cette infécondité. Dans la littérature anglophone, ce sont ceux de *childfreeness* et *childlessness*². Bien que ces concepts puissent sembler similaires, ils se traduisent en réalité différemment ; alors que *childless* signifie « sans enfants », c'est-à-dire avoir une incapacité à enfanter, l'appellation « *childfree* » désigne les personnes « libres d'enfants ». Dans ce dernier cas, il s'agit donc d'un choix et non pas d'une fatalité (Gotman, 2017b). Ainsi, une personne *childfree* serait une personne volontairement inféconde. L'utilisation de ce terme sur les réseaux sociaux mène à la création de différents *hashtags* pour qualifier ce phénomène. Nous pouvons par exemple citer le *#nokids*, *#nochild*, *#nochildren*, *#antinatalist*, *#childfreechoice*, etc. (Roux, & Figeac, 2022). Ces différents termes

² Le suffixe « *ness* » en anglais s'ajoute à des adjectifs pour former des noms (Neveux, 2014). *Childfreeness* et *childlessness* indiquent alors les concepts liés aux phénomènes *childfree* et *childless*.

constituent également des manières plurielles de traiter des individus volontairement sans enfants.

D'autres termes existent pour parler des personnes sans enfants, en y ajoutant un autre facteur. Par exemple, le terme de « *nonmothers* » qualifie spécifiquement les femmes. Ce terme traduit une multitude d'expériences et de réalités qui peuvent être vécues par celles-ci à travers leur non-maternité (Letherby, & Williams, 1999). Le terme n'évoque pas la question du désir de parentalité, mais met en évidence la dimension genrée inhérente à la question de la parentalité dans nos sociétés. Nous pouvons également donner l'exemple du terme « DINK », un mot d'argot anglais signifiant « *dual income no kids* ». Ce dernier est un terme qui traite des foyers dans lesquels les couples n'ont pas d'enfants et bénéficient donc de deux revenus (Muktak, 2019). Il s'agit du seul terme qui n'aborde pas que l'individu, mais aussi le couple. Cependant, ce terme met également en évidence le rapport à l'argent dans le couple *childfree*, en opposition au terme de « DEWK », qui signifie à l'inverse « *dually employed with kids* », soit un foyer avec des enfants où les deux parents travaillent (Baudin, de la Croix, & Gobbi, 2013).

Dans ce mémoire, nous utiliserons les appellations « volontairement sans enfants », « n'ayant/ne voulant pas d'enfants », ou encore le terme « *childfree* » pour désigner les couples que nous voulons étudier. Mais avant de nous intéresser plus spécifiquement à ces personnes et ces couples, il est nécessaire d'exposer le contexte dans lequel ce phénomène prend place, ainsi que les normes sociétales auxquelles se rattachent la famille, la parentalité et le genre.

2. Evolution des normes familiales

Plusieurs observations peuvent être réalisées concernant l'évolution du faire-famille dans la société, qui permettent de comprendre et mettre en évidence la façon dont les personnes *childfree* se posent sur ces catégories de sociétés.

En réalité, l'enfant reste une ligne directrice dans la description de la famille. En effet, les définitions du Larousse montrent que la famille est définie comme un « ensemble formé par le père, la mère (ou l'un des deux) et les enfants », ou encore comme un « ensemble des générations successives descendant des mêmes ancêtres » (Larousse, s.d.). Ces définitions du dictionnaire restent non-scientifiques, mais elles permettent de mettre en évidence la manière

dont le sens commun³ comprend la notion de famille au sein de notre société, notamment occidentale. Ainsi, cela permet de constater combien les relations de filiation font sens dans la famille actuelle.

Cependant, depuis plusieurs décennies, la famille est en profonde évolution. En effet, les changements des rôles familiaux classiques et l'arrivée de nouveaux modes de faire-famille ont transformé les modèles familiaux classiques (Attias-Donfut, Lapierre, & Segalen, 2002). Un modèle familial renvoie à « des manières d'être ou de vivre en famille », mais également « aux vécus concrets mais aussi aux idéaux » (Marquet, 2008, p.1). Avant le 19^{ème} siècle, l'idée de parenté et de co-résidence n'étaient pas des concepts qui allaient naturellement de pair. Au 19^{ème} siècle, le modèle de la famille bourgeoise s'instaure, reliant alors co-résidence et parenté dans le concept de famille. Ce modèle familial, caractérisé par un mariage stable avec deux figures fortes (celle de la mère au foyer et celle du père autoritaire), apparaissait comme l'unique et meilleure façon de faire-famille (Attias-Donfut, Lapierre, & Segalen, 2002 ; Bonvalet, & Lelièvre, 1995). Par ailleurs, durant la période d'après-guerre, le concept de famille nucléaire s'impose : « la notion d'identité famille-ménage a revêtu son sens le plus fort à travers l'émergence d'un modèle familial unique, la 'famille nucléaire' » (*ibid*, p.177). Aussi, le modèle familial avec une maternité obligatoire provenait également de la religion. Outre certaines situations où le célibat est accepté, la maternité est alors perçue dans les textes religieux comme une alliance entre les femmes et Dieu (Gotman, 2017b). Néanmoins, depuis quelques décennies, on constate que ce modèle familial classique est en pleine mutation, avec de nouveaux modèles familiaux qui s'instaurent progressivement (Déchaux, 2011). Nous pouvons noter que les divers travaux scientifiques qui abordent ces mutations larges ne traitent généralement pas du *childfree*, celui-ci restant un phénomène restreint et minoritaire.

Dans les années 1970-1980, les rapports entre la famille et les individus se sont redéfinis afin de privilégier ces derniers, et ce, notamment dans les rapports hommes/femmes, les relations intergénérationnelles, mais aussi dans les modèles de parenté avec l'arrivée de nouvelles familles telles que : la monoparentalité, la famille recomposée, l'adoption, le recours à l'assistance médicale à la procréation, etc. (Déchaux, 2011). A la même période, la deuxième vague féministe s'affirme ; on observe alors des modifications dans les attitudes en ce qui concerne les rôles de genre et le faire-famille, en se déplaçant vers des comportements

³ *Sens commun* : « un ensemble d'opinions ou de croyances partagées au sein d'un groupe ou d'une population – ses croyances ordinaires, idées reçues ou lieux communs » (Paternotte, 2017, p.557).

progressivement moins traditionnels (Thornton, & Young-DeMarco, 2001, *as cited in* Vinson, Mollen, & Smith, 2010). En effet, avec l'augmentation des possibilités de travail et des options de contraceptions, des alternatives à la maternité sont devenues possibles pour les femmes (*ibid*). Ainsi, les personnes ne souhaitant pas faire d'enfants font partie intégrante de ces grandes mutations au sein de la famille, en s'éloignant du modèle familial classique dans lequel les enfants représentent une obligation. Pour les femmes des générations précédentes, les possibilités de décider d'avoir ou non des enfants étaient bien plus limitées, car ne pas engendrer était sanctionné socialement. Les quelques catégories de femmes n'ayant pas d'enfants pour différentes raisons (telles que les nonnes, les lesbiennes ou encore les veuves) étaient caractérisées par des notions connotées négativement au sein de la société, comme représentant un sacrifice ou une perte (Gillespie, 2003). De plus, ces femmes sans enfants étaient perçues comme inaptes à être mères et ont ravivé d'autant plus les discours pronatalistes culturellement mis en place qui fusionnaient l'idée d'être femme avec celle d'être mère (*ibid*).

Ces changements et mutations sont aussi en lien avec l'individualisme naissant qui apparaît comme un nouvel « esprit général d'une nation » au sens de Montesquieu (*as cited in* Déchaux, 2011 p. 25). Ainsi, les valeurs qui occupaient auparavant uniquement l'espace public, telles que l'autonomie, la liberté ou encore l'égalité, entrent dans l'espace privé. La tradition, qui fondait le couple par le passé, est remplacée par l'impératif de se découvrir soi-même. A travers ces changements sociétaux, on constate que l'individualisme met en place de nouvelles normes lui étant propres, éloignées de celles qui lui prévalaient (*ibid*). Par ailleurs, Emile Durkheim définissait une norme comme « un comportement social dominant, pratiqué par une très grande majorité des individus et transmis de génération en génération par l'éducation » (Gervet, 2017, p.59). Les individus reproduisent ainsi les normes sociétales qui leur ont été transmises, tout en les réexaminant et en déconstruisant celles qui ne correspondent plus aux réalités pratiques du monde (*ibid*).

On constate donc que ces normes ont évolué avec l'arrivée de l'individualisme, indiquant comment vivre ce nouveau faire-famille. Par le passé, la religion ou encore l'appartenance sociale créaient ces normes poussant vers un unique modèle familial. Aujourd'hui, celles-ci ne se présentent plus comme des obligations et prescriptions à suivre, mais plutôt comme des conseils, des recommandations, voire des persuasions. On observe alors que ces normes sont plurielles, car la famille est confrontée à une multiplicité de normes à sa propre échelle. Cette abondance normative ne signifie pas pour autant que chaque norme a la même importance ; certaines restent majoritaires, tandis que d'autres le sont beaucoup moins. Ainsi, il coexiste au

sein de chaque famille des normes hétérogènes, celles plus traditionnelles en perte d'importance, et d'autres qui entretiennent la croyance que chaque individu est unique. Cette multiplicité peut causer de l'anxiété et des tensions, parce qu'elle tiraille les individus entre plusieurs orientations leur semblant toutes être légitimes. En conclusion, bien que par le passé, les individus devaient chacun.e endosser leur rôle, plusieurs autres rôles sont possibles aujourd'hui. Néanmoins, il faut savoir les justifier (Déchaux, 2011).

3. Le genre et la parentalité

Pourtant, en ce qui concerne les personnes *childfree*, iels restent considéré.e.s comme marginaux.ales et sont donc fortement critiqué.e.s et stigmatisé.e.s. Cependant, ces critiques et cette stigmatisation ne sont pas égales entre les hommes et les femmes. En effet, ce sont principalement les femmes qui sont jugées pour leur décision de ne pas désirer d'enfants. Cela peut être notamment lié au fait qu'elles soient davantage perçues comme ayant une plus grande place dans les questions de la famille et de la parentalité. Le lien qui est traditionnellement fait entre la féminité et la maternité reste donc encore important (Basten, 2009). Dans la littérature scientifique, les femmes représentent alors une place très importante sur le sujet des *childfree*. Les normes de parentalité et celles associées au genre ne s'excluent donc pas l'une l'autre et sont véritablement liées. C'est pourquoi le concept de genre nous permet de comprendre pourquoi les femmes sont traditionnellement plus associées à la parentalité que les hommes, ainsi que de mieux appréhender les perceptions et stigmas qui se greffent sur les femmes volontairement sans enfants, ainsi que les réactions qui y sont associées.

❖ L'histoire du genre

Avant même que le terme de genre ne soit introduit, l'anthropologie avançait déjà que l'observation de la différence sexuée est le fondement de toute pensée, car elle permet de créer des systèmes de représentation du monde et de la société (Saintôt, 2016). Le féminisme a fait également émerger de multiples questionnements sur le genre, notamment dans le but d'élaborer des projets et programmes politiques, pour combattre les inégalités entre les hommes et les femmes au travail, dans la politique ou dans les mœurs (Saintôt, 2016 ; Gervet, 2017). En outre, le terme de genre existait déjà auparavant à travers d'autres significations. Il était utilisé dans la grammaire (le genre masculin, féminin, ou neutre), la littérature (les différents genres littéraires) ou encore la biologie (la classification entre la famille et l'espèce) (Gervet, 2017).

Le genre – de son appellation anglaise “*gender*” – en tant qu’expression utilisée dans le domaine de la sexualité ou dans les “*gender studies*” a été introduit aux Etats-Unis, en 1955, par le psychologue John Money (Saintôt, 2016 ; Gervet, 2017). Ce dernier proposait de substituer au terme « sexe », celui de « genre » désignant alors « l’expérience subjective privée ou publique de la masculinité ou de la féminité » (Saintôt, 2016, p.15). Ce genre représenterait donc le statut social en fonction du sexe, affiché publiquement dans le rôle de genre et ressenti dans l’identité de genre (Chiland, 2016 ; Saintôt, 2016). Progressivement, la notion de genre va alors être intégrée au langage politique et social (Saintôt, 2016).

Ensuite, la compréhension de la notion de genre va évoluer. Initialement, le genre comme le sexe était perçu comme acquis et ces termes s’appréhendaient forcément en opposition l’un à l’autre, sur base de l’opposition anthropologique entre la nature et la culture, créant ainsi une construction sociale sur une entité biologique. A partir des années 1970, des questionnements commencent à émerger sur cette idée et on réalise plusieurs constats. D’abord, certains traits et comportements étant auparavant perçus comme des capacités strictement biologiques, comme celles du maternage, peuvent être en réalité le produit de certains arrangements structurels entre processus biologiques et culturels. De plus, le sexe apparaît également comme le résultat d’une construction sociale. En effet, en choisissant de regarder le corps, non pas comme une réalité préalable, mais bel et bien comme un effet des régulations sociales et assignations normatives, on se rend alors compte que les relations de pouvoir créent tout autant le genre que le sexe (Fassin, 2005 ; West, & Zimmerman, 2009).

Le genre devient alors un concept sociologique et politique permettant d’observer les inégalités des rôles sociaux et des rapports de pouvoir, ainsi que d’en analyser les fondements et de prescrire des programmes de lutte et de changement. Aujourd’hui, il s’agit encore d’une catégorie utile pour comprendre les rapports de pouvoir, mais aussi les données sociales liées à divers facteurs tels que les pratiques sexuelles, la répartition des tâches domestiques, les loisirs, le vote, les choix de filières dans l’enseignement, etc. Ainsi, ce concept fonctionne comme une variable corrélée à ces différentes pratiques sociales, tout en restant lié à d’autres processus sociaux (Guionnet, & Neveu, 2004 ; Fassin, 2005). Aussi, cette politisation de la notion de genre permet d’entamer plusieurs changements en matière de revendication des minorités sexuelles (Saintôt, 2016). A travers le mouvement *queer*, ce sont ces minorités qui vont approfondir les questionnements autour du genre, durant toute la décennie 1980 (Gervet, 2017). En effet, avec la dénaturalisation du sexe, le genre ne se comprend plus comme une opposition au sexe, mais en articulation avec la sexualité. Par ailleurs, alors que le féminisme des années

1960 s'intéressait principalement à donner aux femmes davantage accès à l'espace public, la décennie 1970 met au centre du projet féministe les questions liées à la sexualité. Cette révolution sexuelle est tant critiquée qu'elle engendre dans la décennie suivante une scission entre les féministes de la domination, qui croisent genre et sexualité en envisageant la sexualité comme un rappel à l'ordre du genre, et les féministes « prosexe », qui autonomisent le genre de la sexualité (Fassin, 2005). Selon Judith Butler, philosophe spécialisée dans le genre, « [...] la sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité. Pour autant, elle n'est pas simplement la confirmation du genre : loin de l'affermir, elle peut l'ébranler en retour » (*ibid*, p.9). Dans les années 1990, notamment en 1995, lors de la 4^{ème} conférence mondiale des femmes à Pékin, le « genre » est employé au niveau international dans le but de soutenir des programmes d'action. Ce terme offrait la possibilité de combattre les discriminations et de valoriser l'égalité économique et politique, entre hommes et femmes.

Le genre apparaît donc comme une dimension clé dans la vie personnelle, les relations sociales et la culture. La distribution du masculin et du féminin engendre des rapports sociaux genrés, tout en instaurant une véritable symbolique dans le monde (Hubert, 2004). Diverses conceptions sont associées aux rôles de genre que les hommes et les femmes doivent suivre. Ces imaginaires sont en réalité basés sur les systèmes de genre locaux spécifiques, variés dans le monde et dans l'histoire (Connell, 2009). En créant cette notion de genre, différente de celle de sexe, l'ambition est donc également de « questionner ces ordres établis, ces rôles et pouvoirs qui sont associés aux hommes et aux femmes dans la famille, dans l'ordre sexuel, dans la procréation, dans l'ordre de la constitution et reconnaissance des identités » (Saintôt, 2016, p.20). Le genre permet alors de dépasser ces conceptions qui restent profondément ancrées dans nos cultures.

❖ La socialisation vers les rôles de genre

Nous pouvons néanmoins nous questionner sur l'attribution du genre dans la constitution de l'identité des individus. La transmission des normes de genre se réalise par introjection chez les individus, étant transmises et déconstruites de génération en génération (Gervet, 2017). Selon des sociologues interactionnistes, la différence de genre se construit dans des interactions quotidiennes qui nous poussent à utiliser des stratégies pour se définir en tant qu'homme ou femme (Paquot, 2014). Ce sont donc des mécanismes de socialisation permettant la transmission de la culture, des valeurs, normes et rôles qui sous-tendent le fonctionnement de la vie sociale ; socialisation qui se joue de manière continue durant toute la vie des individus (Castra, 2013). On peut distinguer la socialisation primaire et secondaire ; la première

correspondant à la période de l'enfance, tandis que la secondaire « se fonde sur les acquis de la socialisation primaire, les prolonge et éventuellement les transforme » (*ibid*, p.97). Cette socialisation permet aux adultes de s'intégrer à plusieurs groupes différents, aux divers rôles sociaux et statuts qui leur sont associés. La socialisation est alors un processus important durant l'enfance, mais qui n'est jamais réellement terminé car en constante évolution (*ibid*). Les différents processus de socialisation auxquels les filles et les garçons font face via les pairs, l'école, la famille ou encore les médias, ont pour but d'initier les enfants aux rôles de genre traditionnels et culturellement partagés, de ce qu'est une femme ou un homme.

Le processus de socialisation de genre recouvre de nombreuses dimensions plus ou moins articulées (activités, objets, traits de personnalités, représentations, etc.) et fait intervenir tout au long de sa vie de nombreux autres significatifs appartenant à des milieux socioculturels souvent contrastés (famille, école, pairs, travail, etc.). (Mieyaa, Rouyer, & Le Blanc, 2012, p.3)

C'est notamment à travers cette socialisation de genre, primaire ou secondaire, que des imaginaires culturels se forment autour de la femme et de l'homme dans les pays occidentaux. En effet, notre environnement nous envoie une quantité d'informations abondante, nous forçant alors à simplifier le monde via des catégorisations. Ainsi, nous pratiquons une catégorisation sociale des êtres humains à partir du genre. Chaque catégorie, homme et femme, a donc des caractéristiques, stéréotypes et attitudes auxquels elle est rattachée, qui accompagnent toute la socialisation dès l'enfance (Clément-Pessiani, 2015). Les femmes sont alors décrites comme étant plus naturellement gentilles, bienveillantes, douces et prêtes à faire des sacrifices, notamment pour leurs enfants. Par ailleurs, la maternité est une qualité qui apparaît comme étant naturelle chez elles. Elles sont également perçues comme plus émotives et vertueuses que les hommes. Leurs comportements, surtout sexuels et maritaux, seraient davantage contrôlés comparés à ceux du genre masculin (Connell, 2009 ; Clément-Pessiani, 2015). Quant à eux, les hommes sont catégorisés comme étant plus forts, grands, robustes et violents, que les femmes (Connell, 2009 ; Clément-Pessiani, 2015). Ils sont perçus comme les détenteurs du pouvoir, devant marquer leur différence sexuelle toute leur vie afin de maintenir cette supériorité (Trellu, 2007). On leur imagine également plus de talent naturel pour les sciences et les mathématiques et une supériorité intellectuelle globale (Clément-Pessiani, 2015).

On perçoit donc que la différence entre homme et femme pousse vers une hiérarchisation, plaçant la femme comme inférieure par rapport aux hommes, aux niveaux physique, intellectuel, émotif, etc. Ces divers procédés sexistes permettent aux structures patriarcales, aux rôles traditionnels de sexe et à la hiérarchie sociale entre hommes et femmes de se maintenir (Clément-Pessiani, 2015). Ainsi, on distingue les concepts de sexisme hostile et de sexisme bienveillant pour mieux comprendre ces conceptions patriarcales. Le premier représente « l'ensemble des attitudes et comportements négatifs à l'encontre des femmes. Elles sont vues comme voulant prendre le contrôle des hommes. Le sexisme hostile renvoie à la conception traditionnelle de la discrimination » (*ibid*, p. 30). Le sexisme bienveillant renvoie à une forme de sexisme plus subtil. « Il consiste en des attitudes et des comportements positifs, du point de vue de la personne sexiste, sur les femmes » (*ibid*, p. 31). Ce dernier idéalise alors les rôles traditionnels de la femme qui n'entrent pas en compétition avec ceux de l'homme et imagine alors que ce dernier doit être le protecteur de celle-ci, ce qui pousse à une vision paternaliste de la société. Ainsi, cela permet d'une part, de conserver les rôles traditionnels genrés, et d'autre part, d'engager les femmes à participer activement à la préservation du système patriarcal (*ibid*).

❖ La division sexuelle du travail

Cette construction de la différenciation des sexes se reflète notamment dans l'organisation sexuée des sphères publiques et privées, avec la division sexuelle du travail, qui apparaît aujourd'hui comme une question primordiale dans les luttes féministes et met également en évidence le travail auquel sont rattachées les femmes en lien avec leur foyer (Delphy, 2003 ; Trellu, 2007). Traditionnellement, dans le modèle bourgeois du 19^{ème} siècle, les hommes avaient une activité professionnelle en dehors du foyer, alors que les femmes restaient dans les activités de la sphère privée. Les hommes suivaient le modèle du « *male breadwinner* » qui relie symboliquement le rôle masculin à l'extérieur du domicile. L'homme est ainsi perçu comme étant celui qui doit ramener les ressources financières au sein du domicile afin de permettre la bonne gestion de la famille. Quant à elles, les femmes participaient aux activités du foyer, avec les différentes tâches domestiques comme le ménage ou la cuisine et les soins aux enfants. Cela peut être conceptualisé à travers le concept de « *female carer* » ou la femme pourvoyeuse de soins (Méda, 2008 ; Letablier, 2009).

Avec les luttes féministes des années 1960, tous les pays de l'OCDE voient une large augmentation de la participation des femmes sur leur marché du travail, et donc, dans la sphère publique. Ainsi, la répartition traditionnelle des tâches n'est plus à jour et on constate que le

modèle du *male breadwinner* se fait remplacer dans les pays occidentaux par d'autres modèles (Delphy, 2003 ; Méda, 2008 ; Connell, 2009). Malgré ces évolutions dans l'organisation sexuées des sphères publiques et privées, on constate que l'égalité des tâches n'est toujours pas atteinte. En effet, les hommes restent ceux qui travaillent le plus dans la sphère publique et ramènent une plus grande partie des revenus au sein du ménage, tandis que les tâches domestiques et parentales sont toujours davantage associées aux femmes (Delphy, 2003 ; Trelu, 2007). Cette moindre présence des femmes sur le marché du travail peut être expliquée par leur plus faible niveau d'étude et par la présence d'enfants au sein du foyer (Méda, 2008).

Il est intéressant de noter que les femmes, que ce soit au travers des tâches domestiques ou dans les nouveaux emplois créés au fil du temps dans l'espace public, sont toujours liées à la dimension de pourvoyeuse de soins. En effet, on constate que ce sont des qualités dites féminines qui sont requises dans ces activités, telles que la douceur, la gentillesse ou encore la bienveillance qui sont, comme nous l'avons développé, des qualités attendues chez les femmes (Cresson, & Gadrey, 2004). La notion de « *care work* » nous permet d'appréhender le travail des femmes. Le travail du *care* représente :

Les activités spécialisées où le souci des autres est explicitement au centre, le travail des infirmières, des aides-soignantes par exemple. Il désigne également l'ensemble des activités domestiques réalisées au sein de la famille et leur délégation à des nourrices, des gardes enfants, des femmes de ménage. Plus largement, le travail du *care* désigne une dimension présente dans toutes les activités de service, au sens où servir, c'est prêter attention à. (Molinier, 2010, p. 162)

Le concept féministe de la « double journée de travail » met en lumière le fait que la cohabitation hétérosexuelle apparaît comme un facteur de surcroît de travail chez les femmes qui doivent à la fois faire un travail salarié et domestique ; contrairement au travail des hommes qui est allégé. En outre, la présence d'enfants dans le foyer apparaît comme un facteur aggravant de ces inégalités. En effet, celle-ci augmente significativement le nombre d'heures que les femmes attribuent aux activités domestiques au sein du foyer (Delphy, 2008). De plus, à l'inverse des hommes, ce facteur apparaît comme un obstacle dans la carrière des femmes (Chatot, 2020). En outre, le temps que les pères passent avec leurs enfants est plus souvent régi par des normes conjugales, dans l'idée d'aider la mère, que par des normes parentales qui mettent en évidence l'importance pour les pères de passer du temps avec leurs enfants (*ibid*).

❖ Le genre et la parentalité entre les hommes et les femmes

Ces différentes conceptions nous permettent de comprendre en partie pourquoi la maternité est principalement mise en avant au sein des ouvrages scientifiques, mais également dans les réalités quotidiennes. En effet, on observe que la féminité est sans cesse et majoritairement reliée à des qualités considérées comme maternelles. Les femmes sont alors plus reliées à la parentalité que les hommes, à cause de ces liens réalisés entre féminité et maternité. Certaines croyances accentuent d'autant plus ces derniers. En effet, selon Basten, le rôle de mère apparaît comme essentiel à la féminité (2009). Il serait constitutif de l'identité sexuelle féminine et du rôle social des femmes. De plus, la maternité est perçue par beaucoup de femmes comme étant un épanouissement et une force (Gillespie, 2003). Ces différentes croyances créent un « mandat de maternité », concept de Russo exprimant la « croyance sociétale que la maternité est la raison d'être de la femme et que toutes les femmes veulent des enfants » (1976, *as cited in* Harrington, 2019, p.23). On comprend combien le rôle de la maternité dans l'identité féminine est perçu comme central. Cela explique pourquoi ce sont particulièrement les femmes qui sont davantage jugées négativement par l'absence d'enfants que les hommes (Gillespie, 2003). Par ailleurs, pour renforcer cette idée et la perpétuer dans les imaginaires sociétaux, plusieurs modes opératoires sont utilisés : la socialisation via des images, de représentations et de construction de la maternité, à travers des scripts culturels *mainstream*⁴ (Venkatesan, & Murali, 2019).

On peut donc constater que les femmes sont davantage stigmatisées face à leur choix de ne pas avoir d'enfants. En effet, on leur reproche d'accorder trop d'importance à leur travail et pas suffisamment à leur famille (Blackstone, & Stewart, 2012). Globalement, une femme qui ne veut pas d'enfants est perçue comme ayant un défaut psychologique ou comme étant purement égoïste ; même si selon Gillespie, ces préjugés sont scientifiquement infondés (2003). Isabelle Tilmant suggère également que ce jugement d'égoïsme proviendrait d'une envie des parents d'avoir plus de temps pour eux-mêmes (2008, *as cited in* Gilmer, 2016).

Contrairement à la femme, la figure de l'homme n'est donc pas directement reliée à sa paternité. La figure du bon père n'est alors pas associée à sa capacité à prendre soin des enfants (Connell, 2009). En effet, à partir des années 1950 jusqu'aux années 1980, la littérature scientifique sur

⁴ *Mainstream* : « Littéralement 'dominant' ou 'grand public'. Se dit par exemple pour un produit culturel qui vise une audience générale. 'Mainstream culture' peut avoir une connotation positive, au sens de 'culture pour tous', comme négative, au sens de 'culture dominante' » (Martel, 2020, p.608).

la paternité dénonce principalement le silence, la carence, voire l'absence des pères (Lefaucheur, 1997). Cela peut s'expliquer par le fait que :

L'engagement dans la paternité au foyer met en effet en jeu l'appréhension et la présentation de soi en tant qu'individu masculin dans un contexte normatif qui privilégie, dans une grande mesure, l'investissement exclusif des hommes dans la sphère professionnelle, le domaine du soin des enfants étant encore largement considéré comme une sphère de compétence féminine. (Merla, 2007a, p.158)

Cependant, plusieurs évolutions restent à noter dans les représentations du père de famille.

D'abord, alors que la question de la disponibilité est appréhendée comme un élément au cœur de la paternité, il ne faut pas omettre que d'autres responsabilités coexistent avec celle-ci, comme la protection de la famille ou l'apport des revenus. Ainsi, c'est en comprenant la manière dont les hommes vivent ces différentes responsabilités, en fonction de leurs socialisations primaires et secondaires, qu'on peut avoir une réelle compréhension du rapport des pères au temps passé avec leur enfant (Chatot, 2020). En effet, selon David Gilmore, les normes de la masculinité dominante sont régies par la « règle des 3 P » qui désignent les trois rôles principaux du père : celui du Pourvoyeur, comme dans le modèle du *male breadwinner* ; celui du Protecteur, responsable pour les membres de son foyer ; et celui du Procréateur, responsable de sa lignée (1990, *as cited in* Govers, & Maquestiau, 2017). Ainsi, ces trois rôles, intrinsèquement liés au contrôle, définissent la virilité de l'homme en l'associant à ces responsabilités dans la sphère privée.

Ensuite, on constate malgré tout une évolution dans la façon d'être père et de réaliser sa paternité. En effet, selon François de Singly, la paternité relationnelle remplace peu à peu la paternité institutionnelle. En effet, auparavant, la paternité faisait partie et était définie par l'institution maritale (Trellu, 2007). Au Mexique, le concept de « *paternidad afectiva* », soit la paternité émotionnellement engagée a été créée, afin d'avancer dans cette nouvelle paternité (Connell, 2009). Cet objectif de créer des liens plus forts entre pères et jeunes enfants, ainsi que de dénaturaliser les compétences féminines et masculines, s'est notamment réalisé ces dernières années à travers différentes lois et politiques familiales. Celles-ci autorisent de plus en plus de liberté, notamment pour les hommes, afin d'être davantage présents pour leurs enfants. On voit alors se démarquer la figure du « nouveau père », impliqué dans l'éducation de ses enfants et en quête d'égalité dans le couple (même si ces innovations ne sont pas des réalisations

concrètes, mais plutôt des aspirations) (de Singly, 1996, *as cited in* Trellu, 2007). Ces changements restent peu présents en réalité, mais ils arrivent tout de même, principalement dans les familles où le père prend, par exemple, un congé parental (Trellu, 2007). Cependant, on observe également l'apparition de nouvelles figures paternelles, telle que celle du père au foyer. Se distinguant des autres formes de paternité, celle-ci se situe dans un équilibre entre diverses formes de masculinités complexes et contradictoires. « Les pères au foyer créent de nouvelles formes de masculinités au travers d'un équilibre entre assimilation et rejet des normes dominantes » (Merla, 2007a, p.158). Les raisons évoquées par les pères au foyer dans le but de justifier leur investissement au sein de leur ménage est d'établir un lien privilégié avec leur(s) enfant(s), de se distancier de leur carrière professionnelle, de mieux articuler leur vie familiale en calculant les différents coûts et bénéfices de cette décision, ou encore d'adhérer au choix de leur conjointe d'avoir une carrière (Merla, 2007b).

Finalement, on constate que les conceptions traditionnelles de la féminité se rapprochent bien plus de la maternité (et de la parentalité) que de la masculinité avec la paternité. Pourtant, des évolutions ont effectivement eu lieu. Selon Jacques Arènes et Dalibor Frioux, « La paternité vécue mettra fin au patriarcat » (*as cited in* Sarthou-Lajus, 2017, p.4). Ainsi, pour certain.e.s auteur.rice.s, il faut se diriger vers la fin du patriarcat. Ce sera non seulement positif pour les femmes en minimisant les inégalités qu'elles vivent, mais aussi pour les hommes, en leur laissant davantage de possibilités de s'investir dans leur relation avec leurs enfants ; ce qui a longtemps été rendu difficile par les normes dominantes concernant la masculinité faisant éminemment partie des structures patriarcales de notre société occidentale (*ibid*).

4. Les dynamiques de couples

Jusqu'à présent, nous avons constaté que le genre et la parentalité sont fortement liés. La présence d'un enfant au sein du couple entraînerait donc des effets sur les inégalités rattachées au genre et à la distribution des tâches. Par ailleurs, depuis les années 1990, avoir des enfants n'est plus un automatisme et devenir parent devient alors, pour l'homme comme pour la femme, un processus de réflexion. Les concepts de « couple conjugal » et « couple parental » peuvent nous aider à comprendre cette évolution (Marquet, 2010).

Le couple conjugal est compris comme un couple qui se forme entre deux individus, avant de fonder une famille et un couple parental. Cependant, les représentations actuelles du couple conjugal n'ont pas toujours été de soi. En effet, jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, le mariage et

l'amour n'étaient pas associés dans les écrits des élites. Ce sont les classes populaires qui ont progressivement créé ce lien. De plus, avec les évolutions récentes de la famille, les relations conjugales ne se développent plus uniquement à travers l'institution du mariage. Ainsi, la sociologie de l'intimité ne se limite plus à celle de la famille. Aujourd'hui, avec les relations complexes entre privé et public, les élaborations de rapports de genre vers une plus grande équité et les transformations de la société qui placent l'individu au centre des rapports sociaux comme les régulations de l'État Providence, on constate la formation d'un « chaos normal » dans les relations amoureuses. Celles-ci sont formées de dynamiques de négociation et d'organisation où les transformations du soi et les itinéraires individuels sont mélangés avec la trame des relations conjugales et familiales (Lemieux, 2003).

Selon un bon nombre d'auteur.ice.s, le passage d'un couple conjugal à un couple parental peut s'expliquer par une baisse de satisfaction du couple conjugal, avec une augmentation des conflits, notamment en lien avec la répartition des tâches inégales (Frascarolo-Moutinot, Darwiche, & Farvez, 2009). Cependant, avec l'arrivée d'un enfant, les normes parentales et conjugales vont encore entrer en tension (Marquet, 2010). En effet, on constate que la période périnatale représente un laps de temps où l'identité des membres du couple évolue. Cette période de maturation constitue aussi une période de crise identitaire durant laquelle les deux partenaires, en plus d'avoir leur identité d'amant.e.s et de conjoint.e.s, doivent ajouter celle d'être « coparent » (Perelman, Missonier, & Guéguen, 2020). Ainsi, les parents vont créer une relation dans le but de s'organiser ensemble et se soutenir mutuellement dans leurs rôles et leur fonction parentale (Frascarolo-Moutinot, Darwiche, & Farvez, 2009 ; Robin, 2007, *as cited in* Perelman, Missonier, & Guéguen, 2020).

En outre, on constate que les couples se sont organisés sur un équilibre entre les besoins de dépendance et d'autonomie de chaque partenaire qui est entièrement remis en question par l'arrivée d'un enfant (Perelman, Missonier, & Guéguen, 2020). Avec ce dernier, se tissent des liens parentaux qui apparaissent inconditionnels, causant peu à peu la fragilisation des liens conjugaux (Marquet, 2010). Plusieurs auteur.ice.s exposent également le fait que l'arrivée d'un premier enfant dans un couple amène à une baisse de satisfaction conjugale. On remarque alors que les couples parentaux et conjugaux n'ont pas forcément la même durée de vie. Alors qu'une rupture ou un divorce annonce la fin du couple conjugal, la présence de l'enfant permettrait que le couple parental perdure (Frascarolo-Moutinot, Darwiche, & Farvez, 2009). Ainsi, même s'il existe un lien entre le couple conjugal et le couple parental, les rôles adoptés au sein de chaque couple et l'importance que les partenaires leur accordent sont distincts. Le couple peut donc

fonctionner de manière totalement différente en fonction du sous-système auquel il se réfère ; s'il fonctionne en tant que couple conjugal ou parental. Il peut alors exister une grande variété de fonctionnements dans les familles et dans les sous-systèmes qui les composent (*ibid*).

5. La norme pronataliste et la déviance

❖ La norme pronataliste

La règle éminemment admise dans la société est traditionnellement pronataliste (Harrington, 2019 ; Venkatesan, & Murali, 2019). Cette règle normative suggère que la parentalité est une nécessité (Harrington, 2019). Le pronatalisme, en tant que règle éminemment partagée, comprend “a collection of beliefs so embedded that they have come to be seen as ‘true’” (Carroll, 2012, *as cited in* Venkatesan, & Murali, 2019). Divers arguments biologiques et culturels permettent d'expliquer l'existence prégnante de cette norme pronataliste : la contribution à la prospérité économique, la reproduction de l'espèce, la transmission du patrimoine génétique pour le maintien de la lignée familiale et la transmission des richesses accumulées, la grandeur de la Nation, la résurgence des politiques réactionnaires en Occident, le maintien des structures patriarcales face à la fragilité de la famille nucléaire et aux crises de la masculinité, ainsi que le vieillissement de la population dont les retraites doivent être financées (Cisot, 2022 ; Rodgers, 2018, *as cited in* Venkatesan, & Murali, 2019).

La pensée pronataliste place la procréation au centre de son idéologie, en imprégnant toutes les politiques d'Etat et pratiques quotidiennes. Ainsi, les appareils socioculturels et politiques réduisent la femme non seulement à son rôle procréateur, mais aussi à son système reproducteur. Le rôle de la femme impliquerait forcément l'expérience natale, les activités de maternage et la maternité dans sa globalité. Avec la valorisation du lien fait entre le maternel et le féminin, on normalise et institutionnalise la maternité comme étant une manifestation naturelle d'une caractéristique féminine innée, soit l'instinct maternel, ainsi que le produit de différences biologiques de genre. Cette vision des femmes est appelée par Notkin, la « mom-opique », soit une vision myope de la féminité et de la maternité (Venkatesan, & Murali, 2019).

Avec cette idéologie profondément ancrée dans notre société occidentale, les questions sur le désir de parentalité ne se posent pas, car avoir des enfants est perçu comme naturel et nécessaire (Harrington, 2017). De plus, certaines théories développementales affirment que la parentalité permet un développement vers la maturité et l'âge adulte. La psychanalyse a pourtant évolué

depuis ces théories, mais on constate que la parentalité est tant normalisée qu'elle continue encore à l'heure actuelle à sous-tendre de telles théories. Cela met donc en évidence le fait que la parentalité est une étape du développement ancrée profondément dans notre culture (*ibid*). Plusieurs discours pronatalistes découlent alors de cette norme, propageant l'idée que sans enfants, un manque se fait automatiquement ressentir. Cependant, dire que le choix d'avoir ou non des enfants se constitue seulement à travers l'idéologie de ce système de pouvoir revient à nier le pouvoir d'action des femmes, alors que celui-ci est également présent (Gillespie, 2003).

❖ Déviance et stigmatisation

Face à la norme pronataliste, certain.e.s auteur.ice.s affirment que les personnes *childfree* apparaissent comme déviant.e.s (Vinson, Mollen, & Smith, 2010 ; Blackstone, & Stewart, 2012). Selon les travaux du sociologue Howard Becker, la déviance serait un « comportement qui s'écarte des normes généralement admises dans un groupe donné » (*as cited in* Van Campenhoudt, & Marquis, 2014, p.62). Quand une personne ne suit pas les règles normatives mises en place, celle-ci apparaît alors comme déviante ou marginale (*ibid*).

Avec sa théorie de la stigmatisation, Goffman nous permet alors de comprendre pourquoi les individus *childfree*, perçu.e.s comme déviant.e.s, sont autant stigmatisé.e.s pour leur choix de vie. Dans cette théorie, il explique que les personnes en marge de la société, peuvent être perçu.e.s par celles considérées « normaux.les » – au sens d'une personne qui suit la norme majoritaire – comme n'étant pas totalement humain.e.s. Ainsi, une idéologie est construite dans le but de mettre en évidence le fait que ces personnes et leur différence représentent des menaces pour la société (1963, *as cited in* Harrington, 2019).

❖ Évolutions et conceptions futures par le *childfree*

Finalement, le phénomène *childfree* permet de mettre en évidence de nouvelles évolutions dans la famille et le faire-famille. En effet, selon Harrington, il est nécessaire de trouver une nouvelle définition de la famille afin de sortir de cette binarité entre enfants et parents (2019). L'autrice se demande comment nous pouvons, en créant un label, une identité aux personnes *childfree*, critiquer et simultanément démanteler une construction sociale qui place la parentalité et la non-parentalité dans une binarité normative. Harrington utilise le terme « *queer* », comme une critique de l'identité et de ces boîtes fixées, dans le but de montrer que les identités de genres et les sexualités sont construites et non fixes. Ainsi, cette binarité ne fait pas sens et n'est pas cohérente avec cette vision (2019).

2.2. Revue de littérature des ouvrages théoriques sur base d'études d'empiriques

A présent, nous nous concentrons sur les auteur.ice.s qui se basent sur des études empiriques qu'ils ont réalisées eux-mêmes ou qui ont été produites par d'autres chercheur.se.s ; allant de plusieurs entretiens, à des enquêtes plus conséquentes.

1. Historique, militantisme et évolution des personnes *childfree*

❖ Historique des personnes *childfree*

Le phénomène *childfree* reste relativement récent. En effet, les différentes sources de données françaises mettaient en avant qu'au début du 20^{ème} siècle, l'infécondité était en partie en baisse à cause d'une baisse du célibat définitif, mais aussi et principalement à cause d'une baisse de la proportion de femmes sans enfants pour toutes les femmes, mariées ou célibataires. Ce n'est qu'à partir des années 1950 que cette infécondité commence doucement à augmenter, et ce, notamment car l'âge à la première maternité est de plus en plus tardif (Toulemon, 1995).

Dans les enquêtes réalisées entre les années 1960 et 1990, on constate que la proportion de femmes volontairement sans enfants reste minime, soit moins de 2% des femmes de moins de 30 ans. Cette proportion est encore moindre pour celles qui affirment qu'elles ne changeront pas d'avis ou si on prend en compte l'intention du mari. Malgré tout, on constate une augmentation du nombre de jeunes femmes désirant rester sans enfants, ce qui met en lumière les changements d'attitude face à la fécondité. Une enquête de 1994 permet d'estimer qu'environ 4 à 5% des couples n'auraient jamais essayé d'avoir un enfant, mais ce pourcentage ne concerne que les femmes de plus de 40 ans ; on l'observe moins dans les intentions de fécondité des femmes plus jeunes (Toulemon, 1995).

On constate que les couples et femmes volontairement sans enfants restent très minoritaires durant le 20^{ème} siècle. Cependant, à la fin de celui-ci et au début du 21^{ème} siècle, on observe des changements en Europe occidentale et aux USA : les femmes font de moins en moins d'enfants et de plus en plus tard dans leur vie (Gillespie, 2003). Cette augmentation dans les chiffres reste malgré tout relative, étant donné que les chiffres concernant ce phénomène sont approximatifs. En effet, il semble particulièrement difficile de distinguer les personnes volontairement et involontairement sans enfants, à cause de différences dans les sources de données et les définitions (Rovi, 1994 ; Basten, 2009). Cependant, des tendances vers la vie volontairement

sans enfants ont été observées au début des années 2000 à l'international (Vinson, Mollen, & Smith, 2010).

❖ Le militantisme *childfree*

La non-parentalité désirée ne sera étudiée comme un phénomène social en tant que tel, qu'à partir des années 1970 aux Etats-Unis. Le terme *childfree* sera cité pour la première fois en 1972 dans le magazine '*Times*', pour aborder la création de l'Organisation nationale pour les non parents (National Organization for Non-Parents – NON) (Dubus, & Knibiehler, 2019).

Initialement, le terme *childfree* était utilisé par l'association militante NON, créée à Palo-Alto par deux féministes, Ellen Peck et Shirley Radl. Dès les premières années, l'association attire plus de deux milles adhérentes. Celle-ci a commencé sa lutte pour admettre et reconnaître la possibilité de ne pas avoir d'enfants, puis contre l'impératif reproductif restreignant la liberté individuelle et compromettant l'équilibre écologique (Gotman, 2017a). En 2003, le « *Childless by Choice Project* » est créé par Laura Scott, qui explique qu'être *childfree* n'est pas qu'un mode de vie, mais un processus de discernement personnel. Une journée internationale annuelle des *childfree* va également se mettre en place. Progressivement, de plus en plus d'associations de ce type vont apparaître en Australie et aux USA. En France, ce ne sera qu'en 2014 qu'une association sur le sujet sera créée : « L'Union des *childfree* francophones », même si le sujet avait commencé à être étudié dans les années 1990 (Carpentier, 2019 ; Dubus, & Knibiehler, 2019).

Par la suite, des groupes de rencontre, des sites internet et des forums sur les réseaux sociaux vont commencer à s'installer et varient davantage leur contenu ; certains plus humoristiques, d'autres axés sur la stérilisation, d'autres encore à utiliser comme exutoire de la société et de la stigmatisation à laquelle ces personnes font face. Plusieurs de ces groupes n'acceptent que les personnes *childfree*, d'autres sont plus ouverts aux allié.e.s à la cause. Ces groupes permettent, d'une part, de « développer un entre-soi pour aider celles et ceux qui cherchent à résister à la pression », et d'autre part, « de revendiquer une 'stérilité heureuse' pour les 'mutants' qui non seulement n'ont pas à être coupable de leur choix, mais qui doivent en être fier » (Gotman, 2017a, p.50). Ainsi, on observe la naissance d'une grande quantité d'associations et de contenus sur les réseaux sociaux aux USA, en Australie et en Europe, qui cherche à revendiquer cette liberté de ne pas faire d'enfants. La face militante du terme et du mouvement *childfree* semble

alors très présente, notamment sur les réseaux sociaux où ce choix est davantage assumé et motivé par les avantages personnels et sociétaux que cette décision permet (Gotman, 2017a).

Même si ce terme est né dans la militance et qu'il continue souvent, encore aujourd'hui, d'être compris de cette façon, force est de constater que la littérature scientifique l'emploie surtout pour désigner, sans réelle revendication militante, les personnes volontairement sans enfants. Dans ce mémoire, nous avons aussi choisi d'utiliser cette définition, simplement descriptive, pour traiter de personnes *childfree*, mais il reste nécessaire d'avoir connaissance du caractère polysémique de ce terme.

2. Profil socio-démographique et économique des personnes *childfree*

Avant d'analyser les diverses raisons d'être *childfree* présentées au sein de la littérature scientifique, il est intéressant d'analyser leur profil socio-démographique et économique qui comprend des éléments tels que le niveau d'études, l'âge, l'emploi, le modèle familial, l'âge à la première union, etc. Il semble pertinent d'observer si les personnes volontairement sans enfants remplissent des caractéristiques communes.

Pour présenter le profil *childfree*, nous nous basons sur des documents scientifiques théoriques qui se basent sur des études empiriques. Premièrement, les auteur.rice.s Debest, Mazuy et l'équipe de l'enquête Fecond se basent sur deux sources de données : l'enquête Fécondité de 2010 réalisée par l'Inserm et l'Ined, et l'enquête qualitative sur le choix d'une vie sans enfants qui a duré de 2009 à 2010. Deuxièmement, nous nous appuyons sur l'étude de Robert-Bobée, datant de 2006, qui fonde son ouvrage sur les données de l'enquête Étude de l'histoire familiale de 1999, récoltées par l'Insee. Il est néanmoins important de prêter attention au fait que cette autrice ne réalise pas clairement la différence entre *childfree* et *childless* dans son étude. Il faut donc prendre avec précaution les données de cette étude.

❖ Le niveau d'études

A travers le rapport de Debest, Mazuy et l'enquête Fécond qui se base sur deux enquêtes, les auteur.rice.s mettent en évidence le rôle important du niveau d'études, et ce, à travers une comparaison entre les femmes et les hommes (cf. Tableau 1). Du côté des femmes, on constate qu'au plus elles ont atteint un niveau d'éducation élevé, au plus elles désirent ne pas concevoir d'enfants. A contrario, pour les hommes, au moins ils ont un niveau d'éducation élevé, au plus ils ne désirent pas concevoir. La tendance s'inverse donc entre les deux genres. Les auteur.rice.s

expliquent que l'infécondité volontaire est impactée par le niveau d'études de cette manière, pour la raison suivante :

Les souhaits d'infécondité volontaire sont plus fréquents chez les personnes qui, de par leur position sociale, sont les plus éloignées de l'idéal du 'bon parent' véhiculée par la société actuelle : une femme modérément diplômée avec de moindres responsabilités professionnelles perçue comme plus disponible pour sa famille, et un homme plus diplômé perçu comme un 'bon' pourvoyeur de ressources. (Debest, Mazuy et al., 2014, p.3)

Tableau 1 : « Infécondité volontaire déclarée, selon le niveau d'études et la situation de couple », en %, sur base de l'enquête Fecond de 2010, réalisée par l'Inserm-Ined.

Tableau 1. Infécondité volontaire déclarée, selon le niveau d'études et la situation de couple (%)						
Niveau d'études	Femmes			Hommes		
	En couple	Non en couple	Ensemble	En couple	Non en couple	Ensemble
Inférieur au Bac	2,3	7,0	3,3	4,6	19,2	7,0
Bac	4,2	15,0	5,7	5,0	16,8	5,7
Bac + 3	3,2	11,3	4,3	6,9	20,4	4,3
Supérieur à Bac + 3	3,7	19,1	5,7	4,5	9,0	5,7
Ensemble	3,1	10,6	4,4	5,0	17,6	6,8

Source : Inserm-Ined, enquête Fecond 2010.
 Champ : personnes âgées de 30 à 49 ans.
 Note : Pour les résultats prenant en compte la situation de couple et le diplôme, les analyses sont restreintes aux personnes âgées d'au moins 30 ans. Les différences selon le diplôme pour les femmes non en couple sont significatives au seuil de 5 %.

Source Tableau 1 : Debest, Mazuy, et al., 2014, p.2

Ainsi, lorsque la femme a atteint un haut niveau d'études, elle semble alors moins disponible pour ses responsabilités en tant que mère et ne saura donc pas répondre à ce que l'on attend d'une mère « accomplie », tandis qu'un homme avec un faible niveau d'études sera perçu comme un père ne remplissant pas son rôle paternel qui a pour but d'offrir une situation économique stable à son foyer. De plus, pour les deux genres, les personnes n'étant pas en relation conjugale ont plus tendance à être sans enfants que les personnes en couple.

Enfin, globalement, les hommes ont davantage tendance à ne pas avoir d'enfants que les femmes. Robert-Bobée (2006) explique cela par le fait que les hommes soient plus nombreux à ne pas vivre en couple (cf. Tableau 2).

Tableau 2 : « Proportion d'hommes et de femmes sans enfants et proportion d'hommes et de femmes n'ayant jamais vécu en couple, selon le niveau d'études », en %, sur base de l'enquête Étude de l'histoire familiale de 1999 réalisée par l'Insee.

	Part dans la population		N'a jamais eu d'enfant				N'a jamais vécu en couple	
	Hommes	Femmes	Hommes, à 47 ans	Femmes, à 45 ans	Hommes ayant vécu en couple	Femmes ayant vécu en couple	Hommes, à 47 ans	Femmes, à 45 ans
Niveau d'études (1)								
Moins diplômé que la moyenne de sa génération	41,5	34,3	14,9	7,1	5,8	3,7	9,6	4,0
Diplômé comme la moyenne de sa génération	31,6	39,4	12,8	9,6	5,7	4,9	7,6	5,5
Plus diplômé que la moyenne de sa génération	27,0	26,3	12,7	15,6	6,0	8,3	7,2	8,3
Ensemble	100,0	100,0	13,6	10,3	5,8	5,4	8,3	5,7

(1) Voir encadré 3.

Champ : femmes nées entre 1945 et 1953 et hommes nés entre 1943 et 1951.

Source : Insee, enquête Étude de l'histoire familiale 1999.

Source Tableau 2 : Robert-Bobée, 2006, p.185

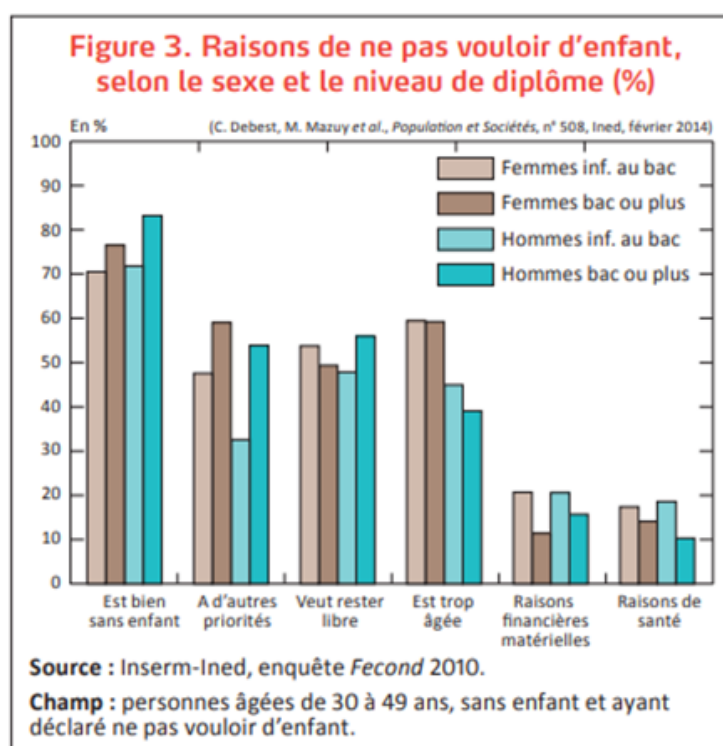
Ensuite, toujours à l'aide de ces deux enquêtes analysées par Debest, Mazuy et l'enquête Fécond, on peut se pencher plus en détails sur l'influence du niveau d'études sur la décision de ne pas désirer d'enfants, et ce, toujours en comparant femmes et hommes (cf. Tableau 3).

Premièrement, on observe que chez les femmes ayant un haut niveau de diplôme (bachelier ou plus), elles choisissent ne pas avoir d'enfants pour quatre raisons principales, les voici dans un ordre d'importance décroissant (la raison la plus importante à la moins importante) : « est bien sans enfant », « a d'autres priorités », « est trop âgée », « veut rester libre ». A leur tour, les femmes ayant un niveau de diplôme considéré comme plus faible (inférieur au bachelier) choisissent aussi majoritairement ces quatre raisons, mais dans un autre ordre : « est bien sans enfant », « est trop âgée », « veut rester libre », « a d'autres priorités ». Ainsi, chez les femmes, la différence à prendre en considération entre celles avec un haut diplôme et celles avec un moins haut diplôme est la place de l'option « a d'autres priorités ».

Deuxièmement, chez les hommes, nous retrouvons l'ordre suivant chez ceux ayant au moins acquis un bachelier : « est bien sans enfant », « veut rester libre », « a d'autres priorités », « est

trop âgé » et pour ceux ayant un niveau inférieur à un bachelier : « est bien sans enfant », « veut rester libre, « est trop âgé », « a d'autres priorités ». Ici, la différence entre les deux groupes est similaire à celle remarquée dans les groupes féminins : l'option "a d'autres" priorités a été davantage cochée par les individus avec un niveau de bachelier ou plus. Il est aussi nécessaire de constater que l'option « est trop âgé » a été cochée de manière significative chez les hommes (même si moins que chez les femmes). Ainsi, la variable de l'âge serait aussi importante pour les hommes, bien qu'ils aient moins de problèmes concernant la procréation à un âge plus avancé.

Tableau 3 : « Raisons de ne pas vouloir d'enfant, selon de le sexe et le niveau de diplôme », en %, sur base de l'enquête Fecond de 2010, réalisée par l'Inserm-Ined.



Source Tableau 3 : Debest, Mazuy et al., 2014, p.3

De ce rapport, nous retenons que l'option « être bien sans enfant » est celle qui a été le plus cochée dans chaque groupe de personnes. Pour les auteur.rice.s, la raison principale semblerait donc être l'épanouissement personnel et la liberté. Néanmoins, quel que soit leur genre, ce sont davantage les individus ayant un niveau d'études élevé qui choisiront davantage cette option. Les auteur.rice.s justifient cela par le capital social et culturel impliqué par l'obtention d'un haut diplôme : « Les personnes à fort capital social se projettent plus souvent dans une configuration libertaire, car elles ont plus les moyens de la réaliser » (Debest, Mazuy, et al.,

2014, p.3). De plus, nous retenons que les raisons financières et matérielles, ainsi que les raisons de santé, ne sont que très peu cochées et ne semblent donc pas être considérées comme les raisons les plus importantes pour les individus sans enfants. Celles-ci restent cependant plus choisies par les personnes ayant un plus faible niveau d'études.

Cependant, bien que ce rapport nous ait permis de mesurer l'importance des variables âge et niveau d'études, cela ne nous permet pas encore de comprendre ce que les individus entendent par « être bien sans enfant ». Il sera donc nécessaire, dans la suite de cette revue de littérature, d'analyser plus en profondeur les diverses raisons qui amènent les individus à prendre la décision d'être *childfree*.

❖ Activité professionnelle

Avant cela, nous souhaitons aborder l'influence de la catégorie socioprofessionnelle des individus sur la volonté de ne pas avoir d'enfants.

Tableau 4 : « Proportion des hommes et de femmes sans enfant et proportion d'hommes et de femmes n'ayant jamais vécu en couple, selon la catégorie socioprofessionnelle en 1999 », en %, sur base de l'enquête Étude de l'histoire familiale de 1999 réalisée par l'Insee.

	Part dans la population		N'a jamais eu d'enfant				N'a jamais vécu en couple	
	Hommes	Femmes	Hommes, à 47 ans	Femmes, à 45 ans	Hommes ayant vécu en couple	Femmes ayant vécu en couple	Hommes, à 47 ans	Femmes, à 45 ans
Catégorie sociale en 1999								
Agriculteur	3,8	2,0	20,0	6,0	4,9	3,2	15,9	2,9
Artisan, commerçant, chef d'entreprise	10,6	3,9	9,5	8,3	5,2	5,4	4,6	3,4
Cadre, profession intellectuelle supérieure	18,2	7,9	9,6	19,4	5,0	11,6	4,8	9,6
Profession intermédiaire	21,2	18,3	9,5	14,3	5,1	7,2	4,7	8,1
Employé	11,0	37,8	16,9	9,1	7,8	4,6	9,9	5,2
Ouvrier	30,4	9,5	15,8	8,9	6,3	4,4	10,1	5,5
Inactif...	4,8	20,6	30,0	6,9	6,8	3,6	24,9	3,7
... ayant déjà travaillé	n.s.	16,2	n.s.	6,0	n.s.	2,6	n.s.	3,8
... n'ayant jamais travaillé	n.s.	4,4	n.s.	10,0	n.s.	7,8	n.s.	3,0
Ensemble	100,0	100,0	13,6	10,3	5,8	5,4	8,3	5,7

n.s. : non significatif.

Champ : femmes nées entre 1945 et 1953 et hommes nés entre 1943 et 1951.

Source : Insee, enquête Étude de l'histoire familiale 1999.

Source Tableau 4 : Robert-Bobée, 2006, p.187

A partir de ce tableau (cf. Tableau 4), plusieurs éléments peuvent être observés. Pour les personnes n'ayant jamais eu d'enfants, les hommes ont plus tendance à ne pas concevoir que

les femmes, et ce, surtout quand ils sont agriculteurs ou inactifs. A contrario, les femmes sont plus enclines à ne pas désirer d'enfants, quand elles sont « Cadres, profession intellectuelle supérieure » ou quand elles ont une « Profession intermédiaire ». Concernant les hommes, Robert-Bobée justifie cela par la difficulté du métier d'agriculteurs et concernant les femmes, elle explique cela par la difficulté d'articuler vie familiale et professionnelle :

Les raisons de la plus fréquente absence d'enfant chez les femmes les plus qualifiées sont probablement à rechercher du côté de l'articulation entre vie familiale et vie professionnelle, puisque le fait qu'elles vivent moins souvent en couple ne suffit pas à expliquer les différences observées selon le niveau d'études. Les femmes les plus qualifiées peuvent espérer une reconnaissance sociale par leur travail alors que cette reconnaissance passerait plutôt par l'acquisition du statut de parent pour les moins qualifiées. D'un point de vue économique, le coût d'opportunité associé à la naissance d'un enfant (effet de substitution entre travail et famille selon lequel l'arrivée d'un enfant nécessite plus de disponibilité familiale et peut conduire la mère à réduire sa quantité de travail et induire une perte en termes de revenus salariaux, à court et long terme) est plus élevé pour les femmes cadres et ce, d'autant plus que le salaire qu'elles perçoivent est important. Alors que leurs revenus salariaux leur permettraient de recourir plus aisément à une garde payante (effet revenu favorable à la fécondité), c'est l'effet précédent qui domine. Cet effet négatif sur la fécondité des femmes du haut de l'échelle sociale se traduit notamment par une proportion plus forte de femmes sans enfant parmi les plus qualifiées. (Robert-Bobée, 2006, p.188)

❖ Age à la première union

L'âge à la première union constitue aussi l'une des variables à prendre en considération pour comprendre le profil sociodémographique des personnes *childfree*. Lorsque les personnes se mettent tard dans une première union, ils auront moins tendance à désirer des enfants. Ce phénomène serait davantage présent chez les femmes. Cela s'expliquerait par la diminution de la capacité biologique à concevoir ; élément qui nous intéresse moins dans le cas de notre étude, dû à la tranche d'âge précise de notre échantillon. Néanmoins, cela s'explique aussi par le moindre désir d'avoir un enfant, ce qui expliquerait le fait que ces personnes se soient mis tard dans une relation (Robert-Bobée, 2006).

❖ Mariage

Une autre observation constatée par Robert-Bobée : lorsque les individus ne sont pas marié.e.s, iels ont plus tendance à ne pas avoir d'enfants. La probabilité que les femmes ou les hommes ayant vécu en couple sans se marier n'aient pas d'enfants est trois fois plus grande que pour les personnes étant marié.e.s (*ibid*). Cependant, il faut prêter attention au fait que l'autrice se base sur une ancienne étude qui a eu lieu à une époque où le mariage était considéré comme assez important.

❖ Modèle familial d'origine

En fonction de la taille de leur fratrie, les individus n'auront pas le même nombre d'enfants (Robert-Bobée, 2006). En effet, s'ils viennent d'une famille nombreuse, iels auront tendance à avoir, eux aussi, un plus grand nombre d'enfants. A contrario, lorsque leurs parents ont eu maximum trois enfants, la probabilité de ne pas avoir d'enfants est plus forte. L'autrice l'explique par ceci : « Avoir vécu au milieu de nombreux frères et sœurs pourrait renforcer le souhait d'avoir soi-même des enfants et rendre 'moins concevable' la vie sans enfants une fois adulte » (*ibid*, p.194). Néanmoins, selon l'autrice, cela reste surtout observé chez les femmes pour la raison suivante : « Cette transmission de la taille des fratries entre générations est plus marquée chez les filles, dont la socialisation et la sensibilisation à leur futur statut de parent sont plus précoces et plus fortes que chez les garçons » (*ibid*, p.194).

3. Raisons d'être *childfree*

Avant d'analyser les parties « Cycle de vie des personnes *childfree* » et « Stigmatisation et difficultés de la prise de décision », il semble pertinent de présenter les multiples raisons qui amènent au choix de ne pas avoir d'enfants.

❖ L'individualisme grandissant

Pour la première raison motivant le choix d'être *childfree*, nous reprenons notamment l'écrit de Kaufmann qui est un ouvrage seulement théorique et qui ne se base donc pas sur une étude empirique. Nous souhaitons néanmoins l'incorporer dans ce point « Raisons d'être *childfree* » afin de mettre en évidence l'une des raisons semblant être primordiale dans la décision de ne pas vouloir d'enfants.

En 2014, à travers son article « A l'épreuve de l'individualisme », le sociologue Kaufmann développe l'épanouissement et l'accomplissement comme raison centrale pour l'individu de ne pas désirer d'enfants. Nous pouvons lier cette raison à l'individualisme que nous avons déjà traité à travers le point sur les normes familiales de cette revue de littérature.

Depuis le siècle des Lumières, on observe un individualisme grandissant qui place l'individu, son accomplissement et son épanouissement, au centre de la société. Ce phénomène s'est accéléré dans les années 70, avec notamment Mai 68 (Kaufmann, 2014). Kaufmann réalise une opposition entre avant et aujourd'hui. Pour lui, dans le passé, l'être humain prenait ses repères à travers les différentes institutions (famille, école, milieu social). Aujourd'hui, iel est davantage livré.e à ellui-même et libre de prendre ses propres décisions. Pour l'auteur, l'évolution de la démocratie ne s'est donc pas limitée à la politique, mais s'est répandue dans tous les pans de la vie de l'individu. Ainsi, libre de ses propres choix, iel peut créer son modèle familial et amoureux comme iel le souhaite, et ce, tout en se détachant du modèle parental qu'iel a reçu. L'essentiel devient alors la réussite de sa réalisation individuelle (*ibid*). De plus, de Pierrepont et Lévy, mais aussi Neyrand parlent d'un individu qui porte grandement attention à ellui-même et ses envies. Les valeurs de liberté, d'autonomie, d'indépendance, de réalisation de soi ou encore de développement personnel sont alors mises en avant pour expliquer cette contestation au modèle traditionnel (de Pierrepont & Lévy, 2017 ; Neyrand, 2017).

Blackstone et Stewart rejoignent Kaufmann sur la volonté de se réaliser en tant qu'individu. Cependant, ces autrices abordent davantage cette idée autour de la volonté d'être une personne libre de responsabilités. Pour illustrer cela, elles ont repris trois études. La première, écrite en 1987 par Houseknecht, met en avant que les individus décident de devenir *childfree* pour les raisons suivantes : "[...] freedom from childcare responsibility and greater opportunity for self-fulfillment and spontaneous mobility" (Houseknecht, 1987, *as cited in* Blackstone & Stewart, 2012, p.721). Ensuite, l'étude de Gillespie en 2003 a également révélé la volonté de liberté personnelle comme étant une raison importante, mais aussi la capacité de créer des relations avec d'autres adultes (Gillespie, 2003, *as cited in* Blackstone & Stewart, 2012). Enfin, pour la troisième étude qui a été réalisée par Carmichael et Whittaker, en 2007, les raisons principales récoltées étaient les suivantes : "[...] an aversion to the lifestyle changes that come with parenthood, an explicit rejection of the maternal role, selfishness, and either feeling unsuited or proficient but unwilling to take on the role of parent" (Carmichael, & Whittaker, 2007, *as cited in* Blackstone & Stewart, 2012, p.721). Le rejet du rôle maternel sera développé ultérieurement,

dans un autre point. Néanmoins, à travers ces trois études, on constate qu'être libre de responsabilités et la volonté de ne pas changer de style de vie sont des raisons primordiales.

De plus, les autrices utilisent aussi l'ouvrage de Jacobson en 2001 qui met en avant la volonté de liberté comme facteur majeur dans cette prise de décision. Dans le cas présent, la liberté ne signifie pas seulement être libre de ces choix, mais elle implique également d'autres éléments : "Freedom includes the ability to be spontaneous, change jobs, and retire early" (Jacobson, 2001, *as cited in* Pelton, & Hertlein, 2011, p.41). Jacobson reprend aussi comme facteur principal la volonté d'éviter les erreurs parentales qui serait une idée similaire à celle de Park (2005, *as cited in* Pelton, & Hertlein, 2011). Il ajoute à ces facteurs le fait de simplement ne pas aimer les enfants et le souhait d'éviter le stress autour du fait d'être parent (Jacobson, 2001, *as cited in ibid*). Selon Pelton et Hertlein, cette volonté de liberté offrirait une satisfaction de vie élevée (2011). Cela s'explique notamment par la possibilité d'avoir plus de temps et d'argent à placer dans des expériences, loisirs ou voyages (*ibid*). Jacobson explique que la liberté comme motivation de ce choix s'applique surtout chez les hommes. Néanmoins, en 2003, Gillespie a interviewé des femmes *childfree* et a retenu de ses entretiens, l'augmentation de liberté, comme Jacobson chez les hommes. Elle retient aussi d'autres avantages sur la vie que comporte le fait d'être *childfree* chez les femmes : "[...] autonomy, larger opportunities, a better financial position, and closer intimate relationships reveal how the lifestyle choice may be appealing" (Gillespie, 2003, *as cited in* Pelton et Hertlein, 2011, p.41). Il s'agirait donc d'un réel choix de vie qui découlerait de cette prise de décision. Ce n'est donc pas seulement le choix d'avoir un enfant ou non, il s'agit d'une décision qui transformerait à long terme tous les aspects de la vie et augmenterait la qualité de cette dernière.

Néanmoins, en 2000, Lang remet en question cette hausse de qualité de vie. Elle retire quelques constats intéressants d'une étude de l'Université Cornell qui a analysé la différence de qualité de vie entre des couples *childfree* et des couples avec enfants (*as cited in* Pelton et Hertlein, 2011). Les femmes qui sont volontairement sans enfants semblent trouver moins de succès dans leur carrière et de satisfaction concernant leur salaire. A l'inverse, les hommes semblent avoir une carrière plus prestigieuse et un sens de contrôle plus aiguisé sur leur propre vie, mais parallèlement, leurs niveaux de dépression et de stress sont également les plus élevés (*ibid*, p.42). Cette étude n'explique pas la différence entre les genres mais explique la différence de satisfaction entre les couples *childfree* et non-*childfree*. Les couples *childfree* sont plus disposés à laisser le stress du travail rentrer dans la sphère privée. En effet, une fois le travail fini, ils

n'auront pas leur concentration focalisée sur un enfant, ce qui leur permettrait d'éviter de propager l'anxiété autour de leur emploi au sein du foyer (Lang, 2000, *as cited in ibid*).

Enfin, Isabelle Robert-Bobée ajoute à son tour un nouveau constat en développant qu'une approche genrée met en évidence des dynamiques distinctes entre les femmes et les hommes ; les premières veulent avant tout s'éloigner du rôle maternel qui est assigné au genre féminin, alors que les hommes s'assurent d'une vie avec peu de responsabilités familiales, sans pour autant abandonner la possibilité d'une vie de couple.

L'absence d'enfant par choix est également complexe à analyser. En particulier, les motivations des femmes et des hommes diffèrent. Selon Donati, les femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant veulent avant tout être autonomes, vis-à-vis de la famille (s'épanouir en dehors de la maternité) et des hommes (refus d'une cohabitation permanente et de dépendre de son conjoint, peu d'attrait pour la vie en couple établie). Elles ont souvent été poussées à poursuivre des études et recherchent un travail permettant de s'assumer financièrement. Le modèle de la mère active serait plus valorisant à leurs yeux que celui de la femme entièrement dévouée à ses enfants. Cependant, rares sont celles qui ont toujours rejeté l'idée de maternité. Dans le temps, le choix du mode de vie est en général intervenu avant les questions relatives au désir ou non de fonder une famille. Soit le désir d'enfant ne s'est finalement pas exprimé, soit il a toujours été reporté à un moment ultérieur. Toujours selon Donati, les hommes qui ont choisi de ne pas avoir d'enfant sont motivés par le refus des contraintes associées aux responsabilités de la vie familiale. C'est l'indépendance qu'ils recherchent : pouvoir bouger géographiquement, changer de cadre professionnel, etc. La vie amoureuse n'est pas exclue, mais doit être compatible avec le désir d'indépendance. (Robert-Bobée, 2006, p.183-184)

❖ Difficulté à aligner vie professionnelle et parentalité

La complexité d'articuler sa vie professionnelle et sa vie parentale avec un/des enfant(s) est la deuxième grande raison que nous analysons (Gotman, & Lemarchant, 2017). En effet, la manière dont la société va organiser le travail modifie les comportements de fécondité. Nous pourrions penser qu'en Occident, la société facilite l'articulation du travail et de la parentalité, mais cela n'est pas toujours le cas (*ibid*, 2017). En effet, on constate un manque de soutien envers la parentalité dans le milieu professionnel. Les couples sont alors amenés à choisir une

infertilité volontaire. Cependant, une différence importante est à prendre en considération entre les femmes et les hommes : ce constat est plus fréquent chez les femmes.

A ce jour, le coût de la paternité et celui de la maternité en matière de trajectoire professionnelle ne sont pas les mêmes et varient parfois en sens inverse. Les femmes voient leur carrière ralentir lorsqu'elles deviennent mères et le seuil du troisième enfant signifie, dans certains pays, le retrait durable du marché du travail, tandis que les hommes cadres font des carrières d'autant plus fructueuses qu'ils ont plus d'enfants. (Gadéa et Marry, 2000, *as cited in* Gotman, & Lemarchant, 2017, p.34)

Il y a donc une différence majeure entre les deux genres. Au plus il y a d'enfants au sein d'un foyer, au plus les femmes vont subir un impact négatif sur leur vie professionnelle et, à l'inverse, les hommes vont développer leur carrière.

❖ Traits de personnalité incompatibles avec la parentalité

A travers l'étude de Park (2005), Pelton et Hertlein énoncent une nouvelle raison. Ils remarquent que les individus catégorisent des traits de personnalité qui ne permettraient pas d'avoir la capacité d'être parent : "In her study of *childfree* couples, Park (2005) found that both men and women were motivated by characteristics of introversion, sensitivity, anxiety, perfectionism, and impatience. Further, these traits were perceived as that which compromises one's ability to parent" (Park, 2005, *as cited in* Pelton & Hertlein, 2011, p.41). Ainsi, les personnes prennent la décision de ne pas devenir parent, dans le but de leur assurer une vie heureuse qui ne subit pas les conséquences négatives de la parentalité (*ibid*).

❖ Appréhensions pour le couple

En 2002, de Butler, thérapeute de couple, a montré que l'arrivée d'un enfant était un moment clef dans la vie d'un couple. Il s'agit d'un événement qui modifie la dynamique du couple conjugal. En effet, aujourd'hui, l'autrice nous explique que l'enfant devient la priorité afin d'accomplir son rôle de « bon parent » (2002). A son tour, Kaufmann explique aussi que dans le passé, le patrimoine fondait les piliers de la famille, tandis qu'aujourd'hui, l'enfant est considéré comme le centre de cette famille ; ce dernier était davantage considéré antérieurement comme une force de travail. Actuellement, grâce notamment à la contraception et à la baisse de la mortalité infantile, l'enfant se place comme le cœur de l'unité familiale et prend alors une place importante dans la vie des parents (2014).

La fonction parentale prend alors le pas sur le couple conjugal ; ce dernier passant ainsi au second plan. En plus de placer le couple parental et la volonté d'être un bon parent en priorité, cela implique des conséquences néfastes sur la dynamique du couple lorsqu'un problème avec l'enfant se présente :

Le conjoint, vite perçu comme le fautif de la défaillance parentale, se voit refuser toute gratification affective et sexuelle. Le couple étant dès lors contraint à l'abstinence, une véritable régression psychique se met en route chez l'un comme chez l'autre. Rapidement, il ne s'agit plus d'une vie familiale avec deux parents désireux de permettre à leurs enfants de grandir, mais d'une famille sans parents réels, dont les membres indifférenciés errent à la dérive en quête d'un code de conduite, tel un avion sans pilote. (de Butler, 2002, p.118)

Ces effets seraient perçus dès l'arrivée du premier enfant. Néanmoins, Toulemon explique que le fait d'avoir un enfant n'est pas lié aux risques de rupture, sauf lorsque l'enfant n'a pas encore atteint ses 6 ans. En effet, avoir un enfant très jeune dans le foyer diminue les risques de rupture. Pourtant, si à 6 ans, cet enfant n'a pas de frère ou de sœur, les risques remontent alors à ceux des couples sans enfants (Toulemon, 1994, p.1342). La solidité de l'union ne se centre donc pas seulement sur le fait d'avoir un enfant, surtout quand ce dernier est plus âgé. Ainsi, à l'inverse, ne pas souhaiter en avoir n'implique donc pas une solidité plus faible de la relation conjugale.

A l'aide cet apport de Annie de Butler, nous retenons que l'articulation du couple parental et conjugal peut effrayer, par leur possible incompatibilité : « Il ressentent alors leur vie affective et sexuelle de couple comme incompatible avec leur fonction parentale » (de Butler, 2002, p.125). L'autrice justifie notamment cela par l'enfant qui est resté en elleux et qui implique alors la révélation d'une immaturité encore existante et difficile à traiter avec la présence de l'enfant au sein du foyer. En effet, dans une analyse plus psychologique, le fait de devenir parent pourrait mettre en évidence les failles qui sommeillent en chacun de nous. Cela montrerait une possible immaturité encore présente. Cette immaturité entraînerait alors des conséquences sur l'enfant et sur le couple lui-même qui perdrait son équilibre (2002).

De plus, à travers son étude, Gillespie explique que les couples deviennent *childfree* pour préserver leur vie de couple et leur intimité (2003). Ici, nous retenons que le sentiment de choix d'être en couple est plus épanouissant pour les personnes questionné.e.s, plutôt qu'un enfant qui impliquerait un autre style de vie, mais aussi un autre type de liens. L'intimité de la vie du

couple prendrait alors le pas sur la volonté d'avoir un enfant. Aussi, cela offre le sentiment de ne pas se sentir sous pression avec son partenaire ou d'être obligé.e.s de rester dans la relation conjugale à cause de l'enfant (DeFrain et Olson, 1999, *as cited in* Pelton et Hertlein, 2011). Sans enfants, le couple a alors le sentiment d'exister et de se perpétuer pour leur relation et non pas pour la réalisation des besoins d'un enfant.

Enfin, Verjus et Boisson appuient nos deux autrices précédentes en développant la parentalité comme un « risque » pour le parent, ainsi que le couple (2005). Verjus et Boisson affirment que les parents sont perçus à la fois comme des pourvoyeurs de biens, comme un protecteur de l'enfant, mais aussi comme un facteur de risque pour ce dernier. Dans le sens inverse, nous rencontrons une nouvelle approche qui place l'enfant lui-même comme facteur de risque, cette fois-ci, pour ses parents :

Culpabilisation, surmenage, 'fatigue émotionnelle et physique' des mères, dépression du parent, mais aussi conflits et désaccords entre parents, jusqu'à maintenant abordés comme autant de symptômes d'histoires particulières, commencent à être examinés dans le cadre d'un fonctionnement familial générateur de stress en soi. (Verjus & Boisson, 2005, p.1)

Ici, nous comprenons une partie des effets que la parentalité peut impliquer sur l'individu, mais aussi sur le couple conjugal. En outre, les deux chercheuses, Verjus et Boisson, semblent mettre l'accent sur le surmenage des mères. En effet, ces dernières seraient davantage touchées par le surmenage. Elles reprennent la notion de « *burn-out* » issue de la psychologie sociale américaine. Ce concept est défini comme suit : « un état psychologique, émotionnel et physiologique résultant de l'accumulation de stressseurs [facteurs de stress] variés, caractérisés par une intensité modérée et un aspect chronique et répétitif » (Maslach, 2003, *as cited in* Verjus & Boisson, 2005, p.3).

Ainsi, la présence d'enfants au sein du couple semble être synonyme de complications pour l'individu lui-même, ainsi que pour le couple conjugal. Nous comprenons aussi à travers les quelques idées présentées, que les femmes sont plus sujettes aux impacts qu'implique le fait de concevoir un enfant et de l'élever. Le parentage, signifiant les tâches remplies par un parent, semble donc comprendre des impacts conséquents dans la vie des individus (Verjus & Boisson, 2005). La volonté de rester sans enfants permet donc, entre autres, de garder davantage de temps pour son partenaire et de se consacrer davantage à sa relation conjugale.

❖ Rejet de la maternité

Pour cette cinquième raison, nous retrouvons Gillespie qui analyse une autre motivation fondamentale à la décision d'être *childfree*. En effet, ayant d'abord abordé la volonté de préserver la vie intime du couple, elle ajoute par la suite, le rejet de la maternité.

Pour certains, le refus d'avoir un enfant est une perte. Les individus *childfree* sont alors perçus.e.s comme ayant un trou, un manque pour accomplir totalement leur vie. A l'inverse, les personnes volontairement sans enfants, et ici plus spécifiquement les femmes, voient la maternité comme une perte. « En particulier, la maternité représentait un sacrifice, un devoir et un fardeau, impliquant des exigences qu'elles n'étaient tout simplement pas prêtes à assumer. Elles ont perçu la maternité comme une perte de temps libre, d'énergie et, finalement d'identité » (Gillespie, 2003, p.130). En outre, la maternité serait alors perçue comme une sorte de travail, une charge à ajouter à leur vie. Les activités de parentages, éducatives et de soins aux enfants n'attirent pas ces personnes (Gillespie, 2003).

Gillespie conclut en appuyant sur cette idée : « Mes résultats suggèrent que c'est le rejet d'une identité féminine enracinée dans la maternité qui a motivé ces femmes en premier lieu » (Gillespie, 2003, p.133). Ainsi, alors que le désir de liberté est surtout mis en avant par de Pierrepont et Lévy, Blackstone et Stewart et Neyrand, à contrario, Gillespie appuie davantage sur le fait que les femmes rejettent l'identité d'une figure féminine comme étant maternelle :

Bien que j'aie constaté, comme d'autres auteurs, l'existence d'une attirance pour les libertés et les opportunités perçues comme étant associées au style de vie des femmes sans enfant, ce que mes résultats établissent de nouveau, c'est l'existence d'un rejet ou d'une poussée plus radicale à l'encontre de la maternité en tant que marqueur normatif du genre féminin. (Gillespie, 2003, p.133)

❖ Militantismes : féminisme et écologie

Les militantismes sont aussi susceptibles d'être l'une des causes marquant le choix d'être *childfree*. Nous en retenons deux principaux : le féminisme et l'écologie. Le refus d'avoir des enfants peut être en effet une forme d'action militante (Gotman, & Lemarchant, 2017). En effet, Gillespie explique :

De nombreux auteurs ont suggéré que les changements sociaux et écologiques ont été les facteurs les plus importants dans l'apparition des changements démographiques et

reproductifs dans le cadre desquels les modes de vie sans enfants peuvent être contextualisés (Bartlett, 1994 ; Campbell, 1985 ; McAllister, & Clarke, 1998 ; Morell, 1994, *as cited in* Gillespie, 2003, p.124).

Tout d'abord, concernant le féminisme, il a permis notamment la disponibilité de la contraception, ainsi que de l'avortement, et ce, de différentes façons. Gillespie explique que la diversification des configurations familiales ou la participation des femmes au travail rémunéré sont différentes manières qui permettent cet accès à la contraception, en autorisant d'autres options pour les femmes que la maternité (Gillespie, 2003, p.124). Les femmes ont alors accédé à d'autres possibilités que devenir mère. Au départ, on retrouve cette raison surtout chez les personnes ayant un niveau d'éducation et de revenus élevés (*ibid*). Par ailleurs, en plus d'avoir permis d'autres possibilités de mode de vie aux femmes, la cause féministe offre à celles-ci la revendication de leur féminité, ou encore la réalisation de soi (par exemple avec la stérilisation) en étant volontairement sans enfants (Tillich, 2019).

Ensuite, concernant l'écologie, Gotman et Lemarchant (2017) expliquent que ce choix peut être perçu comme une solution logique pour réduire les conséquences de la crise climatique en limitant la croissance démographique désordonnée (*ibid* ; de Pierrepont, & Lévy, 2017). En effet, le refus de faire un enfant paraît alors comme une forme radicale de militantisme pour contrer les dégâts environnementaux (Gotman, & Lemarchant, 2017).

4. Le cycle de vie des personnes *childfree*

Nous pouvons à présent mettre en lumière les processus dans lesquels les personnes *childfree* sont imbriquées, en lien avec leur décision de ne pas avoir d'enfants. Pelton et Hertlein (2011) nommeront ce long processus : le « cycle de vie des personnes *childfree* ». Nous reprendrons le même concept pour expliciter ce processus.

Selon Pelton et Hertlein, il existe quatre étapes dans le cycle de vie des couples *childfree*. Ce cycle de vie est une conceptualisation intéressante montrant les questions critiques qui se posent face à la décision de ne pas faire d'enfants au sein du couple. Les quatre étapes sont les suivantes : le processus de prise de décision, la gestion de la stigmatisation et de la pression, la définition d'une identité, et la création d'un système de soutien et d'un héritage (2011).

❖ Processus de décision

Le processus de décision met en jeu plusieurs dynamiques des couples volontairement sans enfants. La décision peut provenir d'un point de décision au début de la relation et qui ne change pas, mais il arrive également que l'un.e ou les deux partenaires changent d'avis avec le temps. On peut également analyser un scénario dans lequel être sans enfants est le choix d'un.e seul.e partenaire, devenant un choix de circonstance pour l'autre partenaire.

Dans tous les cas, ce choix se reproduit continuellement au cours du temps. Pour éviter les difficultés le long de ce processus, les couples peuvent organiser une thérapie dans le but de ne pas laisser ce choix dominer leur vie. Cette décision doit être consciente pour ne pas rester dans l'ambivalence et le doute. Les thérapeutes peuvent alors aider les individus dans les stades suivants du cycle de vie pour libérer psychiquement de l'espace chez chaque partenaire et accepter la décision dans son intégralité (*ibid*).

❖ Gestion de la stigmatisation et de la pression

La gestion de la stigmatisation et de la pression est une condition *sine qua non* pour les couples *childfree*. En effet, les stigmas et remarques variées auxquelles ces personnes doivent faire face créent des grandes difficultés chez les individus. Il devient alors nécessaire pour eux de trouver des moyens de gérer ces stigmas et cette pression sociétale durant toute leur vie adulte, notamment avec l'aide de thérapeutes. Cependant, ceux-ci doivent prendre en compte le contexte culturel du couple qui permet de comprendre la représentation symbolique que le choix de ne pas avoir d'enfants représente au sein de ce dernier. Ils doivent également prendre en considération les rôles de genre, dans le but de faire réaliser aux partenaires qu'ils peuvent créer eux-mêmes leur propre règles et rôles de genre au sein de leur relation. En apprenant à gérer le stress et la stigmatisation, le couple devient plus autonome en se concentrant davantage sur lui-même, plutôt que sur des forces extérieures (*ibid*).

Selon la littérature scientifique, on peut voir se dessiner plusieurs stratégies ayant pour objectif de gérer cette stigmatisation et d'y répondre. Park identifie quatre stratégies, comme des réponses aux jugements de leur entourage ou d'inconnu.e.s. Ces stratégies comprennent : « le passage, la substitution d'identité, la condamnation de ceux qui condamnent et l'accomplissement de soi » (2002, *as cited in* Pelton, & Hertlein, 2011, p.47). Tout d'abord, le passage représente une attitude d'incertitude vis-à-vis de la décision. Il s'agit de ne pas dire directement que la personne ne veut pas avoir d'enfants, mais de donner des excuses pour

affirmer que cela adviendra plus tard. Ensuite, les individus peuvent substituer leur identité, en détournant la critique afin de clore la conversation. Aussi, en condamnant les gens qui condamnent, les personnes *childfree* assument la responsabilité de la décision en niant les qualités négatives qui y sont associées. Finalement, avec l'accomplissement personnel, les personnes *childfree* sont honnêtes et francs sur le sujet.

On observe donc l'émergence de nouveaux discours de la part des personnes *childfree*, plus ou moins virulents, répondant aux préjugés et aux jugements. Certain.e.s partagent l'idée que la non-parentalité est naturelle et normale, d'autres sont dans un véritable engagement critiquant la parentalité et valorisant le refus de procréer. Cependant, Harrington explique que de nouveaux problèmes peuvent alors émerger de ces critiques de la parentalité. En effet, en voulant simplement changer la norme et en continuant donc d'en suivre une, cela encourage toujours la stigmatisation des personnes marginalisé.e.s, préserve la limite de la liberté reproductive et maintient la binarité enfant/parent (2019). Par ailleurs, certaines études montrent également que les femmes *childfree* se préoccupent simplement moins des sanctions sociales que les femmes ayant des enfants, ce qui peut les aider pour passer outre à la stigmatisation (Houseknecht, 1977, *as cited in* Blackstone, & Stewart, 2012).

❖ Définition d'une identité

La définition d'une identité est une troisième tâche nécessaire dans le cycle de vie des personnes *childfree*. En effet, on constate que la plupart des individus vont définir leur vie adulte à partir de leur parentalité. Pour les personnes volontairement sans enfants, créer cette identité d'adulte et apprendre à se connaître en tant qu'individu et au sein du couple sont également des nécessités. Cette identité d'adulte n'inclut alors pas la parentalité, mais d'autres projets pouvant faire partie des motivations de ne pas avoir d'enfants, tels que la carrière ou les voyages. Par ailleurs, ces occasions permettent aux partenaires d'apprendre à se connaître l'un.e l'autre pour mûrir ensemble. Cette étape convient aussi de trouver diverses stratégies au sein du couple, visant à diminuer le stress conjugal. Dans les couples avec enfants, ces derniers mêmes peuvent avoir cette fonction. En plus de ces activités et cette identité à construire ensemble, les partenaires doivent également se construire individuellement de manière indépendante en tant qu'adultes (Pelton, & Hertlein, 2011).

❖ Création d'un système de soutien et d'un héritage

La création d'un système de soutien et d'un héritage est la quatrième et dernière tâche de Pelton et Hertlein dans le cycle de vie des personnes *childfree*. Mettre en place un système de soutien fort permet aux couples de réduire l'anxiété de la solitude en vieillissant. Aussi, maintenir des liens dans une communauté permet de rester connecté.e.s au monde extérieur et de ne pas se restreindre au couple. Le couple peut également trouver un moyen de laisser son empreinte sur le monde via d'autres moyens qu'un enfant afin de se tourner vers l'avenir et d'en avoir une vision optimiste (*ibid*).

Au début des années 2000, la parole des personnes volontairement sans enfants va progressivement se libérer. Ainsi, les espaces numériques apparaissent comme très utiles pour le partage d'expérience et de soutien des personnes *childfree*. En effet, via des forums et des groupes Facebook, ces personnes vont pouvoir communiquer entre elleux, interagir avec d'autres individus ayant les mêmes idées, mais aussi contrebalancer les stéréotypes négatifs et s'apporter du soutien mutuel. En plus de créer une nouvelle norme sur ces groupes, ils permettent également de contredire l'idée communément partagée que les individus sans enfants ont moins de contacts sociaux que ceux ayant des enfants (Basten, 2009 ; Roux, & Figeac, 2022).

5. Stigmatisation et difficultés de la prise de décision

Comme nous l'avons constaté, choisir de ne pas avoir d'enfants est une décision complexe pour les couples et les individus, qui s'éloigne des normes sociétales et familiales communément mises en place. Ceci peut causer des difficultés pour les couples et les individus *childfree*. Les stigmas et les jugements portés sur elleux constituent l'une des difficultés auxquelles iels doivent faire face.

❖ Stigmatisation et jugements

Une première difficulté évidente engendrée par cette prise de décision sont les divers jugements auxquels les couples *childfree* doivent faire face. L'étude de Verveers de 1973 met en évidence que les personnes *childfree* étaient perçu.e.s comme émotionnellement instables et inadaptées. Des études plus récentes montrent que les parents sont vus comme étant des personnes plus chaleureux.ses que les non-parents et, de manière plus globale, les couples enclins à avoir des enfants sont mieux perçus que ceux qui sont moins enclins à en avoir. Les individus *childfree*

sont également considéré.e.s comme plus froid.e.s et matérialistes. Par ailleurs, les femmes *childfree* sont vues comme moins gentilles et bienveillantes que celles ayant des enfants (Blackstone, & Stewart, 2012). D'autres préjugés et critiques communément partagées peuvent être que les personnes sans enfants ont un mauvais capital social ; en vieillissant, iels auront moins de soutien social et de liens affectifs (Basten, 2009 ; Gilmer, 2016). Aussi, on dit régulièrement qu'iels sont égoïstes ou encore qu'iels changeront d'avis. Pourtant, plusieurs études infirment cette dernière idée. En effet, il y aurait peu de regrets par rapport à cette décision et une vie heureuse est possible, même pour les personnes âgées (Harrington, 2019).

En particulier, les femmes sont davantage affectées par ces jugements et remarques que les hommes. En effet, les femmes sans enfants apparaissent comme des figures déstabilisantes, voire radicales dans la société. Certains imaginaires sociétaux les font même passer pour des abominations (Venkatesan, & Murali, 2019). C'est pourquoi les personnes volontairement sans enfants, en particulier les femmes, subissent de la stigmatisation et de nombreuses critiques (Gillespie, 2003 ; Basten, 2009 ; Blackstone, & Stewart, 2012). Julia Rodgers explique que le lien entre féminité et maternité est tellement puissant afin d'identifier ce qu'on considère comme une « vraie » femme, qu'une identité de femme qui n'est pas mère ne semble même pas exister dans l'imaginaire commun. Elle serait donc même au-delà de marginale, presque invisible (2018, *as cited in* Venkatesan, & Murali, 2019). Malgré les mutations des modèles familiaux, on constate donc que la perception des femmes n'ayant pas d'enfants reste connotée très négativement. Celles-ci subissent alors d'une pléthore de stéréotypes, stigmas et critiques émis à leur égard (Vinson, Mollen, & Smith, 2010). De plus, les femmes volontairement sans enfants sont stigmatisées, mais les femmes pour lesquelles l'absence d'enfant n'est pas un choix sont aussi le sujet de critiques, notamment sur leurs corps qui est blâmé de ne pas être en capacité d'engendrer. Leur féminité serait ainsi perdue, et ce, même dans les cas où l'infertilité provient du partenaire masculin (Venkatesan, & Murali, 2019).

Cependant, ces stéréotypes négatifs évoluent peu à peu. Avec les nouveaux modes de faire-famille qui se créent, il semble alors cohérent que les personnes ne désirant pas d'enfants soient plus accepté.e.s que par le passé. En effet, une étude de 1997 de Mueller et Yoder montre que les femmes sans enfants étaient perçues comme moins favorables ; des normes spécifiques existant autour de la taille et de l'idéal familial. Dix ans plus tard, dans une nouvelle étude de Koropechyy-Cox, Romano et al., il est souligné que ces couples ne sont plus jugés négativement, même si les couples où ce choix reste temporaire sont mieux jugés que quand il est définitif (2007, *as cited in* Basten, 2009). En lien avec les critiques qui sont souvent réalisées

à l'encontre des personnes *childfree* les incitant à changer d'avis, on perçoit donc que la société reste rassurée, lorsque ce choix n'est pas définitif (Gilmer, 2016). A son tour, Basten (2009) observe à travers des enquêtes, une dissipation progressive des stéréotypes négatifs à l'encontre des couples sans enfants. Cependant, tous les auteur.rice.s ne sont pas d'accord sur ce point. En effet, aux USA, Harrington explique que malgré la baisse de la natalité, la discrimination à l'encontre des adultes volontairement et involontairement sans enfants se maintient (2019).

Dans le féminisme, on observe des avis divergents ; alors que Venkasten et Murali expliquent que le pronatalisme reste la norme et qu'on pourrait observer prochainement l'apparition d'un nouvel essor féministe qui traitera de l'importance qu'on accorde à la liberté de choix de faire ou non des enfants (2019), Tillich explique que cet essor est déjà passé. Par ailleurs, selon l'autrice, certaines femmes *childfree* se revendiquent comme faisant partie d'un féminisme « anti-maternité », en valorisant le travail des femmes et stigmatisant la « dépendance » des mères au foyer insatisfaites (2019).

❖ Difficultés personnelles ou de couple

Néanmoins, d'autres difficultés mises en évidence par Pelton et Hertlein existent également au sein du couple, ou individuellement chez chaque partenaire, en lien avec cette décision (2011). Individuellement, la prise de décision n'est pas toujours évidente, car les facteurs de stress peuvent engendrer de la dépression et de l'anxiété. Ces facteurs peuvent être reliés à la prise de décision, la pression sociétale, ainsi qu'aux jugements faits à leur encontre.

Au sein du couple, même chez les personnes *childfree*, ce mode de vie serait associé à un sentiment négatif lié à la solitude. Ainsi, les individus s'inquiètent de la solitude à laquelle iels feront face si leur partenaire tombe malade ou décède. Iels peuvent également ressentir du chagrin, de l'incertitude ou du regret. Le processus de décision de ne pas avoir d'enfants peut aussi engendrer des discordes au sein du couple, si jamais la décision venait à ne plus concorder entre les deux partenaires. Par ailleurs, ces multiples raisons expliquent pourquoi certains couples *childfree* sont suivis en thérapie de couple, dans le but de négocier la question des enfants (Pelton, & Hertlein, 2011).

6. Conclusion de la revue de littérature

Pour conclure cette revue de littérature, divers points qui semblent capitaux à notre recherche peuvent être mis en évidence. Ils nous permettront d'explorer les différentes perspectives à analyser lors des entretiens afin de répondre à notre question de recherche.

D'abord, le contexte historique et sociétal dans lequel le phénomène *childfree* prend place est bien particulier. En effet, deux observations peuvent être constatées à cet égard. D'une part, des grandes évolutions ont été réalisées dans la société en général, mais aussi plus particulièrement dans les normes familiales. On perçoit que les modèles familiaux évoluent et permettent davantage de variabilités dans leurs formes. L'individualisme grandissant dans la société en est une cause ; les individus cherchent alors davantage de bonheur à l'échelle individuelle. D'autre part, les évolutions de ces modèles familiaux ne font pas pour autant disparaître les mœurs et les normes autour de la famille telles que la norme pronataliste. Ces normes, intrinsèquement liées aux normes de genre, restent toujours bien présentes au sein de notre société occidentale, ce qui explique la stigmatisation subie par les individus *childfree*. Apparaissant comme contradictoires, ces deux observations mettent en lumière la complexité du contexte dans lequel phénomène *childfree* s'insère.

Ensuite, diverses motivations de ne pas avoir d'enfants peuvent être retenues, certaines ayant plus d'importance que d'autres. Nous retiendrons principalement celles-ci : désir de liberté, difficulté d'articuler vie professionnelle et conjugale, appréhensions pour le couple, rejet de la maternité, appréhensions pour le couple conjugal, féminisme et écologie.

Néanmoins, nous remarquons que certaines raisons sont peu ou pas analysées. Premièrement, le militantisme et son influence sur les personnes *childfree* commence à être étudié, mais manque de littérature scientifique. Deuxièmement, les hommes restent moins étudiés que les femmes concernant cette thématique, ce qui pose question : Ont-ils moins tendance à être *childfree* que les femmes ? Ont-ils des raisons différentes de celles-ci ? Troisièmement, l'influence du schéma familial des individus sans enfants est peu étudiée, alors qu'il nous semblait à priori primordial à analyser. A travers nos entretiens, nous tenterons alors de vérifier nos intuitions concernant l'influence du schéma familial sur la décision de ne pas avoir d'enfants.

Finalement, le processus de décision des individus *childfree* paraît complexe. Il montre combien, dans une société où l'enfant est primordial pour fonder une famille, ne pas en avoir

est un choix réfléchi impliquant de multiples enjeux. Face à cette décision, des difficultés peuvent apparaître, la principale étant la stigmatisation largement étudiée par les différent.e.s auteur.ice.s que nous avons présenté.e.s dans cette revue de littérature. Ainsi, les individus doivent utiliser des stratégies pour contrer ces difficultés individuelles et de couple.

2.3. Hypothèses à la suite de la revue de littérature

Nous souhaitons à présent élaborer plusieurs hypothèses descriptives et explicatives (Lièvre, 2016) qui nous permettront de formuler les questions de notre guide d'entretien⁵. Nous pouvons présenter la définition et la finalité d'une hypothèse comme suit :

L'objectif d'une hypothèse est d'émettre une proposition de réponse à la question de départ sous une forme suffisamment synthétique pour être validée à l'aide d'une étude des faits, une enquête. [...] L'hypothèse doit être considérée à la fois comme une manière de répondre à la question de départ et une mise en relation anticipée entre deux phénomènes. L'hypothèse s'appuie entièrement sur le développement de la problématique, elle n'en est pas la conclusion mais plutôt le résumé de l'essentiel, l'architecture élémentaire. En toute rigueur, l'hypothèse est la réponse à la question de recherche. (Lièvre, 2016, p.85)

Dans notre étude, celles-ci sont réalisées sur base des ouvrages scientifiques ou sur des intuitions personnelles, qui sont fondées sur nos expériences de vie et opinions. En prenant en considération cette subjectivité, nous visualisons les biais représentés par nos idées personnelles, ce qui nous permet de les contrôler plus aisément. Aussi, cela nous offre la possibilité d'ouvrir de nouvelles hypothèses, que la revue de littérature aurait omises, et d'élargir les possibilités de questions à poser aux enquêtés.e.s.

1. Hypothèses sur le terme *childfree*

Le terme *childfree* peut paraître assez novateur dans le milieu francophone, notamment en Belgique. Même si au départ, il s'agit d'un terme militant, cet objectif militant n'a pas été mis en avant dans la littérature scientifique. Néanmoins, nous avons constaté que des groupes Facebook existaient pour rassembler des personnes *childfree* ; nous réalisons alors les hypothèses suivantes :

❖ Hypothèses basées sur revue de la littérature

1.1. Ce terme est davantage connu dans le milieu anglophone.

⁵ Ces hypothèses se trouvent également dans « Annexe 1 : Guide d'entretien », p.152

- 1.2. Sur les réseaux sociaux, ce terme est plus militant et vise à former une identité pour les individus, allant jusqu'à construire une communauté *childfree*. Les personnes présentes sur ces réseaux comprennent alors davantage ce terme comme étant connoté positivement.

2. Hypothèses par rapport au genre

A la suite de notre revue de littérature, nous constatons que les différents ouvrages distinguent dans le profil des personnes *childfree*, les hommes et les femmes. En effet, ces derniers auraient des profils divers, surtout au niveau de la carrière, des études et de leur revenu. De plus, le choix d'être *childfree* pourrait mettre en évidence les différences entre hommes et femmes concernant par exemple les remarques reçues par leur entourage.

Les trois premières hypothèses de ce point deux doivent être confrontées à travers une étude quantitative. Notre recherche étant qualitative et notre échantillon pas suffisamment représentatif, nous ne sommes donc pas en capacité d'y apporter des réponses. Néanmoins, nous souhaitons les garder et les confronter à notre échantillon pour comprendre le profil socio-démographique et économique de celui-ci. Ainsi, il faudra prendre en considération cette remarque lors de la confrontation entre la revue de littérature et l'analyse de nos entretiens.

❖ Hypothèses basées sur revue de la littérature

- 2.1. Les femmes carriéristes ont davantage tendance à ne pas désirer d'enfants.
- 2.2. Les femmes à haut niveau d'étude ont davantage tendance à ne pas désirer d'enfants.
- 2.3. Les hommes ayant des revenus peu élevés et/ou étant peu carriéristes ont davantage tendance à ne pas vouloir d'enfants.
- 2.4. Avec l'arrivée du phénomène *childfree*, on constate des évolutions dans les rôles de genre traditionnels ; les hommes ne sont plus les principaux pourvoyeurs de revenus pour le foyer et les femmes doivent moins s'occuper de ce dernier.
- 2.5. Etant donné que les hommes sont moins socialisés à faire des enfants, l'idée de ne pas en avoir est acceptée plus facilement pour les hommes que pour les femmes et ils ont moins de remarques que leur conjointe.
- 2.6. On observe également moins d'hésitation chez les hommes que chez les femmes sur cette décision, parce que ceux-ci ont moins de remarques et de pression sociale.

3. Hypothèses sur l'influence de la famille

L'influence du modèle familial reste un élément peu mis en évidence au sein des ouvrages abordant la thématique *childfree*. En outre, comme nous étudions la question du faire-famille sans enfants, nous pouvons également nous intéresser davantage aux modèles familiaux des individus *childfree*, pour observer l'influence que celui-ci a pu avoir sur eux.

❖ Hypothèses basées sur revue de la littérature

3.1. Les familles nombreuses (ayant plus de trois enfants) ont moins tendance à être *childfree*.

❖ Hypothèses basées sur nos intuitions

3.2. Les couples plus conservateurs (ou venant d'une famille conservatrice) ont moins tendance à être *childfree* et ils sont plus soumis à la norme parentale.

3.3. Le schéma et l'ambiance familiale, ainsi que l'éducation reçue de leurs parents influencent les individus à ne pas désirer d'enfants.

4. Hypothèses sur les raisons d'être *childfree*

Ensuite, nous avons élaboré plusieurs hypothèses sur les raisons d'être *childfree* grâce aux ouvrages scientifiques étudiés.

❖ Hypothèses basées sur la revue de littérature

4.1. Les personnes ayant une activité professionnelle qui impliquent un horaire de travail important ont plus tendance à être *childfree*.

4.2. Le facteur de l'argent a peu de poids dans ce choix.

4.3. Le militantisme (écologie et féminisme) a un impact mais qui resterait faible.

4.4. La liberté est une des raisons principales à cause de l'individualisme croissant.

4.5. La peur des conséquences sur le couple est une autre raison importante. Un enfant comporte des changements qui peuvent être néfastes dans la vie personnelle/conjugale/professionnelle, et ce, notamment à cause de la complexité d'articuler la vie professionnelle, et le couple parental et conjugal.

4.6. Les individus ne pensent pas pouvoir être de bons parents.

- 4.7. Les raisons pour les femmes et les hommes sont semblables. On ne remarque pas de différences flagrantes entre les partenaires ; à une exception : les femmes sont *childfree* pour être davantage indépendantes par rapport aux responsabilités du foyer et de la maternité, tandis que les hommes le sont surtout pour être libres de responsabilités.
- 4.8. On observe un rejet de la maternité.
- 4.9. Le féminisme peut être un élément au centre de la vie des femmes *childfree*, poussant les femmes à accorder plus d'importance à leur liberté de choisir ou non la maternité.
- 4.10. Les traits de personnalité incompatibles avec la parentalité sont une raison de ne pas avoir d'enfant.

5. Hypothèses sur la prise de décision d'être *childfree* et ses impacts sur le couple

Plusieurs hypothèses peuvent également être élaborées à la suite de notre revue de littérature, concernant les processus dans la prise de décision, les impacts positifs et négatifs sur le couple liés à ce choix et la stigmatisation à laquelle iels doivent faire face.

❖ Hypothèses basées sur revue de la littérature

- 5.1. La décision d'être un couple *childfree* se déroule de deux grandes manières :
 - Dans le premier cas, il s'agit d'un choix qui est pris par les deux partenaires au début ou pendant la relation.
 - Dans le deuxième cas, un des deux partenaires prend la décision et l'autre se rattache à ce choix. Les motivations des partenaires deviennent alors communes ; l'un.e davantage influencé.e par l'autre.
- 5.2. Le choix d'être *childfree* engendre des discordes au sein du couple. Par exemple, des tensions peuvent avoir lieu si l'un.e est *childfree* et l'autre n'a pas encore pris la décision d'avoir un enfant ou non.
- 5.3. La présence d'un.e thérapeute de couple est importante dans la prise de décision et pour gérer la stigmatisation.
- 5.4. Avec l'individualisme croissant, le *childfree* apparaît comme un nouveau type de faire-famille. Ainsi, les couples *childfree* permettent de repenser la définition de la famille sans avoir d'enfants.

- 5.5. Avec l'arrivée d'un enfant, au couple conjugal se greffe le couple parental, on observe alors un certain désir, chez les couples *childfree*, de ne pas changer cette dynamique de couple conjugal en ne désirant pas d'enfants.
- 5.6. La prise de décision d'être *childfree* est un choix qui se reproduit continuellement au cours du temps. Il est ainsi possible d'observer des incertitudes et des changements d'avis de la part d'un.e ou des deux partenaires au fil du temps.
- 5.7. Se constituer un groupe de soutien est essentiel pour les personnes *childfree*.

6. Hypothèses sur la réaction des entourages et stigmatisation

Les hypothèses concernant les réactions de l'entourage (parents, ami.e.s et collègues) mettraient en avant un certain étonnement de leur part et un manque de compréhension. Il s'agit ici des hypothèses basées sur la revue de littérature, ainsi que sur nos intuitions, à la suite de ce que nous avons pu entendre dans nos entourages réciproques.

❖ Hypothèses basées sur la revue de littérature

- 6.1. Les femmes subissent davantage d'incompréhension et de remarques que leur partenaire masculin, notamment à cause de leur rôle social qui les pousse vers la maternité.
- 6.2. Les hommes, jouant un rôle social de procréateur, ont davantage de remarques liées à la conservation de la lignée familiale que les femmes.
- 6.3. Les individus *childfree* peuvent souffrir de leur décision via différents facteurs de stress liés à ces pressions, à la peur du futur et de la solitude.
- 6.4. Les individus ressentent une forte pression et un jugement important liés au fait qu'ils soient perçu.e.s comme déviant.e.s au sein la société.

❖ Hypothèses basées sur nos intuitions

- 6.5. Les parents des personnes *childfree* rencontrent des difficultés pour comprendre ce choix, à cause de leur envie de devenir grand-parents.
- 6.6. Par rapport à leur entourage non-*childfree*, les personnes *childfree* constatent un mode de vie distinct et n'ont pas les mêmes activités et loisirs.

Chapitre 3 : Méthodologie

Les données récoltées pour cette étude répondent à une démarche précise de recherche qu'il nous faut expliciter. Le processus de notre recherche et les méthodes utilisées, ainsi que leurs biais et atouts, sont développés au sein de cette partie méthodologique.

3.1. Description globale de la démarche

Tout d'abord, nous utiliserons une méthodologie qualitative avec des méthodes visant à « comprendre les expériences personnelles et à expliquer certains aspects de phénomènes sociaux » (Kohn, & Christiaens, 2014, p.68). Ainsi, elle se penchera sur des analyses de la littérature scientifique et des entretiens de couples *childfree*, plutôt que sur des données chiffrées et des analyses statistiques. Ce choix s'explique par une préférence de notre part, mais aussi par un manque de données quantitatives sur le sujet. En effet, les résultats sur les couples *childfree* restent peu récoltés et sont donc difficilement observables pour réaliser une analyse quantitative complète. De plus, nous souhaitons comprendre les raisons amenant aux choix de ne pas concevoir d'enfants dans toute la complexité et les subtilités qui peuvent y être liées. Il semble donc préférable d'étudier cette thématique à travers la discipline sociologique qui cherche à comprendre les comportements des individus.

Les avantages d'une collecte de données qualitatives bien menée résident précisément dans la richesse des données collectées et la compréhension plus en profondeur du problème étudié. Elles visent non seulement à décrire, mais aussi à aider à obtenir des explications plus significatives sur un phénomène. (Kohn, & Christiaens, 2014, p.69)

Avec l'ouvrage de Kohn et Christiaens (2014), on remarque également que la recherche qualitative offre la possibilité de comprendre le sens que les gens donnent à leur réalité individuelle, mais aussi à travers leurs interactions.

Ensuite, dans notre méthode de recherche qualitative, nous nous basons sur une double démarche, hypothético-déductive et inductive. Nous pouvons expliciter plus largement ce choix méthodologique et cette double démarche. D'une part, la méthode hypothético-déductive « désigne la méthode qui consiste à formuler des hypothèses et à en déduire des conséquences testables expérimentalement » (Carmignani, 2017, p.6). Cela signifie que nous recueillons des données et informations au fil de nos lectures scientifiques, et nous les considérons comme des

hypothèses qui seront à vérifier au cours de nos entretiens. À la suite de ceux-ci, nous pourrons confronter leurs résultats aux lectures réalisées afin de les valider ou invalider. D'autre part, une démarche inductive signifie que nous restons ouvertes à de nouvelles données qui peuvent apparaître dans l'analyse de nos entretiens. Selon Thomas, cette démarche inductive permet de faire émerger des catégories à partir d'interprétations provenant de données brutes, telles que des entretiens. Ainsi, aucune structure méthodologique ne peut restreindre ces interprétations (2006, *as cited in* Blais, & Martineau, 2006). Nous avons alors créé une série d'hypothèses sur base de la littérature scientifique et de nos intuitions de chercheuses, mais nous sommes ouvertes à l'apparition de nouveaux éléments dans le but de laisser se dévoiler la complexité et la richesse de toutes les données.

De plus, nous souhaitons travailler à une échelle micro-sociale, c'est à dire « celle des acteurs en interactions, analysées dans le cadre d'un système d'action concret » (Crozier, & Friedberg, 1977, *as cited in* Alami, Desjeux, & Garabau-Moussaoui, 2009, p.3). Ainsi, les autrices expliquent qu'il peut s'agir d'un système d'actions dans l'espace familial ou encore professionnel, soit les interactions quotidiennes dans ces sphères particulières. Au sein de notre recherche, nous mettons en avant les interactions entre les individus, ainsi que la manière dont elles impactent ces derniers, et notamment dans ce cas-ci, sur leur choix de ne pas avoir d'enfants.

Enfin, au sein de ce travail, nous avons pris la décision de choisir l'écriture inclusive que nous pouvons décrire comme suit :

L'écriture inclusive désigne les différentes pratiques d'écriture destinées à inclure autant les femmes que les hommes dans les écrits. [...] Ces pratiques devraient normalement permettre que les personnes non-binaires puissent également s'y retrouver. (Moynat, 2019, *as cited in* Brunet, 2022, p.246).

Ce choix vient d'une volonté de notre part d'éviter toute formulation de phrase exprimant que le masculin l'emporte sur le féminin, comme l'écriture française a tendance à le faire. À travers cette décision, nous souhaitons mettre en avant davantage d'inclusivité et de neutralité. Comme l'exprime Della Sudda et Paoletti, ce type d'écriture permet la « neutralisation de la hiérarchie de genre dans la langue écrite » (2022, p.149).

3.2. Processus et étapes du travail

❖ Phase exploratoire : Problématique et question de recherche

Notre recherche a débuté par une phase exploratoire partagée dans notre fiche mémoire. Nous nous sommes intéressées à la question des *childfree* car, comme mentionné précédemment, nous avons différents attrait spécifiques à ce sujet. Aussi, il nous tenait à cœur de comprendre les processus en jeu dans la décision de ne pas avoir d'enfants. Nous avons également pour objectif de dénouer les langues et mettre en lumière des réalités qui ne sont pas communes sur la parentalité - ou plutôt sur la non-parentalité.

Le processus de recherche exploratoire a commencé en réalisant de multiples lectures scientifiques sur le sujet des personnes volontairement sans enfants. A partir de ces lectures, nous avons pu en tirer des constats intéressants qui ont fait émerger plusieurs questionnements. De cette manière, nous avons défini notre problématique, notre question de recherche, ainsi que l'objet précis de ce travail de recherche.

❖ Revue de littérature

Après avoir défini les contours globaux de notre recherche à travers la phase exploratoire, nous avons débuté la rédaction d'une revue de littérature que nous avons présentée précédemment à travers le Chapitre 2. A la fin de celle-ci, nous avons élaboré plusieurs hypothèses qui seront à confronter avec les données de nos entretiens.

❖ Préparation des entretiens

Nous avons décidé de réaliser des entretiens semi-directifs, définis par Lincoln comme : « une technique de collecte de données qui contribue au développement de connaissances favorisant des approches qualitatives et interprétatives relevant en particulier des paradigmes » (1992, *as cited in* Imbert, 2010, p.24). A leur tour, Kohn et Christiaens les définissent comme suit :

L'entretien individuel semi-structuré vise à collecter des données en interrogeant les participants en face-à-face (ou à distance) par des techniques de conversation. L'entretien est alors structuré à l'aide d'un guide d'entretien reprenant la liste de questions ouvertes ou une liste de sujets à aborder au cours de la discussion. (2014, p.70)

Dans notre recherche, nous avons commencé par définir avec exactitude les caractéristiques que nous recherchions chez les individus avec lesquelles nous souhaitons réaliser les entretiens, pour ensuite utiliser diverses méthodes afin de trouver ces enquêté.e.s et réaliser nos entretiens à l'aide d'un guide d'entretien.

Nous avons choisi une série de critères spécifiques dans le but de spécialiser un maximum la recherche sur un échantillon précis. D'abord, nous souhaitons trouver des couples *childfree* hétérosexuels, plutôt que des personnes célibataires ; le but de notre recherche étant de comprendre les dynamiques et les enjeux qui se jouent au sein des couples hétérosexuels et monogames ne voulant pas d'enfants. Le choix de l'hétérosexualité a été réalisé afin d'éviter de devoir prendre en considération certaines difficultés que les couples ayant d'autres orientations sexuelles ou d'autres dynamiques de fonctionnement que la monogamie peuvent rencontrer pour avoir un enfant. En effet, notre étude s'est réalisée pendant un laps de temps assez court ce qui ne nous donnait pas la possibilité d'étudier ces couples en profondeur. Nous avons également choisi une tranche d'âge précise, entre 25 et 35 ans, pour éviter d'autres biais liés à l'âge et produire notre recherche dans un cadre encore plus restreint. En effet, les motivations et les enjeux, notamment au niveau de la fécondité dans un couple de personnes *childfree* de 30 ans, ne sont pas les mêmes que pour un couple plus âgé. Ainsi, en écartant une grande partie des personnes *childfree*, la population étudiée dans notre recherche diminue alors de taille, ce qui rend notre échantillon plus pertinent.

Pour notre étude, nous avons décidé de réaliser des entretiens de dix couples, soit vingt personnes. Malgré le fait que nous nous intéressons à des couples, nous avons préféré organiser des entretiens individuels pour diverses raisons. Premièrement, nous voulions éviter que les enquêté.e.s ne soient influencé.e.s par leurs partenaires et qu'ils n'expliquent pas totalement leur propre pensée. Ensuite, nous voulions également éviter qu'un.e des partenaires parle davantage que l'autre durant l'entretien, empêchant alors à son partenaire d'exprimer ses propres idées. Le but de notre recherche étant de comprendre notamment les dynamiques conjugales *childfree*, avoir le point de vue individuel de chaque partenaire est donc essentiel pour ne pas risquer de récolter seulement les opinions et avis d'une seule personne du couple. De plus, nous avons veillé à demander aux enquêté.e.s de n'avoir personne d'autre avec eux durant les entretiens afin d'éviter de causer d'autres biais (Régner-Loilier, & Rault, 2016). Même si ce nombre d'entretiens n'est pas suffisant pour généraliser nos observations, il permettra, en triangulant nos données avec la littérature scientifique préexistante, de comprendre les dynamiques qui se jouent au sein des relations conjugales. C'est également par

souci de temps que nous n'avons pas réalisé plus de vingt entretiens. Nous avons alors choisi de les organiser avec dix couples dans le but de les analyser de manière assez précise, plutôt que réaliser davantage d'entretiens et rester dans une analyse superficielle.

Aussi, pour trouver et sélectionner nos enquêté.e.s, nous avons utilisé plusieurs méthodes pour éviter un maximum un biais « d'encliquage » et donc, de risquer d'être bloquées avec un seul groupe social fermé ne représentant pas la réalité (Olivier de Sardan, 2008). Une première méthode a été d'interroger des personnes faisant partie de nos connaissances, via du « bouche-à-oreille ». En effet, nous connaissions déjà, de près ou de loin, plusieurs couples *childfree* venant de différentes sphères sociales. Nous les avons alors sollicités pour participer à nos entretiens. Nous avons fait en sorte de prendre dans nos connaissances, des personnes assez différent.e.s, afin d'avoir un échantillon le plus varié possible. Ensuite, nous avons dû continuer nos recherches, car cette méthode n'était pas suffisante pour construire un échantillon de dix couples. Nous nous sommes alors tournées vers les réseaux sociaux et plus particulièrement Facebook qui facilite ce type de recherche. Nous avons écrit deux publications assez similaires sur deux groupes Facebook distincts, dans le but de trouver le reste de nos enquêté.e.s. Le premier groupe choisi était un groupe de femmes qui nous a permis de trouver trois autres couples. Le second était un groupe ayant davantage un but humoristique axé sur la question des *childfree* ; c'est ce groupe qui nous a permis de trouver les quatre derniers couples.

Avant les entretiens, nous avons construit un guide d'entretien. Pour le réaliser, nous avons utilisé les consignes de Joan Barbot (2012). Comme l'explique cette autrice, nous utilisons ce guide d'entretien comme un guide évolutif et un outil hybride. Ainsi, il ne s'agit pas d'un questionnaire listant une série de questions devant être administrées telles quelles aux enquêté.e.s. En effet, les questions peuvent être formulées avec un but exploratoire, pour poser un contexte global, mais elles peuvent aussi avoir une hypothèse sous-jacente, auquel cas celle-ci sera indiquée dans le guide. De plus, selon Barbot, le guide est un outil évolutif et hybride, c'est-à-dire qu'en avançant dans les entretiens, de nouvelles questions peuvent apparaître ; certaines d'entre elles étant pertinentes à ajouter au guide d'entretien pour les entretiens suivants. D'autres questions peuvent aussi être modifiées si nous avons remarqué qu'elles posaient problèmes durant l'entretien, ou étoffées si elles ne suffisaient pas à faire apparaître toutes les réalités qui y sont reliées (*ibid*). Par ailleurs, selon l'autrice, « les meilleures questions sont toujours celles qui viendront s'inscrire dans le fil de ce qu'a dit l'enquêté » (*ibid*, p.128).

❖ Réalisation et analyse des entretiens

Concernant la réalisation de nos entretiens, plusieurs plateformes ont été utilisées telles que Teams, Messenger ou encore Skype. Un faible nombre d'entretiens a également été réalisé directement chez les personnes concerné.e.s. Ces choix s'expliquent principalement par la facilité d'organisation qu'ils impliquent, autant pour nous que pour les enquêté.e.s. De plus, selon l'étude de Soyer et Tanda, il n'y a pas de différence significative dans la qualité et l'authenticité des données trouvées par les entretiens face-à-face ou réalisé de manière virtuelle (2016). Selon nous, la réalisation de ces entretiens via une plateforme vidéo n'a pas posé de problème ni impliqué de biais dans la récolte de nos données. Au contraire, dans certains cas, la présence d'un écran entre les enquêté.e.s et nous a permis à ces dernier.ère.s de partager leurs réponses avec plus d'aisance. En effet, ce cadre particulier leur permet de rester dans leur confort et a donc installé une certaine intimité. C'est également une idée partagée par Bargh, McKenna et Fitzsimons qui expliquent que :

Skype pourrait l'emporter sur le face à face du fait que, selon Bargh, McKenna, et Fitzsimons, les interactions via Internet permettent aux individus de se sentir plus libres que dans leur sphère sociale habituelle, plus anonymes et de mieux exprimer les aspects véritables d'eux-mêmes. (2002, *as cited in* Soyer, & Tanda, 2016)

Ensuite, nous avons expliqué aux enquêté.e.s les détails pratiques des entretiens pour leur permettre d'être au mieux préparé.e.s à ceux-ci. Ainsi, nous avons prévenu nos enquêté.e.s à l'avance que les entretiens dureraient environ une heure chacun. Dans la mesure du possible, nous avons tenté d'organiser les entretiens de chaque partenaire d'un même couple, à la suite l'un de l'autre. Il s'agit d'un choix stratégique pour qu'iels n'aient pas ou peu de temps entre les deux entretiens pour partager les informations qu'iels nous ont échangées. Cela avait pour but de récolter des réponses les plus spontanées possibles, sans préparation préalable.

L'enregistrement et la retranscription de chaque entretien étaient également indispensables. Selon Barbot, la prise de notes peut avoir différentes limites qui posent problèmes durant les entretiens, ce qui peut donc avoir un impact néfaste à l'analyse des données (2012). A l'aide de ces enregistrements, nous avons retranscrit chaque entretien dans son entièreté, afin d'en avoir une vision plus globale et être certaines de ne pas omettre d'éléments, comme développé par Van Campenhoudt et Quivy : « La retranscription intégrale permet aussi d'éviter d'écarter trop vite de l'analyse des parties de l'entretien qui seraient jugées a priori inintéressantes, ce qui

pourrait se révéler inexact au fil de l'analyse » (2011, p.199). En plus de ces retranscriptions, nous avons esquissé brièvement quelques observations constatées durant le processus de l'entretien : l'ambiance globale, les méthodes utilisées pour faire l'entretien, l'attitude de l'enquêté.e, les échanges ayant eu lieu avant ou après, ainsi que la manière dont les enquêté.e.s ont été contacté.e.s ; dans le but d'analyser au mieux toutes les informations pouvant influencer les réponses données. Aussi, chaque enquêté.e a signé un contrat d'anonymat affirmant qu'il a pris connaissance de l'enregistrement de son entretien, ainsi que l'anonymisation de toutes ses données.

Enfin, nous avons procédé à l'analyse des données récoltées via le codage de nos entretiens. Deux méthodes ont été utilisées, que nous pouvons expliquer.

Dans un premier temps, nous avons réalisé trois tableaux⁶ à remplir et cocher à la suite de l'analyse de nos entretiens. Nous caractérisons ces tableaux de grilles d'analyse. Selon Van Campenhoudt et Quivy, ce type de grilles remplit trois objectifs :

Tout d'abord, elle instaure un intermédiaire objectif entre le chercheur et son matériau. Le contenu des entretiens ne sera pas analysé en fonction des valeurs et préjugés du chercheur mais bien en fonction des éléments et de la structure de la grille. Ce que le chercheur pourra dire de son matériau résultera de l'application de cette grille à ce matériau, non de ses inclinaisons du moment. Utiliser systématiquement la même grille pour analyser l'ensemble des entretiens d'une enquête (ou de n'importe quel autre matériau comme des documents) est une exigence de rigueur. La rigueur consiste en effet en une adéquation entre les enseignements dégagés et ce qui autorise à les affirmer, en l'occurrence, l'utilisation systématique d'une même grille d'analyse. Ensuite, en appliquant systématiquement cette même grille d'analyse à l'ensemble des entretiens réalisés, les contenus de ces derniers pourront être organisés et comparés sur une base stable et objective. Enfin, [...] Elle permet de dépasser les propos individuels pour en faire émerger les logiques sociales, c'est-à-dire les cohérences implicites entre une série de représentations et de pratiques qui font que les choses ne se passent pas n'importe comment et contribuent à certaines orientations collectives. (Remy J., Voyé, L., Servais É., 1978, *as cited in* Van Campenhoudt, & Quivy, 2011, p.192)

⁶ Cf. « Annexe 2 : Tableaux comparatifs des dix couples », p.160-164

Ces trois objectifs énoncés par Van Campenhoudt et Quivy nous parlent particulièrement. En dehors de leur praticité, nos tableaux nous permettent de comparer plus facilement nos enquêté.e.s, mais sont aussi de réels outils rigoureux afin de constater des orientations généralisables à notre échantillon.

Nous pouvons spécifier davantage le but et le fonctionnement de ces tableaux analytiques. Le premier tableau nous permet de comparer les profils des individus, ainsi que de leur couple. Cela nous semblait l'idéal pour constater leurs points communs et différences. Cette manière de faire offre la possibilité d'observer l'âge des individus, leur niveau d'études, leur métier, etc. Ensuite, les deux tableaux suivants permettent d'observer, de manière synthétique, les causes et motivations qui expliquent pourquoi les individus sont *childfree*. Avec le tableau reprenant les mêmes raisons que la revue de littérature, nous avons pu confronter nos hypothèses aux données des entretiens. Nous y avons élaboré un dernier tableau se construisant au fur et à mesure que les enquêté.e.s ajoutaient des raisons lors de leurs entretiens. Notre travail de recherche a pu être complété en prenant en compte toutes ces nouvelles données qui n'étaient pas énoncées au sein des ouvrages scientifiques.

Dans un second temps, nous avons réalisé une micro-analyse de chaque entretien. Ainsi, nous portons notre attention sur le vocabulaire, le discours, le rythme, l'intonation, la répétition, etc. Cela touche alors surtout à l'analyse formelle, notamment l'analyse formelle de l'expression en analysant le vocabulaire ou encore les hésitations, mais aussi l'analyse formelle de l'énonciation avec par exemple les répétitions (Van Campenhoudt, & Quivy, 2011, p.208). De plus, nous avons effectué ce que Lejeune nomme « l'analyse ligne à ligne ». Cela signifie que chaque ligne de l'entretien entier est analysée sans se focaliser sur certains passages, ce qui est le but de l'analyse mot à mot (2019). Dans ce type d'analyse, l'auteur explique qu'il est également nécessaire de mettre des annotations sur chaque ligne. Nous avons choisi de ne pas suivre cette indication ; ayant une vingtaine d'entretiens à analyser, des annotations en marge risqueraient de rendre l'analyse désordonnée et augmenteraient les chances de ne pas trouver les liens entre les entretiens. Nous avons préféré attribuer un code couleurs où chaque couleur représente une thématique ou un point d'attention particulier. Ces thématiques sont les suivantes : les causes et raisons de ne pas vouloir d'enfants, les processus de décisions suivis par les enquêté.e.s, les conséquences d'un enfant dans leur vie ou celle de leurs connaissances, les réactions et remarques auxquelles ils font face, les modèles familiaux et parentaux qu'ils ont eu dans leur vie, et finalement, les autres éléments hors-catégorie nous semblant importants. De cette manière, nous restons disposées à de nouvelles informations, tout en analysant en profondeur.

❖ Triangulation des données

L'une des dernières étapes du traitement des données est la triangulation de ces dernières. Cette triangulation se définit par le fait de voir un objet de recherche à travers plusieurs points de vue et démarches afin de capter entièrement la complexité du sujet (Pegdwendé Sawadogo, 2021). Ainsi, la triangulation de nos données a été réalisée en confrontant les données de la revue de littérature avec celles de nos entretiens semi-directifs. En utilisant cette méthode de triangulation, on diminue les risques de biais de chaque méthode, permettant ainsi à la recherche d'acquérir davantage de validité scientifique (*ibid*).

Chapitre 4 : Résultats des entretiens et confrontation des données

Dans ce chapitre, nous mettons en évidence les données obtenues à travers nos entretiens. Aussi, nous les confrontons aux données de notre revue de littérature. Les données de notre revue sont alors considérées comme les « résultats attendus », et celles de nos entretiens comme les « résultats observés ».

S'il y a divergence entre les résultats observés et les résultats attendus, ce qui n'est pas rare, il faudra soit examiner d'où viennent les écarts et chercher en quoi la réalité est différente de ce qui était présumé au départ, soit élaborer de nouvelles hypothèses et, à partir d'une nouvelle analyse des données disponibles, examiner dans quelle mesure elles sont confirmées. (Van Campenhoudt, & Quivy, 2011, p.201)

Afin de respecter l'anonymat de nos enquêté.e.s, nous utiliserons les lettres H et F pour indiquer s'il s'agit d'un homme ou d'une femme enquêté.e. Nous utiliserons aussi un nombre entre un et dix pour exprimer de quel couple nous traitons sur les dix couples interviewés. A titre d'exemple, F1 est la femme du premier couple et H1 est son compagnon. Ces abréviations sont également utilisées dans les citations provenant de nos entretiens.

Cette analyse nous offre les éléments de réponse à notre question de recherche :

*« Comment les couples **childfree** justifient-ils leur choix de ne pas avoir d'enfants ?
Quelles dynamiques de couples et de genre peuvent être liées à ce choix ? ».*

4.1. Profil des personnes **childfree** de notre échantillon

Nous pouvons commencer par présenter le profil des personnes **childfree** à travers plusieurs critères tels que l'âge, leur statut marital, leurs croyances, leur niveau d'études, leur activité professionnelle, leur modèle familial, ainsi que leurs opinions politiques. Par ailleurs, notre échantillon n'a pas pour but d'être généralisé au vu de son faible nombre de participant.e.s et son caractère qualitatif plutôt que quantitatif. A travers cette partie, nous mettons donc en avant le profil de notre échantillon et non pas celui de la population **childfree** belge.

Aussi, nous confrontons ici les hypothèses concernant le profil des individus ; certaines d'entre elles se basent sur l'ouvrage Robert-Bobée. Dans ce dernier, celle-ci n'a pas ou peu différencier

les personnes volontairement et involontairement sans enfants. Il faut donc prêter attention à ces deux informations lors de la lecture de cette partie « Profil des personnes *childfree* de notre échantillon ».

❖ Age des personnes *childfree* et durée de la relation

Tout d'abord, même si cette caractéristique était dans notre étude, une demande de notre part, les enquêté.e.s ont tous.tes entre 25 et 35 ans. Nous cherchions spécifiquement cette tranche d'âge ; l'individu la plus jeune, F8, a 25 ans et le plus vieux, H5, 35 ans, pour une moyenne d'âge de 29 ans. La majorité des partenaires au sein de ces couples ont peu d'années d'écart entre eux, seuls deux couples ont des partenaires atteignant jusqu'à 6 ans d'écart.

On retrouve également dans notre échantillon des grandes variations concernant la durée de la relation ; le plus jeune couple a 1 an et demi, tandis que le plus vieux a atteint 17 ans, pour une moyenne de 6 ans et demi de relation. La majorité d'entre eux vivent ensemble, depuis plusieurs années. En outre, dans son étude, Robert-Bobée a observé que les individus *childfree* se mettaient tard en couple. Leur première union serait plus tardive que la moyenne, et ce, notamment par leur non-volonté de concevoir un enfant (2006). Notre échantillon se place à l'opposé de son idée. En effet, plusieurs personnes au sein de ce dernier ont été en couple assez jeunes et sont encore avec leur premier.ère conjoint.e. On retrouve alors le couple 2 avec 11 ans de relation, le couple 5 avec 17 ans, le couple 6 avec 14 ans, le couple 7 avec 5 ans ou encore le couple 8 avec 9 ans. Dans ces différents couples, iels se sont construit.e.s avec leur partenaire actuel.le et ont traité la question d'être *childfree* à travers leur relation. Quant aux autres enquêté.e.s, iels avaient déjà eu pour la plupart au moins une relation avant leur couple actuel. Leur non-désir d'enfants n'a donc pas impliqué une première union à un âge tardif.

❖ Niveau d'études

Lors de la rédaction de notre revue de littérature, nous observons que les auteur.rice.s tendent à affirmer que les femmes *childfree* auraient davantage un niveau d'étude élevé que les hommes *childfree*. Selon Debest, Mazuy, et al., cette idée s'explique par le fait que les individus s'éloignent de ce que l'on attend d'un bon parent. Ainsi, une femme ayant un haut niveau d'étude aura plus tendance à avoir un emploi avec davantage de responsabilités et sera alors considérée comme moins disponible pour s'occuper de sa famille, tandis qu'un homme avec un faible niveau d'étude aura plus tendance à ne pas remplir son rôle de pourvoyeur de revenus (2014).

A travers nos entretiens, nous ne pouvons pas corroborer cette idée. En effet, nos enquêté.e.s ont tous.tes acquis au minimum un diplôme secondaire, et ont pour la plupart été à l'université pour réaliser un bachelier, voire un master ; certains ont même réalisé un doctorat comme H2 et H9. Ainsi, la plupart d'entre eux ont fait des études supérieures et des différences de genre ne sont donc pas observées. Néanmoins, il est nécessaire de prêter attention à la construction de notre échantillon. En effet, en trouvant majoritairement nos enquêté.e.s sur des groupes Facebook, cela pourrait constituer un biais impactant le milieu social, et ainsi, par extension, le niveau d'études de nos enquêté.e.s. Notons également que cela peut constituer un impact sur leurs opinions. Comme l'indique H10, l'université lui a permis de se construire un avis critique sur la société et plus particulièrement sur les raisons qui l'ont amené à devenir *childfree* : « C'est vraiment, ouais au niveau de l'université que j'ai commencé à beaucoup réfléchir à ces questions » (H10, 1.319-320).

❖ Activité professionnelle

Concernant leur emploi, Robert-Bobée exprime, comme Debest, Mazuy, et al. pour le niveau d'études, une différence en fonction du genre. Dans le cas de l'activité professionnelle, les femmes *childfree* auraient un métier à hautes responsabilités en étant « cadre » ou « ayant une profession intellectuelle supérieure », alors que les hommes seraient davantage « ouvrier » ou « employé » (2006).

Au sein de notre échantillon, notre constat est plus nuancé. On observe cependant une légère tendance pour des métiers considérés comme étant plus qualifiés. De plus, on constate moins une différence entre homme et femme, mais davantage une ressemblance au sein du couple. En effet, dans ce dernier, les partenaires auront davantage tendance à avoir des emplois similaires, avec un niveau de qualification semblable ; par exemple, le couple 10 avec F10 et H10 qui tous les deux au chômage, ou encore le couple 4 avec F4, historienne, et H4, professeur de sciences.

❖ Mariage et valeurs du couple

Nous pouvons encore citer Robert-Bobée pour la thématique du mariage. Celle-ci nous indique que les personnes *childfree* sont moins marié.e.s que les autres couples. Cette affirmation a été confirmée à travers notre échantillon. Au sein de ce dernier, la majorité des couples ne sont pas mariés et ne le souhaitent pas, même si nous avons également observé quelques exceptions à cette règle. Il est néanmoins nécessaire de notifier que l'institution du mariage est de plus en

plus en déclin (Prioux, 2005). Le non-désir de mariage ne peut donc pas être seulement lié au fait d'être *childfree*, mais semble être une tendance sociétale plus globale.

De plus, nous avons remarqué certains éléments communs concernant la vision du couple dans notre échantillon. En effet, en leur demandant les valeurs caractérisant leur relation actuelle, une grande partie d'entre eux ont cité l'importance de l'écoute et de la communication. D'autres valeurs telles que l'honnêteté, le soutien ou la confiance sont également revenues plusieurs fois. Cette information nous permet donc de comprendre les éléments qui apparaissent, pour les individus, comme étant capitaux au sein d'une relation.

❖ Modèle familial d'origine

D'après la littérature scientifique, les individus *childfree* auraient moins tendance à provenir de familles nombreuses (Robert-Bobbée, 2006). Cette observation ne s'est pas particulièrement observée dans notre échantillon ; certains viennent d'une famille nombreuse, d'autres sont enfants uniques. Néanmoins, pour les individus *childfree* ayant grandi dans une famille nombreuse, on constate qu'ils ont davantage la place de l'aîné.e ; par exemple, F9 qui exprime un mécontentement face à son petit frère avec lequel, ses parents ont été plus gentils, ou encore H3 et F4 qui ont dû éduquer en partie leur(s) petit.e(s) frère(s) et sœur(s), notamment à cause de l'absence d'un ou des parent(s). Ainsi, ils ont été confronté.e.s assez tôt à ce qu'un enfant représentait comme responsabilités. De plus, comme expliqué précédemment, nous pensons que divers éléments de la structure et de la dynamique familiale sont aussi à prendre en considération. Nous les développerons dans le point 4.3, « Raisons d'être *childfree* » (p.75).

❖ Croyances religieuses et spirituelles

Concernant les croyances religieuses, la revue de littérature n'a pas mis en évidence une quelconque tendance. Dans notre étude, peu de nos enquêté.e.s croient en une religion ; une grande partie d'entre eux se définissent comme athée. Néanmoins, plusieurs ont des familles croyantes et se sont éloigné.e.s peu à peu de ces valeurs familiales. À l'inverse, F10 nous a expliqué être devenue pratiquante depuis peu, à la suite de questionnements personnels. Nous retrouvons également plusieurs personnes sans religion, mais ayant des croyances spirituelles telles que la mentalité positive, le cartésianisme ou l'importance de la science.

Comme pour le mariage, nous ne souhaitons pas lier cela au fait d'être *childfree*. En effet, dans divers pays occidentaux, nous constatons un processus de sécularisation qui s'étend

progressivement sur la plupart des individus (Bréchon, 2018). Aujourd'hui, nous remarquons certaines différences générationnelles (*ibid*), ce qui pourrait expliquer que les parents soient plus croyants que les individus *childfree* ayant participé à nos entretiens.

❖ Opinions politiques

Lors des entretiens, aucune question sur l'opinion politique n'a été posée. Pourtant, l'enquêtée F10 a mis en évidence une caractéristique qui lui semble souvent reliée au fait d'être *childfree*. Selon elle, les personnes *childfree* sont perçue.s comme ayant tendance à voter à gauche : « Je suis de droite et je suis catholique, pas besoin d'être un bobo de gauche ou quoi que ce soit pour l'être. Ça voilà, parce que ça j'entends souvent que ça revient que c'est des gros gauchos » (F10, l.270-272). Étant elle-même de droite, elle nous indique qu'ils ne sont donc pas tous des « bobos de gauche ». F10 reste cependant la seule à avoir indiqué ce préjugé.

❖ Conclusion du profil de notre échantillon

Ces différents critères permettent d'infirmer ou confirmer, de manière nuancée, certaines de nos hypothèses. Pour rappel, notre échantillon n'est pas représentatif de la population *childfree* et ces données ne peuvent donc pas être généralisées. Il serait alors préférable que toutes ces hypothèses soient confrontées à travers une étude quantitative et représentative de cette population. Nous souhaitons néanmoins confronter les cinq hypothèses suivantes qui mettent en avant les caractéristiques socio-démographiques et économiques des individus étudié.e.s.

D'abord, nous avons constaté que les enquêté.e.s ne venait pas toujours de familles nombreuses, plusieurs d'entre eux étaient même enfant unique ; ce qui infirme l'hypothèse 3.1 qui se basait sur l'ouvrage de Robert-Bobée.

Ensuite, l'hypothèse 3.2 affirmait que les personnes sans enfants étaient moins conservateur.rice.s ou venaient de familles peu conservatrices. Concernant leur famille respective, cela dépendait de l'enquêté.e en question. Néanmoins, pour les individus de notre échantillon, nous pouvons dire qu'ils sont majoritairement peu conservateur.rice.s par l'éloignement de certaines institutions telles que le mariage ou la religion ; ce qui confirme cette hypothèse.

Enfin, les hypothèses 2.1, 2.2 et 2.3 indiquaient des différences de genre au sein du profil *childfree* : les femmes étaient davantage carriéristes avec un haut niveau d'études, tandis que

les hommes avaient de plus faible niveau d'études et de revenus. Ces différences de genre ont moins été remarquées au sein de notre échantillon.

À la suite de cette première partie de notre analyse, nous avons réalisé un tableau⁷ récapitulatif reprenant les grands critères socio-démographiques et économiques des couples *childfree* enquêtés.

Tableau 5 : Présentation des couples childfree ayant participé à l'enquête

Présentation des couples	Age	Etudes	Métier	Religion/ Système philosophique	Durée de la relation actuelle	Mariés ou non	Valeurs prioritaires dans leur couple
Couple 1	F : 26 ans H : 28 ans	F : Master de littérature H : 2 bacheliers en biologie médicale	F : Professeure de français secondaire H : Technologue en laboratoire	F : Non H : Athée	1 ans et demi (1 an de vie commune)	Non	F : Communication et confiance H : Communication, respect et honnêteté
Couple 2	F : 26 ans H : 26 ans	F : Master en criminologie H : Master en mathématique	F : Assistante sociale et de justice H : Doctorant en mathématiques	F : Baptisée chrétienne mais pratiquement pas H : Non	11 ans (vie commune)	Oui (1 ans)	F : Ecoute et respect de la bulle de chacun H : Respect et communication
Couple 3	F : 28 ans H : 33 ans	F : Bachelier en graphisme et infographie H : Abandon études supérieures	F : Vendeuse station-service H : Call center Proximus	F : Non mais famille catholique H : Famille chrétienne mais ne pratique pas	2 ans et demi (non vie commune)	Non (pas intéressé)	F : Communication et honnêteté H : Communication et respect de la bulle de chacun
Couple 4	F : 26 ans H : 32 ans	F : Master en histoire de l'art H : Régendat + Master (sciences de l'éducation)	F : Historienne de l'art H : Professeur de sciences secondaire + étudiant sciences de l'éducation	F : Non (féminisme et écologie) mais famille catholique H : Non	2 ans (1 an et demi de vie commune)	Non (pas intéressé)	F : Liberté, douceur et gentillesse H : Honnêteté et communication
Couple 5	F : 34 ans H : 35 ans	F : Master en latin-français H : Etudes d'instituteur	F : Professeure de français de secondaire H : Elagueur et animateur de stage	F : Non H : Non	17 ans (ne vivent plus ensemble depuis 3 mois)	Oui (10 ans)	F : Communication H : Communication et honnêteté
Couple 6	F : 28 ans H : 30 ans	F : Master en droit H : Formation en cours du soir de développeur (info)	F : Juriste dans un hôpital H : Développeur en informatique	F : Croyance personnelle, mentalité positive H : Cartésien	14 ans (vie commune)	Non	F : Pour son couple : partage, être à l'écoute, vision de l'amour comme une construction, savoir s'entraider + pour elle : importance famille, sincérité H : Honnêteté, sincérité, ouverture d'esprit
Couple 7	F : 32 ans H : 31 ans	F : Bachelier en chimie H : Bachelier en informatique en réseau (arrêt), formations (barman et autres)	F : Technicienne de laboratoire H : Magasinier cariste (peintre et ouvrier de production dans le passé)	F : Est sortie de la religion catholique, athée H : Importance de la science, éloignement de la religion + Vivre au jour le jour	5 ans (vie commune)	Non	F : Ecologie, solidarité H : Ecologie, solidarité, communication, confiance

⁷ Une version plus grande de ce tableau est présente en annexe (cf. « Annexe 2 : Tableaux comparatifs des dix couples, p.160-162).

Couple 8	F : 25 ans H : 26 ans	F : Bachelier en sociologie et anthropologie + arrêt de son Master H : Master en droit	F : Dans le public H : Droit dans le public (contre la fraude)	F : « communisme démocratique » et agnostique H : athée	9 ans (vie commune depuis leur rencontre)	Non (mais désir du côté de l'homme)	F : Communication, soutien, honnêteté, travailler sur ses propres problèmes H : Confiance, soutien, stabilité
Couple 9 (Couple français)	F : 27 ans H : 33 ans	F : Mise à niveau en arts appliqués + BTS en communication et design graphique H : BTS outilleur	F : Graphiste et illustratrice H : Tourneur fraiseur, création de matrice	F : Athée H : Athée	2 ans (1 an de vie commune)	Non	F : Confiance, communication H : Confiance, sincérité et dialogue
Couple 10	F : 27 ans H : 27 ans	F : Marketing (arrêt) H : Informatique, puis ingénierie (arrêt de sa thèse)	F : Sans emploi (Gestion immobilière à la suite d'un héritage) H : Sans emploi	F : Catholique pratiquante (bientôt baptisée) H : Athée, déterminisme, matérialiste, esprit scientifique	2 ans et demi (9 mois de vie commune)	Envie mais difficulté car un religieux et l'autre non	F : Chiens et fidélité H : Compréhension, être présent pour l'autre, soutien, confiance, écoute

Source Tableau 5 : Autrices, 2023

4.2. Etre « *childfree* » ou « volontairement sans enfants » ?

Avant toute chose, nous souhaitons rappeler l'origine et les définitions du terme « *childfree* ». Ce mot est né dans les années 1970, par une association militante. A l'origine, ce terme a donc une forte connotation militante en Amérique du Nord, et plus tard en Europe (Dubus, & Knibiehler, 2019 ; Carpentier, 2019). On a aussi observé la multiplication de groupes et forums sur les réseaux sociaux, où le terme *childfree* semble garder un côté militant, par le fait de rassembler les gens autour de ce choix de vie et de revendiquer la liberté de leur décision de ne pas avoir d'enfants (Gotman, 2017a). Cependant, dans la littérature scientifique, le terme perd cette connotation militante ; il devient un terme descriptif pour catégoriser les « personnes volontairement sans enfants ». Cela est utile notamment dans les études sociales ou démographiques, afin de les distinguer des personnes en incapacité de concevoir, celles n'ayant involontairement pas d'enfants, aussi appelées *childless*.

❖ Connaissance et utilisation du terme

Avant de procéder à une analyse complète, il est nécessaire d'éclaircir un point : tous.tes nos enquêté.e.s ne connaissaient pas d'emblée le terme et ne se définissent pas forcément comme des personnes *childfree*. Ainsi, nous pouvons expliciter les différents cas de figures auxquels nous avons pu faire face chez nos enquêté.e.s. Certain.e.s connaissent et apprécient le terme, iels se définissent comme tel. D'autres le connaissent, mais ne l'emploient pas pour plusieurs raisons : iels n'apprécient pas les connotations qui y sont rattachées ou iels désirent en réalité des enfants (ces individus se retrouvent malgré tout dans notre échantillon, de par le choix de

leur partenaire). Finalement, certain.e.s ne connaissent pas le terme et ne se définissent donc pas à priori comme tel. Nous pouvons maintenant expliciter davantage les appréciations et non-appréciations de ce terme, ainsi que les compréhensions qui y sont liées.

❖ Perception du terme en lien avec le militantisme et les réseaux sociaux

La majorité d'entre eux ont appris l'existence de ce terme sur les réseaux sociaux ou par leur partenaire qui l'avait découvert antérieurement. En effet, plusieurs enquêté.e.s sont inscrit.e.s sur le groupe Facebook pour les personnes *childfree*. Ces groupes existent sur les réseaux sociaux, où des individus se rassemblent autour d'un mouvement, d'une cause ou encore simplement d'un point commun. A travers ces groupes, iels partagent des anecdotes, leurs expériences, des conseils, des « mèmes⁸ » et vidéos humoristiques. Divers groupes peuvent exister avec de multiples objectifs. Nous avons notamment trouvé plusieurs couples sur l'un de ces groupes humoristiques. H9 explique en quoi consiste ce groupe :

Il y aussi pour aider les gens qui n'ont pas de répartie pour répondre aux questions et remarques de 'Ha mais faut faire des enfants', du coup des gens leur donnent des conseils pour réagir, d'autres leur disent qu'ils sont pas seuls. C'est vraiment un groupe d'aide, pour montrer qu'on est pas tous seuls ! Qu'il ne faut pas céder aux pressions de la société. (H9, l.184-187)

F7 corrobore cette idée en ajoutant : « Ben voilà pour décompresser sur le sujet et que ce soit pas quelque chose de... C'est chouette de voir ce que les gens se soutiennent entre eux enfin voilà ça, ça redonne un peu foi aussi à l'humanité » (F7, l.281-283). Par ailleurs, ce groupe lui a permis de trouver un chirurgien afin de réaliser sa stérilisation.

La plupart des enquêté.e.s mettent en avant qu'il s'agit avant tout d'un groupe *childfree* pour décompresser. Cependant, même si cet avis reste minoritaire, H10, qui a découvert le groupe par sa compagne, explique qu'il n'apprécie pas les vidéos humoristiques sur ce sujet :

[...] j'y étais, je savais que je suis tombé sur des postes de de ce groupe-là, et moi c'est des trucs qui me plaisaient pas trop. C'était beaucoup, enfin voilà c'était en fait le groupe consistait à poster des vidéos d'enfants insupportables quoi, mais moi je trouve ça

⁸ *Mème* : « Le *mème Internet* peut donc être compris comme une forme de blague en ligne, basée sur le langage et l'image, procédant d'une énonciation plutôt spontanée de groupes parfois distants » (Renaud, 2016, p.43).

vachement biaisé. Enfin, je veux dire dans ce cas-là on peut faire haïr n'importe quel être vivant avec ce genre de méthode. Ouais forcément y a du négatif et donc voilà, et puis même je trouvais ça un peu, je sais pas, en gros c'était beaucoup de moqueries envers des enfants que les gens ne connaissaient même pas et ils ont pas le contexte et tout enfin, je trouve ça je trouvais ça très très bof et ça m'énerve un peu quoi. (H10, l.623-630)

Finalement, force est de constater que, sur les réseaux sociaux, la connotation militante autour du terme *childfree* est davantage mise en évidence. Plusieurs individus perçoivent le *childfree* comme un mouvement, une sorte de militantisme. C'est le cas de H2, F3, F4, H4, F5 et H10 qui nous expriment toutes et tous cette idée que le terme en lui-même est « très chargé » (H10, l.97). C'est pourquoi plusieurs de nos enquêté.e.s spécifient ne pas se retrouver dans celui-ci. Il posséderait des connotations trop marquées pour certain.e.s, comme une haine envers les enfants qu'iels ne ressentent pas, ou encore comme un militantisme assez marqué auquel iels ne souhaitent pas être associé.e.s. Par exemple, F3 s'y identifie, mais elle trouve qu'il est parfois utilisé dans certains extrêmes :

Et maintenant je pense que je peux me définir dans la définition du *childfree*, parce que ça fait vraiment longtemps que je n'en veux pas pour différentes raisons, mais je trouve que parfois ils sont fort dans l'extrême, comme chaque mouvement on va dire. Mais ils sont tellement dans une haine envers les enfants, que moi je n'ai pas personnellement, je suis mal à l'aise dans la présence d'enfants, mais je ne suis pas en colère ou énervée, non ça, ça va. (F3, l.72-77)

Ainsi, on constate qu'il n'y a pas de définition claire et unanime du concept *childfree* entre les différents individus. Par ailleurs, H8 a mis en évidence ce ressenti :

C'est le problème avec ce genre de de concept généralement, c'est que ça comprend beaucoup de choses et que souvent c'est mal compris par rapport à ce que la manière dont les personnes l'utilisent. Après les personnes utilisent différemment, et au final plus personne ne sait de quoi on parle, donc voilà. (H8, l.75-78)

❖ Perception du terme en lien avec l'anglicisme et son utilisation

Pour rappel, le terme *childfree* est un anglicisme, il a pris ses racines aux Etats-Unis et est resté longtemps dans le milieu anglophone. La première association française naît seulement en 2014

(Dubus, & Knibiehler, 2019 ; Carpentier, 2019). Ainsi, ce terme reste encore peu connu en milieu francophone, et ce, notamment en Belgique. Nous l'avons constaté avec nos enquêté.e.s, car iels ne connaissaient pas tous.tes ce terme ou vaguement. Certain.e.s, tel.le.s que F7, H9 et F10, relatent qu'iels ne l'utilisent pas en dehors des réseaux sociaux à cause de la barrière de la langue. Iels disent alors qu'iels ne souhaitent pas d'enfants, afin de s'assurer d'être compris.e.s par tout le monde :

Oh non non non, parce que bon déjà, on est dans [région belge], hein je veux dire la plupart des gens, ils parlent pas anglais. Donc, il faut leur expliquer un tout petit peu. Moi, j'ai toujours dit que je ne voulais pas d'enfants. C'est clair, c'est net, c'est comme ça. (F10, 1.46-49)

Ainsi, l'utilisation de ce terme est bien différente en fonction du milieu social ; si on est sur les réseaux sociaux, dans la vie professionnelle ou encore familiale. Il reste donc peu utilisé en dehors des réseaux, excepté pour F9 qui l'utilise au travail où iels sont plusieurs à être *childfree*. Par ailleurs, il est nécessaire de notifier que F9 fait partie du seul couple français de notre échantillon. A travers une autre étude, il serait ainsi intéressant de se questionner sur l'utilisation de ce terme dans un autre pays francophone telle que la France.

❖ Conclusion sur la connaissance du terme « *childfree* »

A travers nos entretiens, nous remarquons donc l'arrivée d'une troisième tendance qui se différencie du militantisme du 20^{ème} siècle, mais aussi de l'utilisation de ce terme dans le milieu scientifique. Les enquêté.e.s ne mettent pas en avant leur choix d'être *childfree* dans leur vie irl⁹ comme une revendication ou une forme de militantisme ; iels vont même généralement privilégier l'appellation « volontairement sans enfants », plutôt que « *childfree* ». Pour eux, il s'agit d'ailleurs d'une décision, certes importante, mais qui fait partie de la vie individuelle et conjugale. En parallèle, ce terme est alors davantage utilisé sur Internet et sur les réseaux sociaux, sphère dans laquelle le terme adopte une connotation plus militante. Dans ce milieu précis, le concept de communauté est plus important, et ce, notamment pour contrer les injonctions pronatalistes. Cette troisième tendance est donc un entre-deux, entre la vie en dehors et sur les réseaux sociaux.

⁹ Irl : « L'espace physique 'IRL' [*In real life* – Dans la vraie vie] » (Mey, & Morris, 2020, p.1).

Concernant nos hypothèses par rapport au terme « *childfree* », nous pouvons confronter les hypothèses 1.1 et 1.2. La première indiquait que ce terme était davantage connu dans le milieu francophone ; élément que nous confirmons. La deuxième développait que ce terme était perçu comme plus militant sur les réseaux sociaux et qu'il y était davantage connoté positivement. Cette hypothèse 1.2 est à nuancer. En effet, nous confirmons que l'appellation « *childfree* » est plus militante sur les plateformes, telles que Facebook. Néanmoins, comme nous venons de le constater à travers cette partie, les enquêté.e.s ne perçoivent pas toutes et tous ce terme comme positif, et encore moins sur les réseaux sociaux où les discours peuvent être plus extrêmes.

4.3. Raisons d'être *childfree*

Plusieurs raisons expliquent le choix de ne pas vouloir d'enfants, que ce soient des motivations que nous avons déjà analysées à travers la revue de littérature, ou des motivations observées durant nos entretiens. Avant de les expliciter, il est nécessaire de mettre en évidence deux remarques en lien avec ces raisons.

D'abord, les raisons que nous développons peuvent être en lien les unes avec les autres ou peuvent avoir des raisonnements et justificatifs similaires. C'est pourquoi nous avons choisi de les regrouper en 8 grandes thématiques : Montée de l'individualisme, Appréhensions pour le couple conjugal, Causes sociales et écologiques, Rejet de la maternité et de la paternité, Causes en lien direct avec les enfants, Causes psychologiques, Causes liées à la transmission génétique et aux pathologies, et Contestation et résistance.

Ensuite, les raisons peuvent être perçues différemment par les enquêté.e.s. En effet, on constate chez chaque individu, une sorte de hiérarchie entre les causes données ; certaines étant des raisons principales, d'autres des raisons moins importantes. Ces observations peuvent provenir directement des enquêté.e.s, mais aussi de notre compréhension lors des entretiens en tant que chercheuses. En effet, on retrouve cet ordre dans tous les couples enquêtés, même s'il est formulé de manière plus implicite chez certain.e.s d'entre eux. Nous utiliserons les termes de raisons primaires, raisons secondaires et raisons tertiaires pour montrer la hiérarchie généralement établie entre leurs différentes raisons d'être *childfree*. Les raisons primaires sont celles qui ont impliqué dans un premier temps ce choix. Les raisons secondaires sont perçues comme des arguments supplémentaires qui viennent appuyer cette décision, sans être pour autant nécessaires dans la prise de décision. Finalement, les raisons tertiaires sont des causes

qui ne sont pas choisies délibérément par les enquêté.e.s, voire même des causes que ceux-ci n'ont pas conscientisées comme telles.

❖ Montée de l'individualisme

Le premier constat primordial de notre étude est la montée de l'individualisme. L'individu prend ses propres décisions afin d'accomplir ses besoins personnels et sa vie comme iel l'entend. Il s'agit d'un phénomène grandissant à notre époque, comme l'indiquait Kaufmann (2014) dans notre revue de littérature. La personne *childfree* considère son envie de non-parentalité comme réalisation de soi et cherche à s'éloigner des diverses institutions qui servaient de repères normatifs dans le passé. Iel crée alors ses propres lois et règles, concernant son modèle familial. Le choix d'être *childfree* ne se construit pas seulement dans le fait de ne pas avoir d'enfants, mais il se réalise bien dans un processus qui porte des valeurs d'indépendance et d'autonomie.

A travers notre étude, nous avons observé ce cheminement, que ce soit par notre revue, ou par nos entretiens. En effet, les individus ne semblent plus suivre le rôle social qui leur est assigné en devenant père ou mère, mais choisissent de suivre leur propre désir. Avec cette réalisation de soi, l'enfant devient un chemin de vie parmi tant d'autres. Plusieurs causes permettent de mettre en évidence ce facteur.

Dans nos entretiens, nous avons remarqué trois raisons justifiant ce constat : l'absence de désir d'un enfant (1), la liberté de temps et de responsabilités (2) et la réussite professionnelle (3). La première viendrait tôt et naturellement, dans la vie des enquêté.e.s, tandis que les deux autres découleraient d'un processus de réflexion. Selon Gotman et Lemarchant (2017), un enfant représente une certaine complexité pour articuler vie professionnelle, conjugale et parentale. Les individus insistent sur le fait que dans toutes les situations, l'enfant viendra « mordre » sur un pan de leur vie. La raison de « Réussite professionnelle » reste néanmoins une raison secondaire chez nos enquêté.e.s, contrairement aux raisons « Non-désir d'avoir un enfant » et « Libre de responsabilités » qui représentent des raisons primaires. Explicitons davantage ces raisons.

▪ *Liberté de temps et de responsabilités*

Plusieurs auteur.ice.s, comme Gillespie (2003) ou Pelton et Hertlein (2011), mettent en évidence le facteur de liberté comme majeur dans cette prise de décision. En effet, les personnes

souhaitant être libres de ce choix de vie porteur de fortes responsabilités préféreront, par exemple, les voyages ou avoir du temps pour elleux. Nous retrouvons l'importance de ce facteur au sein de notre échantillon ; ce qui corrobore l'hypothèse 4.4 présentant la liberté comme raison principale. Par ailleurs, la cause observée en grande majorité chez tous.tes les enquêté.e.s est la question d'être libre des responsabilités en lien avec la parentalité : « En grandissant, voilà, je suis fort attachée à ma liberté en fait » (F6, l.196). En effet, les enquêté.e.s expliquent vouloir profiter de leur vie comme iels l'entendent. Deux grandes idées peuvent ressortir de cet argument de la liberté.

D'une part, cette question de la liberté peut se traduire dans la liberté de temps. En effet, la charge que représente un enfant semble, pour les individus, demander une disponibilité quasi permanente. Ceux-ci expriment qu'iels préfèrent faire ce qu'iels souhaitent personnellement de leur temps, plutôt que le passer à des activités de parentages.

Il faut être disponible 24h sur 24 pour un enfant et c'est pas du tout quelque chose que j'ai envie de faire (F5, l.78-80) ; Je sais que tu dois être beaucoup plus disponible quand tu as un enfant, tu peux pas partir comme ça en vacances d'un jour à l'autre. (F8, l.179-180)

D'autre part, la question de la liberté peut également apparaître dans la cause financière. Ainsi, les enquêté.e.s disent qu'iels souhaitent faire ce qu'iels veulent de leur argent et avoir un enfant apparaît comme un engagement trop important au niveau des coûts, rendant impossible d'autres activités et loisirs pour les parents : « Je ne veux pas mettre mon argent dans un enfant alors que je peux le mettre dans mes voyages » (F1, l.93-94). Cependant, même si l'argument que l'enfant représente des coûts élevés est largement intégré dans la pensée des enquêté.e.s (majoritairement des hommes), il est utilisé en lien direct avec la question de la liberté et des voyages. En dehors de celle-ci, la question financière n'apparaît pas, en règle générale, réellement comme un problème pour les couples ; la majorité d'entre elleux ayant des revenus suffisants pour, s'iels le souhaitent, accueillir un enfant. « On gagne plutôt bien notre vie tous les 2, [...], on y réfléchirait quand même à la question de l'argent mais c'est pas un frein aujourd'hui » (F2, l.56-58) ; « On est dans une situation quand même bonne financièrement » (F8, l.168). Cette observation confirme l'hypothèse 4.2 indiquant que la raison financière a peu de poids dans la prise de décision. Seul le couple 9 abordera les coûts financiers qu'implique un enfant comme une cause à part entière : « Moi je trouve que c'est compliqué financièrement, je trouve qu'il faut quand même avoir de bonnes capacités financières pour l'élever dans des

bonnes conditions » (F9, l.71-72). Néanmoins, en plus d'être le seul couple à avoir évoqué cette raison comme l'une des causes principales de leur décision, il s'agit du seul couple français de notre échantillon. Ainsi, il est nécessaire de prêter attention à cette information, sachant que les aides familiales ne sont pas les mêmes en France et en Belgique.

En lien avec la question de la liberté, les enquêté.e.s parlent plus spécifiquement des responsabilités liées au fait d'avoir un enfant. Iels donnent plus d'importance à leur confort et refusent ces engagements qu'iels considèrent comme trop importants. Plusieurs raisons peuvent s'observer dans ce refus des responsabilités. D'abord, on le constate quand l'individu ne se sent pas prêt à être parent, l'engagement lui apparaît trop grand et contraignant, comme pour H2 :

C'est un engagement qui est très grand, très lourd et je me sens pas prêt à le faire. [...]. Je me dis qu'un enfant, c'est une responsabilité énorme que, de un, je suis pas sûr de gérer et de deux, c'est un effort énorme et ça me fatigue rien que d'y penser. (H2, l.98-100)

Dans d'autres cas, les enquêté.e.s remarquent avoir déjà rempli un rôle parental durant leur vie en s'occupant d'enfants et connaissent donc toute l'implication que ce rôle demande. C'est pourquoi iels refusent ces responsabilités :

J'ai pas envie d'avoir de responsabilités, le fait donc de dépendre d'un gosse, je sais ce que c'est et donc je préférerais faire ce que j'ai envie. (H3, l.52-55) ; De mes 10 ans à mes 18 ans, au moment où j'ai quitté la maison, et bien j'ai rempli le rôle de mère, de tutrice, d'assistance parentale à la maison et ça participe effectivement à construire, ça a participé à la construction de mon désir de non-parentalité. (F4, l.138-140)

▪ *Absence de désir*

Une grande partie de nos enquêté.e.s, majoritairement les femmes, ont évoqué, parfois à de nombreuses reprises durant leur entretien, une absence de désir d'avoir un enfant. Pour ces personnes, il s'agit d'un scénario qui est même difficilement imaginable, tant la parentalité ne leur correspond pas. Cette raison apparaît souvent comme raison première, qui semble devoir se suffire à elle-même ; iels ne font pas d'enfants, parce qu'iels n'en désirent pas.

J'ai jamais ressenti, jamais jamais jamais ressenti l'envie ou ne serait-ce que la curiosité de la maternité ou de la parentalité. (F4, l.104-105) ; Et en fait, j'ai pas naturellement d'autres explications que 'j'ai pas envie d'avoir des enfants', donc je vois pas pourquoi

j'en ferai. (F5, l.49-51) ; Déjà physiquement j'ai jamais ressenti d'avoir envie de ça. (F7, l.43) ; Le premier truc qui viendrait c'est que j'en veux pas, point. (H9, l.39)

▪ *Réussite professionnelle*

Nous pouvons également analyser la question de réussite professionnelle et de l'importance qui est accordée au travail. En ne désirant pas d'enfants, les individus choisissent alors un autre chemin où la carrière prend plus d'importance :

Au boulot, j'essaie toujours de faire le maximum. Je me donne toujours à 200%, 400% et quand je rentre, je continue à bosser tout le temps, tout le temps [...]. Et je ne pourrais pas me le permettre avec un enfant. (F1, l.113-116) ; Si à ma trentaine, je vois des évolutions professionnelles importantes, j'ai envie de me focaliser sur ça pour l'instant. (H8, l.202-204)

Les enquêtés hommes sont majoritaires à placer cette cause dans leurs arguments, même si elle reste assez présente chez les femmes. Par ailleurs, on constate dans certains cas que cette cause est également liée à des idées féministes, afin de permettre aux femmes de privilégier leur carrière au lieu de devenir mère :

On a lu trop de choses qui disent que justement les femmes mettent leur carrière de côté et ce serait justement beaucoup plus l'occasion de faire l'inverse, et notamment du fait que moi, je peux le faire et je ne me sens pas diminué par l'idée de ça. (H4, l.240-243)

La présentation de cette raison permet de nuancer l'hypothèse 4.1. Celle-ci affirmait que les personnes *childfree* ont un horaire de travail important. Au sein de notre échantillon, cela n'a pas été réellement mis en avant. En effet, plusieurs enquêté.e.s ont expliqué être en capacité d'avoir un enfant malgré leur emploi du temps. Néanmoins, cette hypothèse sous-entend que les individus privilégient le fait de ne pas « mordre » sur un pan de leur vie en ayant un enfant ; ce qui est le cas de nos enquêté.e.s.

❖ Appréhensions pour le couple conjugal

Nous avons également entendu l'argument de la peur pour le couple conjugal ; cité par légèrement plus de femmes que d'hommes. Cet argument nous amène à notre deuxième constat. Les enquêté.e.s ayant coché cette case ont reconnu qu'un enfant était un élément clef dans une

vie conjugale qui pouvait être porteur de tensions ou de discordes, tel que de Butler l'avait développé dans son ouvrage en 2002. Plusieurs enquêté.e.s ont mis cette raison en évidence :

A mon avis, on serait fort irrités, je crois. Ce serait vraiment une source d'énervement, on aurait des disputes et on n'est pas du genre à se disputer. (F1, l.122-123) ; Gros sujet de disputes. (H9, l.81) ; Sur le couple, ça [avoir un enfant] aurait été clairement négatif. (H10, l.228)

Ces tensions peuvent prendre place à différents niveaux. Dans certains cas, il s'agirait de tensions au niveau de l'éducation que chacun.e souhaiterait donner à l'enfant. Dans d'autres cas, les enquêté.e.s ont expliqué qu'un enfant causerait des conflits liés à la fatigue et au stress au sein du foyer. Finalement, nous observons un lien avec une cause que nous citerons plus tard : celle du modèle familial. En effet, c'est parfois en ayant des exemples de modèles parentaux problématiques, que les individus choisiront de ne pas faire d'enfants, pour ne pas répéter dans leur couple, les mêmes tensions :

Quand je regarde mon enfance à moi, pour mes parents, j'étais surtout une source de problèmes, de disputes. [...]. Fin, j'ai été beaucoup au cœur des débats de mes parents, donc ça a eu un impact sur leur couple à eux. Est-ce que j'ai envie que cet impact se mette sur mon couple à moi ? Non, pas du tout, jamais ! (H6, l.82-86)

De plus, dans le couple 8, F8 met en évidence l'impact qu'un enfant aurait sur sa relation conjugale. Celui-ci serait considéré comme le centre de la relation parentale, à la première place, il pourrait alors prendre le pas sur la relation conjugale avec son conjoint ; élément qu'elle n'accepterait pas actuellement :

J'ai besoin de sentir que je suis à la première place dans le cœur de quelqu'un, vraiment la personne la plus importante. Et je sais que si on avait un enfant, je devrais au mieux partager cette première place, peut-être je serais reléguée à la deuxième et je suis pas prête pour ça. (F8, l.185-183)

Ces raisons liées au couple et au foyer restent néanmoins secondaires. Cela s'explique simplement par le fait que le choix de ne pas avoir d'enfants est fait, par plusieurs enquêté.e.s, avant la relation actuelle, et donc, avant de devoir se soucier des conséquences qu'un possible enfant aurait sur le couple. Protéger celui-ci des tensions semble donc être une raison secondaire ajoutée à la suite des raisons primaires.

Ainsi, cela nuance notre hypothèse 4.5. A travers celle-ci, la peur des conséquences sur le couple était présentée, mais elle était considérée comme cause principale de cette prise de décision ; ce qui n'est pas le cas dans notre échantillon. Néanmoins, cela confirme l'hypothèse 5.5 qui mettait en évidence une volonté de ne pas changer la dynamique actuelle du couple conjugal en y greffant un couple parental.

❖ Causes sociales et écologie

▪ *Critiques sociétales*

Notre troisième constat porte sur les causes sociales et écologiques qui peuvent apparaître comme des motivations pour les individus *childfree*. A l'origine de celles-ci, nous pouvons mettre en évidence une observation qui s'est démarquée durant les entretiens et que la littérature n'avait pas mise en avant ; il s'agit aussi de critiques sociétales portant sur divers aspects de la société actuelle. Avant de l'expliquer en détails, il est nécessaire de notifier que, même si cette raison a été abordée par un grand nombre d'enquêtés.e.s, les hommes étaient en général plus complets concernant cette cause, et avançaient leurs critiques comme des raisons importantes de leur choix, ce qui était moins le cas des femmes.

Les critiques sont donc surtout dirigées envers la société actuelle dans sa globalité, ses mutations, les systèmes économiques et sociaux, ainsi que les crises qui y sont reliées : « J'ai l'impression que la société s'écroule en fait » (H1, l.105) ; « Maintenant si je prends ma vie d'adulte, c'était déjà économique et social, je dirais que le système il n'est pas très favorisant » (F9, l.51-52). Globalement, on retrouve une remise en question de la société et du monde, avec des avis assez négatifs sur l'avenir. C'est pourquoi avoir un enfant apparaît pour ces enquêtés.e.s, comme un choix peu logique dans un contexte de crise. « Au niveau sociétal, moi je suis assez pessimiste sur le développement de la société, là où on va, la technologie, le réchauffement climatique, les prix, la surconsommation aussi » (H5, l.72-74). On retrouve également un sentiment d'incapacité face à ces changements, et des difficultés à vivre leur propre vie dans un tel contexte : « C'est aussi l'aspect que je suis pas bien dans le monde tel qu'il est actuellement. Est-ce que j'ai envie, égoïstement, de faire un enfant que je ne saurais pas comment éduquer, élever pour survivre dans le monde actuel ? » (F3, l.102-105).

Bien que la littérature ne montre pas réellement cette cause-ci, les questions sur l'écologie et le féminisme, deux causes adjacentes, étaient fortement mises en évidence. C'est donc en lien

avec ces critiques sociétales que des engagements plus forts tels que le féminisme et l'écologie apparaissent également comme des causes et des raisons d'influence vers le choix de la non-parentalité. Nous avons aussi remarqué ces deux raisons dans nos données observées, celles des entretiens, mais ces deux causes militantes ne sont pas considérées de la même manière.

- *Ecologie*

Premièrement, nous pouvons parler de l'écologie, cause primaire pour plusieurs enquêté.e.s et secondaire pour d'autres. Au sein de notre échantillon, plus de la moitié des couples cochent cette raison parmi celles qui composent leur choix de ne pas engendrer d'enfants. Néanmoins, ces derniers utilisent peu le terme « écologie » et iels parlent davantage de l'avenir et de l'état du « monde de demain », avec le réchauffement climatique et les dégâts environnementaux dus à l'activité humaine sur la planète. Deux explications sont généralement données pour justifier ce choix. Certain.e.s enquêté.e.s donnent l'une ou l'autre raison, mais d'autres comme H7 et H10 utilisent tous les arguments que nous allons expliciter.

D'abord, certain.e.s ne souhaitent pas d'enfants pour ne pas réaliser un acte incohérent avec leur désir de diminuer leur empreinte carbone. En 2017, Gotman et Lemarchant, ainsi que de Pierrepont et Lévy, mettaient elleux aussi en évidence le fait de ne pas concevoir, comme solution écologique face à la situation climatique actuelle et future. Plusieurs enquêté.e.s citent d'ailleurs la même étude qui décrit l'empreinte carbone que représenterait le fait d'avoir un enfant. Iels ne souhaitent donc pas participer à la croissance démographique qu'iels estiment déjà trop élevée et qui constitue l'une des causes du réchauffement climatique.

Il y a beaucoup de statistiques qui expliquent par exemple, il y a des, on dirait des espèces de calculateurs d'empreinte carbone par exemple, et je sais que le vraiment le facteur qui fait le plus de carbone possible c'est de faire un enfant par exemple, donc au final je trouverais ça un petit peu hypocrite de faire des petits gestes voilà les classiques et je sais pas moi éteindre l'ampoule et cetera, ne pas rouler en voiture je sais pas comment enfin voilà et cetera je trouve ça hypocrite de faire ça et à côté d'avoir un enfant qui au final est vraiment la source de carbone la plus forte quoi. C'est bien pire que de prendre l'avion régulièrement. (H10, 1.163-170)

Ensuite, la cause est aussi à analyser sous le point de vue des conséquences néfastes que la crise climatique pourrait avoir sur de potentiels futurs enfants. Ici, nous sommes donc dans le schéma inverse où l'enfant vit les conséquences désastreuses et n'est pas la cause de celles-ci. A travers

la littérature scientifique, ce point de vue a moins été observé, mais on peut tout de même le comprendre avec Cisot qui explique : « L'urgence environnementale et ses conséquences sociales poussent un nombre croissant de personnes à renoncer à avoir des enfants » (2022, p.116). Nous souhaitons mettre en avant le discours de H7, fortement sensibilisé à cette cause :

[...] je ne tiens pas à faire vivre un être humain dans un monde qui part totalement en c***** à ce niveau-là et qui je sais qu'il va subir le monde dans lequel il va devoir vivre je veux dire. C'est comme je me mets à la place de mes parents, ils ont fait des choix écologiques enfin des choix de vie et des choix écologiques qui à l'heure actuelle je pourrais trouver ça très contestable, mais moi je ne tiens pas à faire ces mêmes choix et du coup à faire vivre une personne en plus dans ce monde et quand il arrivera dans ce monde de lui dire 'Ben voilà c'est le monde que je t'ai laissé et c'est comme ça'. C'est dégueulasse ! Mais voilà 'T'as pas le choix, tu vis dans maintenant' tu vois. C'est pour moi, c'est juste pas possible c'est, je trouve ça très égoïste ! (H7, l.152-160)

Aussi, nous avons eu d'autres discours par rapport à cette raison, qu'il nous semble pertinent de décrire. Alors que la moitié des enquêté.e.s semblent réellement favorables à la cause écologique, la plaçant comme une cause primaire, ce n'est pas le cas de l'autre moitié de celles-ci. Par exemple, pour H6, la cause environnementale n'a pas réellement d'importance, mais il l'utilise comme raison pour se justifier face aux personnes qui lui font des remarques sur le fait qu'il n'ait pas d'enfants. La cause écologique lui sert alors comme outil de défense, afin d'appuyer la pertinence de son choix de ne pas avoir d'enfants. Pour H2, à l'inverse de tous les autres, l'écologie n'est pas une bonne raison de ne pas en désirer, il trouve même que celle-ci n'a pas vraiment de sens dans la question de la non-parentalité. Il explique :

On fait des efforts sur l'écologie justement pour nos enfants. Du coup, si on fait des efforts sur l'écologie et après on a pas d'enfants, ça sert un peu à rien. [Rires]. Donc, cet argument-là, moi, il m'a jamais convaincu. (H2, l.109-111)

Ainsi, pour les raisons militantes et plus spécifiquement pour l'écologie, nous pouvons infirmer l'hypothèse 4.3 ; celle-ci affirmait que le militantisme des individus avait un impact faible sur leur choix d'être *childfree*. Cependant, dans notre échantillon, l'écologie représentait une cause importante pour plusieurs des enquêté.e.s.

- *Féminisme*

Ensuite, la cause féministe apparaît comme une raison tertiaire dans nos entretiens. En effet, le féminisme n'est généralement pas perçu pas les enquêté.e.s comme une raison à proprement parler, pour ne pas faire d'enfants. Au lieu d'être une raison pour être *childfree*, c'est plutôt le fait d'être *childfree* qui place les individus dans des débats féministes : « Bah, par la force des choses, quand on fait ce choix, ça devient un choix féministe » (F3, l.167). Ainsi, pour plusieurs d'entre eux, il s'agit plus d'un cheminement de pensée que d'une raison à part entière. Nous pouvons donc globalement confirmer l'hypothèse 4.9 qui suggère l'importance de ce militantisme dans la vie des femmes *childfree*. Ainsi, en écoutant les témoignages de beaucoup de femmes, mais également de plusieurs hommes, on retrouve des critiques éminemment féministes qui mettent en évidence la présence du féminisme dans ce choix.

En réalité, le féminisme peut être liée à beaucoup de causes que nous expliquons dans cette recherche. En effet, on constate dans les discours une envie de laisser aux femmes la liberté de choisir ou non la maternité, quelle que soit la raison de leur choix. On observe également des discours qui s'opposent aux injonctions faites aux femmes et à leurs corps. Ainsi, les causes de liberté, d'absence de désir ou d'importance donnée à la carrière peuvent toutes être traduites dans une perspective féministe. En outre, le refus de maternité est également une cause féministe, s'opposant aux rôles traditionnels de genre, que nous pouvons davantage développer dans le point suivant.

- ❖ Rejet de la maternité et de la paternité

- *Rejet de la maternité*

Notre quatrième constat se base sur une raison émise lors de notre revue de littérature, à travers laquelle Gillespie abordait le rejet de la maternité (2003). Au sein de son étude portée sur les femmes *childfree*, l'autrice relate l'expérience de celles-ci qui perçoivent la maternité comme une perte ou un sacrifice. Elle va encore plus loin en exprimant le rejet d'une identité féminine qui serait considérée comme se réalisant à travers la maternité. Nous observons une tendance forte des femmes « à l'encontre de la maternité en tant que marqueur normatif du genre féminin » (Gillespie, 2003, p.133). Dans nos observations, comme mentionné précédemment, on retrouve effectivement ce rejet de la maternité à travers des critiques féministes abordant plusieurs sujets.

Une première critique se construit à travers une remise en question du modèle familial traditionnellement partagé, soit un modèle patriarcal dans lequel le rôle de mère a davantage d'importance que celui du père.

Je pense que si on avait un enfant avec F4, ce serait le comble qu'on revienne dans une famille nucléaire patriarcale comme théorisée par à peu près les $\frac{3}{4}$ des féministes qu'on a lu à la maison. (H4, l.248-250) ; Je suis plus fragile psychologiquement donc je sais que je ne vais jamais prendre un travail à haute responsabilité, manager ou je sais pas quoi. Donc s'il y avait un enfant, ce serait plutôt moi qui m'en occuperais, c'est moi qui ferais plus les tâches ménagères etc. Même si c'est pour les bonnes raisons, c'est vrai que ça me fait un peu c**** de retomber dans un modèle un peu plus patriarcal. (F8, 1.38-142)

On comprend donc une certaine envie de sortir des modèles de genre traditionnellement institués au sein de la famille. Néanmoins, cette critique envers l'idée que le genre féminin se réalise à travers la maternité est autant émise par les femmes que les hommes enquêtés.e.s. En effet, les deux genres expliquent une volonté de ne pas prôner la femme comme seulement une mère. Ainsi, ils sont nombreux.ses à constater ce lien entre femme et fécondité, qu'ils rejettent fortement. Concernant les rôles de genre traditionnels, on constate également la causticité des critiques de certains hommes que nous avons interrogés :

T'as l'impression que c'est la femme, un peu comme les féministes quoi, la femme est née, et son but sur terre s'est de procréer. (H6, l.350-352) ; Il y a encore cette image dans la société que c'est l'image de la famille d'y a 20 ans où c'est l'homme qui doit fournir l'argent, qui doit prendre soin de sa femme et qui doit entretenir sa famille. (H7, l.402-403) ; On met la femme dans une case où elle doit avoir des enfants, où elle doit procréer. (H8, l.500-501)

Une seconde critique se construit sur la question du corps des femmes. Le fait d'engendrer un enfant est un choix directement lié à l'utilisation du corps des femmes ; ces dernières seraient alors notamment perçues, par la société, à travers leur système reproducteur. Pour plusieurs d'entre elles, choisir de ne pas avoir d'enfants serait donc une façon d'utiliser leur corps comme elles l'entendent :

Parfois, j'ai un peu l'impression d'être l'utérus de la deuxième chance si jamais il y a une guerre, je trouve ça extrêmement flippant. (F3, l.549-550) ; La femme, c'est pas juste un incubateur, et elle a aussi le droit de ne pas avoir d'enfants. (H10, l. 219-220)

- *Rejet de la paternité*

Dans notre échantillon, en plus d'un rejet évident de la maternité, nous pouvons aussi aborder un rejet de la paternité de la part des hommes. Avant de l'expliquer davantage, il est nécessaire d'appuyer sur le fait qu'à de nombreux niveaux, les femmes restent plus affectées par les injonctions de la norme pronataliste dû à leur rôle de genre tournés vers la maternité. Cependant, nous avons constaté chez certains enquêtés masculins un rejet de cette norme qui semble s'exercer également sur eux, les poussant à se réaliser à travers leur paternité. Pourtant, la littérature scientifique, qui s'intéresse davantage aux femmes, ne traite pas réellement ce rejet de la paternité. En outre, Donati explique qu'alors que le refus de maternité et l'absence de désir forment les causes principales des femmes, ce n'est pas le cas des hommes. L'autrice explique que leurs raisons principales seraient davantage l'envie de liberté et de ne pas avoir de responsabilités (2000), présentées antérieurement. Cette classification genrée des raisons primaires, émise par Donati, se remarque également dans les causes de nos enquêtés.e.s. Le rejet de paternité apparaît alors comme secondaire, voire tertiaire, pour les hommes enquêtés, mais il mérite malgré tout sa place dans les causes. Cette cause permet de constater certaines formes d'évolution dans les rôles de genre, comme analysé dans la revue de littérature, qui accordent de plus en plus d'importance au rôle des hommes dans la parentalité.

Ainsi, à travers ce quatrième constat, nous avons présenté le rejet de la maternité, mais aussi celui de la paternité. Cela nous permet de nuancer notre hypothèse 4.8 qui indiquait le rejet de la maternité comme raison, mais elle ne mettait pas en avant le rejet de la paternité que nous avons retrouvé dans le discours de plusieurs enquêtés masculins.

- *Tocophobie*

En lien avec ce rejet de la maternité, la quasi-totalité des femmes que nous avons interrogées ont développé la peur ou le dégoût d'être enceinte et d'accoucher. Cette peur, nommée tocophobie, reste peu évoquée dans les ouvrages scientifiques, et pourtant, la tocophobie est une peur fortement mise en avant au sein de notre échantillon.

Par ailleurs, lors de nos entretiens, la tocophobie s'est exprimée de manière assez forte, comme étant l'une des principales raisons primaires chez la majeure partie des femmes. Certaines expriment même un dégoût à la simple vision des ventres de femmes enceintes.

Un truc qui me fait extrêmement peur, c'est la grossesse, je supporte pas, j'ai très peur de ça et j'ai déjà fait des malaises en voyant un ventre de femme enceinte. (F9, l.292-293) ; J'ai aucun désir de grossesse, ça c'est pas possible. (F10, l.59)

En plus de la grossesse, l'accouchement est également très mal perçu par la plupart de nos enquêtées, comme F4 qui explique :

Évidemment, pour moi, c'est une violence mais je consens que peut-être parfois ça se passe bien mais dans ma représentation des choses, ce n'est que violence et oui, ça participe pleinement à mon choix de ne surtout jamais vouloir vivre ça. (F4, l.164-167)

❖ Causes en lien direct avec les enfants

D'autres causes existent concernant plus directement la parentalité et la relation aux enfants. Celles-ci sont globalement davantage citées par des femmes, même si certains hommes les ont également exprimées. Ces causes sont généralement secondaires, bien qu'elles puissent être des causes primaires. Elles seront donc le sujet de ce cinquième constat.

▪ *Activités de parentage*

Selon Verjus et Boisson, les individus *childfree* ont peu d'attrait pour le parentage, les activités et tâches qu'un parent doit remplir (2005). Il s'agit donc des activités éducatives et parentales qu'impliquent le fait d'avoir un enfant : l'éduquer, le nourrir, s'en occuper... C'est le cas d'un grand nombre de nos enquêté.e.s, dont la totalité des femmes. En général, la question de ne pas être attiré.e.s par les activités de parentage est en lien direct avec deux arguments. D'une part, il s'agit de ne pas aimer et ne pas se sentir à l'aise en présence d'un enfant, et donc ne pas vouloir faire des activités avec ce dernier. D'autre part, il s'agit d'un sentiment de ne pas se sentir capable d'être un bon parent et donc ne pas vouloir mal exécuter les tâches parentales. Nous développons ces autres causes dans les points suivants.

Pourtant, plusieurs de nos enquêté.e.s pratiquent des métiers directement en lien avec des enfants, et qui les placent dans une position dans laquelle iels doivent pratiquer certaines de ces activités éducatives et parentales. Dans ce cas-là, plusieurs réactions sont possibles. F4, qui est

médiatrice culturelle, explique sentir une distance assez grande avec les enfants, et qu'elle préfère travailler idéalement avec des adultes qu'avec des plus jeunes. Pour F1, professeure de secondaire, c'est en fonction des tranches d'âge que son aversion pour les enfants commence ; elle donne cours à des adolescents plus âgés et n'aime pas les plus jeunes : « C'est même du dégoût, en fait, que j'éprouve pour une certaine tranche d'âge » (F1, l.79-80). Pour H4, qui est également professeur dans le secondaire, ne pas avoir d'enfants lui permet de donner plus d'importance à ses propres élèves, ce qui lui semble moins possible en ayant un enfant. Il ajoute que « Justement, c'est bien pour ça que je ne veux pas avoir d'enfants, parce que je vois ce que c'est » (H4, l.118-119). Finalement, nous pouvons parler de H5 qui dit adorer les enfants, est parrain plusieurs fois, garde souvent ses filleuls, et est animateur de stage. Selon lui, son désir de « vivre une vie différente » (H5, l.55) s'est accentuée au fil du temps, dépassant son envie d'avoir des enfants qui ne lui permettait pas de construire sa vie actuelle.

▪ *Peur de ne pas être un bon parent*

La peur de ne pas être un bon parent apparaît également comme une cause importante pour plusieurs enquêté.e.s., surtout femmes. Nous retrouvons cette raison au sein des résultats attendus, ainsi que dans les résultats observés ; ce qui corrobore l'hypothèse 4.6, même si elle ne présentait pas une différence entre les deux genres.

J'ai peur de faire plein de conneries par rapport à moi, par rapport à l'enfant, potentiellement F4. (H4, l.184-185) ; J'ai l'impression que je serais pas une bonne mère et bah, je le fais pas parce que ça fait des dégâts énormes. Je le sais. Donc, oui, à priori, je me sens pas une bonne mère. Et après, peut-être que si des gens m'entendaient ou si mes élèves m'entendaient, ils sauteraient au plafond. (F5, l.109-112)

Comme nous venons de le constater, ne pas vouloir réaliser des tâches et activités de parentages peut être en lien avec la crainte de ne pas réussir à les exécuter correctement et risquer de causer des effets néfastes sur l'enfant. On retrouve ce lien, notamment chez F6 :

J'aurais peur de mal faire ou de, tu vois, en voulant trop bien faire en faisant quelque chose en faisant mal un geste. J'ai peur, tu vois, quand tu donnes le biberon, qu'enfin tu le fasse pas assez bien et que ça passe dans la mauvaise voie. (F6, l.393-396)

- *Dépréciation, dégoût, ou peur des enfants*

De plus, certaines femmes, ainsi que quelques hommes, que nous avons interrogé.e.s expliquent ne pas aimer les enfants ou ne pas être à l'aise en leur présence, voire partagent même une peur ou un dégoût des enfants.

Je n'ai jamais kiffé entendre les bébés pleurer. J'accroche pas aux interactions avec les enfants, ce genre de chose. (H3, l.48-50) ; Je déteste les enfants, c'est vraiment, ils me mettent mal à l'aise depuis toujours, je sais pas comment réagir face aux enfants. (F8, l.58-59) ; Même quand j'étais gamine, j'aimais pas les autres gosses. (F10, l.54)

A contrario, on constate aussi d'autres discours de nos enquêté.e.s exprimant qu'il ne s'agit pas d'une haine envers les enfants. En effet, plusieurs femmes expliquent comprendre, malgré tout, les personnes qui en désirent. « Comme je dis, je ne suis pas dans la haine envers les enfants ni des familles » (F3, l.771-772) ; « C'est pas une haine envers les enfants, hein, on est d'accord. Mais c'est juste que moi, personnellement, j'en veux pas » (F6, l.533-534). Certain.e.s enquêté.e.s disent ne pas aimer les enfants de certaines tranches d'âge : d'une part, pour leur personnalité plus difficile selon eux, et d'autre part, pour des activités parentales spécifiques qu'ils ne souhaitent pas accomplir. Les enfants en bas âge sont ceux recevant le plus de critiques, par le fait qu'ils ne soient pas encore en capacité de tenir une conversation ou par les activités peu attractives qui leur sont nécessaires.

En outre, nous avons relevé plusieurs cas d'enquêtés hommes qui expliquent apprécier les enfants. C'est le cas de H5, H8 et H10, qui montrent même un certain désir d'en avoir : « Il y a quelque chose comme 5-6 ans, c'était quasiment un but dans ma vie, quoi, d'avoir des enfants » (H10, l.95-96). On peut alors comprendre que leur décision de ne pas en avoir se calque sur celle de leur partenaire, qu'ils ne souhaitent pas quitter uniquement pour cette raison. Ainsi, ces hommes se disent satisfaits de ne pas avoir d'enfants. Ces cas spécifiques permettent alors de relever de légères incohérences et contradictions dans les discours qui d'un côté, montrent un certain attrait envers l'idée d'avoir des enfants, tout en disant de l'autre, être satisfaits et heureux de leur situation actuelle sans enfants. Selon Isabelle Tilmant, si le non-désir est imposé au partenaire sans prendre en compte le deuil que cela peut représenter pour celui, alors le couple, même sans se séparer, va vivre un éloignement affectif. Néanmoins, l'autrice ajoute qu'il est possible de passer outre cette divergence et renforcer le couple, si le deuil de l'enfant est reconnu (2008, *as cited in* Gilmer, 2016).

❖ Causes psychologiques

Les causes psychologiques, ainsi que celles liées à la transmission génétique et aux pathologies (que nous présenterons dans le point suivant) est l'un des grands apports de notre enquête. En effet, mis à part la première raison axée sur les traits de personnalité des individus, la littérature scientifique ne présentait que très peu les autres causes citées. Celles-ci ont pourtant été présentées par plusieurs de nos enquêté.e.s comme ayant grandement influencé leur choix.

▪ *Traits de personnalité incompatibles avec la parentalité*

La revue de littérature mettait en évidence le fait d'avoir certains traits de leur personnalité incompatibles avec la parentalité. Cité dans l'ouvrage de Pelton et Hertlein (2011), Park (2005) donnait comme exemples l'anxiété, l'impatience ou encore la sensibilité.

Cette raison se retrouve aussi dans le discours de nos enquêté.e.s, citée autant par des femmes que par des hommes ; ce qui confirme l'hypothèse 4.10. En effet, plusieurs personnes indiquent que leur personnalité ne correspond pas au profil parental. D'abord, plusieurs femmes ont exprimé leur manque d'instinct maternel qui semblerait primordial pour avoir un enfant : « J'ai pas ce fameux instinct dont tout le monde parle et cette fameuse horloge biologique » (F5, l.54-55). En outre, d'autres traits de personnalité sont indiqués par les enquêté.e.s pour expliquer cette incompatibilité. Iels expriment notamment être trop impatient.e.s pour pouvoir s'occuper d'un enfant qui demande beaucoup de patience et d'attention : « C'est quelqu'un de patient en général, mais pas avec les enfants » (F1, l.289) ; « Ils voient bien que j'ai pas la patience » (H6, l.172). Iels montrent aussi qu'iels ne sont pas suffisamment attentif.ve.s pour réussir les tâches parentales : « Je suis quelqu'un qui prend les choses à la légère, souvent » (H7, l.89-90). Aussi, certain.e.s expriment avoir besoin de tranquillité, de temps pour elleux-mêmes et accordent beaucoup d'importance à leur confort : « Il [H3] aime bien la tranquillité » (F3, l.376) ; « Ce serait un manque de confort, ce serait clairement inconfortable pour moi » (H6, l.380). Pour d'autres encore, leur stress et leur anxiété seraient des traits de personnalité problématiques qui ne permettraient pas d'être un bon parent et rendraient donc la situation familiale très difficile, voire invivable pour certain.e.s :

Je suis de nature très stressée, donc je serai un peu angoissée au quotidien. (F2, l.87-88) ;
Je suis une personne très anxieuse et en fait, la présence d'un enfant pour moi, c'est synonyme d'anxiété exacerbée. (F4, l.301-302) ; Je suis quelqu'un qui peut être anxieux

de base, donc le fait de rajouter un enfant en plus dans l'équation, je pense que je serai capable de péter des câbles d'anxiété. (H7, l.191-193)

Par ailleurs, H7 va encore plus loin en exprimant que certains traits de sa personnalité entreraient directement en opposition avec la possibilité d'être un bon parent. Cela créerait notamment des risques pour l'enfant : « Du coup, clairement avoir un enfant alors que je prends à la légère beaucoup de choses, je pense que ça aurait pu être une limite, un danger pour l'enfant en fait, clairement » (H7, l.91-93).

Ainsi, on perçoit deux explications à cette cause. D'une part, l'enfant peut être perçu comme un amplificateur de ces traits de personnalité déjà présents. D'autre part, les enquêté.e.s préfèrent également ne pas imposer ces traits à des enfants, pouvant avoir des impacts négatifs sur ces derniers. Ces raisons apparaissent comme des causes primaires ou secondaires.

- *Modèle parental et familial*

L'impact psychologique du modèle parental et familial dans lequel les individus ont grandi est également une cause très importante au sein de nos entretiens ; ce qui corrobore notre hypothèse 3.3, qui se basait sur nos intuitions personnelles et qui indiquait une possible influence des modèles familiaux et parentaux sur les personnes *childfree*. Cependant, la revue de littérature la mettait moins avant ; seule l'étude de Dubus et Knibiehler (2019) la citait en tant que raison assez minoritaire. Dans nos entretiens, les situations et les contextes de nos différentes enquêté.e.s étant très variés, cette cause peut représenter une simple influence jusqu'à être la raison principale de leur choix d'être *childfree*. On peut alors observer deux schémas se dessiner pour expliquer l'influence du modèle familial, et plus particulièrement parental.

Dans le premier schéma, le modèle parental et familial dans lequel se trouvait l'enquêté.e était globalement positif. Iels décrivent avoir eu une enfance plutôt heureuse, avec des bons parents. Dans ce cas, il s'agit généralement d'une raison secondaire. L'influence vers le choix de la non-parentalité provient alors de différents facteurs. Par exemple, la présence ou l'absence de frère et sœur en est un, comme c'est le cas pour H2 :

J'ai toujours été un peu un seul enfant. Donc c'est vrai que je me dis pas 'oh ça doit être génial d'avoir des enfants qui sont frères et sœurs, avec une bonne ambiance etc' [...]. Moi, c'est peut-être aussi ça qui m'influçait, le fait que j'aime bien ma vie seul, en fait. (H2, l.252-256)

Un autre facteur est le fait d'avoir un parent qui avait rempli son rôle parental mais qui ne souhaitait pas d'enfants comme pour F2, F6 ou F10. En effet, les mères de F6 et F0 ont avoué qu'elles auraient fait autrement si elles pouvaient revenir en arrière (avoir des enfants plus tard, en avoir moins, ou ne pas en avoir). La mère de F2 lui a également dit qu'elle ne désirait pas d'enfants avant de rencontrer son père.

Aussi, nous avons observé des enquêté.e.s qui ont été impliqué.e.s dans quelques disputes familiales ou parentales. Leur ambiance familiale étant plus plutôt correcte, l'influence de ces disputes était moins mise en avant comme une cause en tant que telle, mais nous la comptons malgré tout comme un motif qui a pu influencer les enquêté.e.s dans la direction de la non-parentalité.

Dans le second schéma, le modèle familial est décrit par les enquêté.e.s comme très dysfonctionnel. Ce schéma provient en majorité des femmes parmi les couples de notre échantillon, même si nous le remarquons également chez quelques hommes. Les individus partagent une enfance plutôt malheureuse et assez difficile ; ces modèles familiaux sont à la base d'expériences difficiles et de traumatismes¹⁰ chez les enquêté.e.s. La plupart d'entre eux s'accordent à dire que ce modèle les a très probablement influencé.e.s dans leur choix de ne pas avoir d'enfants. Cependant, certain.e.s n'ont pas formulé clairement que ce modèle les a influencé.e.s dans leur choix, ce qui laisse penser qu'il s'agit parfois d'une raison moins conscientes pour eux.

J'ai pas eu une enfance agréable, ça je peux le dire aujourd'hui sans m'apitoyer, ni sans avoir honte. (F4, l.257-258) ; Ça m'a certainement affectée de me dire, comme quoi tout n'est pas toujours tout rose et tout beau. (F6, l.190-191) ; Ma maman s'est suicidée quand j'étais petite et je pense que ça a marqué qui je suis. (F5, l.337-338).

Le schéma se conclut généralement par une image de parents absents pour des raisons très variées (abandon, décès, suicide, adoption, divorce...) et un sentiment de grande solitude :

A partir de mes 12-14 ans, il n'y avait plus personne, donc on s'est débrouillées [...]. On était seules pour gérer le quotidien. (F5, l.412-415) ; Je ne voudrais pas que cet

¹⁰ Pour éviter toute surinterprétation, nous avons préféré utiliser le terme « traumatisme » seulement lorsque celui-ci était utilisé expressément par les enquêté.e.s. Dans le cas contraire, nous parlerons plutôt « d'expériences difficiles ».

enfant vive dans la solitude dans laquelle j'ai été en grandissant, donc quelque part ça a pu influencer ma décision parce que [...] quel est le meilleur moyen pour éviter qu'un enfant soit dans la solitude que de ne pas avoir d'enfants ? (H7, l.626-629)

En plus de cette absence parentale, on constate d'autres dysfonctionnements dans les familles avec des mésententes importantes entre les parents, des violences physiques et psychologiques, ainsi que des instabilités mentales et psychologiques de la part de leurs parents : « C'est un peu compliqué parce que F8 a eu une enfance compliquée, je dirais, [...] parce que ses parents avaient des problèmes qui ne devraient pas regarder un enfant » (H8, l.12-14).

On constate chez les enquêté.e.s ayant eu des modèles familiaux compliqués, une envie d'éviter de reproduire ces erreurs par elleux-mêmes sur un enfant. Le choix de ne pas en avoir proviendrait alors d'un désir de ne pas être un mauvais parent comme ils ont pu le connaître plus jeune : « Moi, j'essaierai d'éviter les erreurs de figures maternelles que j'ai connues. [...]. Pour moi, c'est inconcevable d'abandonner un enfant » (F1, l.140-144). Pour elleux, avoir un enfant est un acte d'une très haute importance qu'ils ne veulent pas négliger, pour éviter de causer des difficultés, voire des traumatismes dans la vie future de l'enfant :

Ça me paraît tellement compliqué, tu veux faire bien mais tu peux le traumatiser à vie avec un truc relativement simple. (F8, l.78-79) ; En fait les gens qui font des enfants un peu comme sur un coup de tête, [...] je trouve ça dramatique parce que quelque part ça peut leur détruire la vie en fait, une mauvaise éducation, leur donner les mauvaises bases pour commencer dans la vie, ça peut ça peut les détruire en fait. Quelque part ça crée des, ça peut créer des traumas. (F9, l.64-68)

Ainsi, les peurs et les expériences difficiles que les individus ont vécues jeunes, généralement dans leur modèle familial respectif et donc à travers leur socialisation primaire, ont un poids majeur et non-négligeable dans leur décision de ne pas avoir d'enfants. Nous nous rattachons à la différenciation entre socialisation primaire et secondaire émise par Emmanuelle Zolesio, qui a repris les définitions de Peter L. Berger et Thomas Luckmann, tous deux sociologues américains : « [...] on distingue 'socialisation primaire' (pendant l'enfance) et 'socialisation secondaire' (à l'âge adulte), sans pour autant définir de frontières fixes en termes d'âges » (2018, p.15).

Cette cause est souvent l'une des premières citées par les enquêté.e.s, la plaçant alors comme raison primaire. Cependant, plusieurs personnes ont également partagé certaines informations

sur leur modèle familial qu’iels n’ont pas directement indiquées comme des causes de leur décision. Pourtant, nous pouvons comprendre que celles-ci ont exercé une influence relative sur ce choix, même si elle n’a pas été conscientisée. Il s’agit alors de causes tertiaires.

❖ Causes liées à la transmission génétique et aux pathologies

Nous pouvons traiter les causes liées à la génétique, et aux pathologies psychologiques et physiques comme raisons de ne pas vouloir d’enfants. En effet, nous avons recueilli trois témoignages expliquant la non-volonté de transmettre leurs gènes ou troubles psychologiques qu’iels considèrent comme néfastes. Une nouvelle fois, cela entraîne une raison non-comprise dans la revue de la littérature. Celle-ci semble être assez importante pour les enquêtés l’ayant exprimée, la plaçant en raison primaire pour ceux-ci, mais elle reste assez minoritaire au sein de notre échantillon. Néanmoins, n’ayant pas pour objectif la généralisation de nos données, toutes les raisons suivantes restent une source d’informations que nous souhaitons exploiter. Ainsi, cette volonté de ne pas transmettre ses gènes peut se traduire de différentes manières.

D’abord, la transmission de troubles psychologiques fait partie des facteurs expliquant le choix de ne pas avoir d’enfants. Ainsi, les cas de dépression, de troubles de la personnalité borderline, de l’anxiété ou encore de l’alcoolisme, constituent des raisons d’être *childfree*. Plusieurs exemples frappants permettent de comprendre cette cause. H9 a eu une mère ayant des troubles psychiatriques et il nous explique que même s’il ne les a pas eus, il ne souhaite pas prendre le risque de transmettre verticalement ces troubles. C’est également le cas du couple 10 : F10 a eu un père alcoolique et a des troubles mentaux qu’elle est actuellement en train de diagnostiquer. Elle ne désire pas à son tour, en ayant un enfant, transmettre ses gènes qui lui rendent la vie difficile. Quant à lui, H10 refuse de transmettre génétiquement sa dépression. Il explique :

[Sa mère] Elle avait de gros problèmes d’ordres psychiatriques, et moi j’ai deux frères et une sœur qui ont des problèmes à cause de ça. Ils ont des petits retards mentaux. Moi, j’en ai pas, fin je pense pas, mais je me vois pas miser là-dessus pour des enfants. (H9, l.41-44) ; Donc voilà, j’ai pas envie de transmettre des gènes de dépression, d’alcoolisme, de trucs bizarres à un enfant. (F10, l.203-204) ; On est tous les deux très sujets à tous ce qui est dépression etc. donc on se comprend beaucoup sur ces sujets-là. [...]. Il suffit que l’enfant, il grandisse et vers l’adolescence, il commence à être pas bien et à développer une dépression, ou quoi, je m’en voudrais énormément. (H10, l.65-66 et l.241-242)

En parallèle à cette transmission génétique, la difficulté de vivre avec ces troubles est également une raison de ne pas vouloir devenir parent : « Cette dépression participe aussi au fait que je me rends bien compte qu'il faut, ouais, c'est hyper important que je me mette au centre de mes priorités » (F4, l. 216-217). Ces enquêté.e.s préfèrent donc se concentrer sur elleux-mêmes et sur les effets que leurs troubles impliquent dans leur vie quotidienne.

Ensuite, d'autres enquêté.e.s nous parlent aussi de difficultés et maladies physiques dont iels sont atteint.e.s qui les poussent à ne pas avoir d'enfants. Nous pouvons citer F8 qui souffre d'une maladie impliquant des problèmes physiques dont elle a elle-même héritée de sa mère :

Il y a quand même mon côté biologique aussi c'est que je suis pas *childless*, mais ça rejoint, parce que du coup j'ai un syndrome qui se transmet de manière génétique de mère en fille [...] si je tombais enceinte je pourrais aggraver aussi ma propre santé et que l'enfant ait des problèmes aussi. Voilà, c'est pas une incapacité à en avoir, mais quand même du côté biologique. (F8, l.84-86 et l.91-93)

Finalement, nous avons constaté chez plusieurs enquêté.e.s, un refus de la procréation. Ces personnes ne souhaitent donc simplement pas procréer, car iels n'en ressentent pas le besoin. Cette raison peut être aussi en lien avec la tocophobie que nous avons déjà abordée.

Je n'ai pas besoin de me reproduire, je n'ai pas besoin d'avoir mon enfant. (F5, l.293-294) ; J'ai pas du tout ce désir je sais qu'il y en a ils ont un peu ce désir très comment dire très archaïque de transmettre leurs gènes mais bon je veux dire voilà on est plus des chasseurs-cueilleurs qui devront faire le plus d'enfants possibles pour perpétuer une espèce 261 quoi. (H10, l.258-261).

❖ Contestation et résistance

Le dernier constat se caractérise par des raisons de contestation et de résistance. Bien que cette raison n'ait été énoncée clairement que par F8, il semble possible que ce soit également inconsciemment le cas pour d'autres enquêté.e.s. Dans le cas de F8, celle-ci nous explique ne pas vouloir changer d'avis sur la question des enfants pour tenir tête à ses parents et aux personnes qui la poussent à avoir des enfants. En changeant d'avis, elle aurait également l'impression d'abandonner la cause et les autres personnes *childfree*.

J'ai une mauvaise relation avec mes parents, presque de contestation genre 'tu veux des petits-enfants, bah non, j'en aurai pas', tenir tête (F8, l.108-110) ; J'aurais donné raison

à des gens à qui j'ai pas envie de donner raison, bah toutes ces personnes-là qui disent 'tu verras plus tard' (F8, l.454-455).

D'un autre côté, j'aurais l'impression de laisser tomber des gens, laisser tomber un peu le, allez j'ai pas envie de dire ça comme ça, mais la cause des *childfree*, mais ouais de décevoir un peu des enfin des espoirs. [...] Je veux pas dire : 'Ah ouais mais je veux pas d'enfant et cetera' et puis finalement passer de l'autre côté. Je sais que c'est irrationnel en quelque sorte parce que les gens, s'il y a un moment où tu décides d'avoir un enfant, ils vont pas dire 'Ah non hein ! Espèce de traître !' Mais j'aurais l'impression d'être un traître. (F8, p.442-448).

Ainsi, la motivation de contestation et de résistance s'ajoute comme raison secondaire, aux autres motivations qui constituent son choix de ne pas en vouloir.

❖ Conclusion des raisons d'être *childfree*

▪ *Typologie des causes et motivations d'être *childfree**

Tout d'abord, notre enquête et nos analyses ont fait apparaître de nouvelles raisons à celles étudiées lors de la revue de littérature et ont permis une analyse approfondie de celles-ci. A présent, nous pouvons construire une typologie des causes et motivations d'être *childfree*, en les plaçant chacune dans trois catégories qui exposent de manière concise les liens que nous avons réalisés entre les différentes causes et motivations.

- (1) Les raisons sociétales, qui représentent des arguments critiquant la société actuelle et les systèmes dans lesquels elle est imbriquée. Dans cette catégorie, on comprend les raisons féministes, écologistes et les critiques sociétales. Ces critiques apparaissent comme plus méta par rapport aux autres causes qui sont davantage reliées à la sphère privée.
- (2) Les raisons liées à la vie pratique, soit des problèmes plus concrets que la présence d'un enfant potentiel pourrait causer dans leur vie personnelle ou conjugale sont également présentes. Nous retrouvons les raisons liées à la liberté et aux responsabilités, aux finances, et à la réussite professionnelle.
- (3) Les raisons caractérielles ou préférentielles, qui sont davantage des arguments donnés en lien avec les traits de personnalité des enquêtés ou de leurs préférences personnelles. Ici, on regroupe les arguments liés à la peur des enfants, la peur de ne pas être un bon parent, les traits de personnalité incompatibles à la parentalité, la non-attraction envers les activités

parentales ou encore le non-désir d'être parent. On retrouve également l'influence du modèle familial et parentale, ainsi que les expériences difficiles et traumatisantes vécues par le passé. Les raisons liées aux troubles psychologiques et aux gènes, et les peurs pour le couple conjugal, peuvent entrer dans cette même catégorie, mais également dans la deuxième catégorie. Ce sont des raisons qui à la fois touchent aux préférences, aux ressentis et aux craintes, mais aussi à un aspect pratique dans la vie quotidienne.

De plus, nous pouvons mettre en évidence la typologie réalisée par F8 de ses propres causes. Elle distingue les causes rationnelles de celles qui lui paraissent irrationnelles. Bien sûr, nous ne ré-utiliserons pas cette manière d'analyser les causes au sein de notre étude, mais elle permet de montrer que chez les personnes *childfree*, certaines raisons leur semblent moins légitimes que d'autres. Dans le cas de F8, les causes « irrationnelles » sont celles sur lesquelles elle pense pouvoir réaliser un travail psychologique pour les faire disparaître, telles que la tocophobie, les difficultés vécues dans son modèle familial ou encore la peur des enfants, tandis que les causes « rationnelles » comprennent par exemple l'écologie. Ici, nous comprenons donc que les causes irrationnelles sont perçues comme subies, non-choisies, alors que les causes rationnelles émanent d'une prise de décision volontaire de l'enquêtée.

▪ *Conjugalité et genre*

Toutes ces observations permettent de comprendre combien même lorsque les individus sont en couple, le choix de ne pas avoir d'enfants reste avant tout une décision personnelle, et ce, surtout chez les femmes. Pourtant, ce constat doit être nuancé. En effet, on constate au sein même des couples certains liens entre les causes des deux partenaires. Cela peut se mettre en place par différents moyens, mais qui permettent dans tous les cas de mettre en lumière une certaine communication autour du sujet dans le couple. Par exemple, nous avons souvent observé des causes et motivations similaires pour les deux partenaires, qui ont pu partager et s'influencer l'un.e l'autre dans leur choix. On peut aussi constater que la plupart du temps, les individus connaissent les causes de leur partenaire, ce qui montre une nouvelle fois la présence de la communication comme valeur importante au sein des couples. Ainsi, il existe une forme d'ambivalence dans les raisons d'être *childfree*, qui apparaissent à la fois comme étant strictement personnelles, tout en se situant dans le cadre du couple.

Ensuite, il est intéressant de remarquer que les femmes et les hommes enquêté.e.s avaient majoritairement des raisons communes telles que l'écologie, l'absence de désir, le manque

d'attrait pour les activités de parentage, etc. Nous pouvons donc confirmer l'hypothèse 4.7 qui indiquait que les femmes et les hommes avaient des raisons semblables. Néanmoins, cette affirmation reste à nuancer, car de légères différences peuvent subvenir entre les deux genres. En effet, les raisons primaires des hommes se concentrent davantage sur la liberté liée aux responsabilités familiales, alors que celles des femmes sont plus liées aux injonctions sociétales les poussant à faire des enfants. Les raisons des enquêtées correspondent alors plus globalement à un refus général de la parentalité. Ainsi, certaines raisons peuvent être comprises différemment en fonction du genre. C'est par exemple le cas du « Féminisme » ou encore de la « Liberté » qui sont vécus différemment en fonction des hommes et des femmes ; ces dernières ayant tendance à lier ces deux causes à leur refus de maternité.

▪ *Tableaux synthétiques des raisons d'être childfree*

Finalement, nous avons construits deux tableaux¹¹ pour comparer les raisons de ne pas désirer d'enfants pour chaque enquêté.e ; l'un mettant en évidence celles citées dans la revue de littérature, l'autre montrant celles rajoutées à la suite de nos entretiens et qui étaient donc omises ou peu analysées au sein des ouvrages scientifiques. Dans ces tableaux, une barre signifie que le sujet n'a pas été abordé lors de l'entretien, le chiffre 0 constitue l'absence de la raison, et le chiffre 1 implique la présence de la raison. Si ce chiffre 1 est écrit en relief, cette cause est considérée comme primaire par l'enquêté.e.

¹¹ Les tableaux ont été agrandis en « Annexe 2 : Tableau comparatifs des dix couples » (p.163-164) pour plus de clarté.

Tableau 6 : Raisons d'être childfree sur base de la littérature scientifique.

Raisons sur base de la littérature	Liberté, responsabilités et temps	Réussite professionnelle	Peur pour le couple conjugal	Ecologie	Féminisme	Raisons financières	Traits de personnalités incompatibles avec la parentalité	Absence d'attrance envers les activités de parentage	Absence de désir d'avoir un enfant
Couple 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : 1 H : 1	F : 0 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0
Couple 2	F : 1 H : 1	F : 0 H : 1	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : / H : 1	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0
Couple 3	F : 1 H : 1	F : 0 H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1
Couple 4	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : / H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1
Couple 5	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 1	F : 0 H : 0	F : 0 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0
Couple 6	F : 1 H : 1	F : 0 H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : 0 H : 1	F : 0 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1
Couple 7	F : 1 H : 1	F : / H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 0 H : /	F : 0 H : 1	F : / H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0
Couple 8	F : 1 H : 1	F : 0 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0
Couple 9	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 0	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1
Couple 10	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : / H : 0	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0

Source : Autrices, 2023

Tableau 7 : Raisons d'être childfree rajoutées à la suite des entretiens.

Raisons ajoutées suite aux entretiens	Tocophobie/Refus d'être enceinte	Modèle familial et parental	Expériences difficiles et/ou traumatisantes	Troubles psychologiques actuels	Volonté de ne pas transmettre ses gènes	Remise en question sociétale	Peur/dégoût/maaise des enfants	Peur de ne pas être un bon parent, de mal faire
Couple 1	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : /	F : / H : /	F : / H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0
Couple 2	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : / H : /	F : / H : /	F : / H : /	F : / H : /	F : 1 H : 0	F : 0 H : 1
Couple 3	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : /	F : / H : /	F : / H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0
Couple 4	F : 1 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : /	F : 1 H : /	F : / H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 1
Couple 5	F : 0 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0	F : / H : /	F : / H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0
Couple 6	F : 0 H : /	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : 0 H : 0	F : / H : /	F : / H : /	F : 0 H : 1	F : 1 H : 0
Couple 7	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : / H : /	F : 0 H : 0	F : / H : /	F : / H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 1
Couple 8	F : 1 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 0	F : 1 H : 0
Couple 9	F : 1 H : /	F : 1 H : 1	F : 1 H : 1	F : 0 H : 0	F : / H : 1	F : / H : /	F : 0 H : 0	F : 1 H : 0
Couple 10	F : 1 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : /	F : 1 H : 0	F : 1 H : 1	F : / H : 1	F : 1 H : 0	F : 0 H : 0

Source : Autrices, 2023

4.4. Processus de décision des couples *childfree*

Dans la littérature scientifique, comme dans notre enquête, nous avons étudié les processus décisionnels chez les couples *childfree*, les amenant à ne pas avoir d'enfants. Pelton et Hertlein (2011) ont créé le cycle de vie de ces couples qui se construit comme suit : le processus de décision, la gestion de la stigmatisation, la définition d'une identité, ainsi que la création d'un système de soutien. Ces quatre étapes ont également été remarquées dans notre enquête, mais elles sont davantage imbriquées les unes dans les autres, et se réalisent simultanément. Ainsi, à travers cette partie, nous analysons les processus de réflexion et de décision de ne pas avoir d'enfants chez chaque individu et au sein du couple, tout en mettant en évidence les différences liées au genre qui sont capitales pour la compréhension de ceux-ci.

❖ Réflexion avant la relation

Pour les femmes, la grande majorité avait déjà pris la décision de ne pas avoir d'enfants assez jeune, durant l'adolescence ou au début de la vie adulte et donc avant le couple (même dans le cas où le couple s'est construit tôt). Certaines expriment même n'en avoir jamais voulu et le savoir depuis toujours.

J'avais 20 ans, en fait quand j'ai conclu que je ne veux, je n'ai jamais voulu et je ne voudrais jamais d'enfants. (F4, l.98-99) ; J'ai jamais voulu en fait, chaque fois je pense même quand j'étais petite, on me disait 'ouais quand t'auras des enfants', je disais 'non, j'en veux pas'. (F7, l.38-39) ; J'ai toujours dit, toujours, j'ai toujours su que je ne voulais pas d'enfants. C'est clair, c'est net, c'est comme ça. (F10, l.47-48)

Cela peut s'expliquer par le fait que dès leur adolescence, ces femmes reçoivent déjà des remarques et des questionnements à ce sujet, ce qui les pousse à la réflexion à un jeune âge. Comme l'explique F4, elle a reçu des premières remarques sur le fait d'avoir des enfants à ses 15 ans, âge qu'elle considère comme trop jeune pour recevoir ce type de questions :

La première fois que je me suis posé la question, j'avais 15 ans. [...]. En rencontrant des membres de sa famille qui venaient d'avoir un bébé, [...] on m'a proposé de le porter. Et directement en fait, quand je l'avais dans mes bras, les questions fusaient autour de moi. Malgré le fait que j'avais que 15 ans, les adultes se sont dit autour de moi 'Tiens, c'est pertinent de poser la question à cet enfant'. (F4, l.81-87)

Cependant, quelques-unes d'entre elles expliquent que plus jeunes, elles désiraient des enfants. Ainsi, ce n'est qu'après une réflexion individuelle ou de couple, qu'elles ont changé d'avis. Par exemple, F2 pensait en vouloir, mais elle explique qu'elle n'y avait jamais vraiment réfléchi et qu'elle en voulait surtout par automatisme :

Au début j'étais là 'Non, moi j'en veux', sans trop réfléchir. Et en fait, c'est vraiment plus tard que j'ai dit 'Mais en fait pourquoi est-ce que j'en veux vraiment ? Est-ce que j'en veux vraiment ?' Et je me suis rendue compte qu'en fait pas du tout, j'aime pas du tout les enfants. (F2, l.31-34)

Pour les hommes, les premières réflexions à ce sujet arrivent généralement plus tard. Dans la plupart des cas, c'est une fois adulte qu'ils réfléchiront davantage à la question et prendront la décision de ne pas avoir d'enfants. Nous avons cependant observé quelques cas tels que H6 ou H9, où la décision était prise depuis plus longtemps : « C'est simple, depuis toujours. En tout cas, je ne peux pas me rappeler d'un moment où j'ai voulu un enfant » (H6, l.35-36). Pour d'autres enquêtés, comme H1, H3 ou H4, la décision s'est prise avant leur relation actuelle : « Je pense c'est plus récent que F1 [...] Avant, je voulais des enfants, [...] et 5 ans plus tard, la réponse a été trouvée et c'est non » (H1, l.75 et l.317-321).

❖ Relations précédentes

Pour plusieurs couples tels que le couple 2, le couple 6 ou encore le couple 8, il s'agit de leur premier amour. Néanmoins, pour d'autres enquêté.e.s, iels avaient déjà été en couple par le passé. Dans certains cas, leur partenaires précédents ne voulaient pas non plus d'enfants, ou la question n'avait simplement jamais été posée ; il n'y a donc pas eu de tensions dans ces couples. Cependant, pour d'autres tels que de F3, F4, F7, F9 et H9, iels ont été face à des partenaires qui souhaitaient plus tard des enfants. Plusieurs d'entre eux expliquent que ce désaccord a même été la raison de leur rupture. En général, les enquêté.e.s mettent en avant que cela a surtout été une source de tensions au sein de ces relations passées. Dans le cas de F7, ses anciens conjoints tournaient en ridicule ce qu'elle leur disait :

[...] parce qu'il y a déjà eu des hommes qui m'ont mis la pression à ce niveau-là et qui se moquaient de moi un peu 'Ouais de façon tu parles en l'air, c'est pas sérieux, pas possible' et effectivement j'ai pas changé d'avis pour autant [...] J'utilisais les études pour couper court à la discussion pas non plus rentrer dans le sujet avec peut-être des

hommes qui étaient plus pour avoir des enfants, où on m'aurait mis la pression, où on m'aurait fait du mal avec ça. (F7, l.197-199 et l.205-207)

F3 explique également, en parlant d'un de ses anciens compagnons : « Il tablait sur l'idée que je changerai d'avis un jour » (F3, l.92). Cela montre que ce choix n'est pas toujours pris au sérieux, même par leur partenaire. Quant à elle, F1 raconte un événement inverse : elle pense avoir influencé son ancien conjoint à penser qu'il ne voulait pas d'enfants. Ainsi, la question d'avoir un enfant semble être un sujet de discussion au sein du couple où les attentes des un.e.s ne comblent pas toujours celles des autres, ce qui peut être source de conflits, de pression, de tensions, voire même de rupture.

❖ Réflexion à la formation du couple

Lors de la formation du couple, le sujet est rapidement abordé : « On en a parlé au début et puis voilà, on savait qu'on était ok tous les deux sur la question » (F9, l.338-339). Cette envie d'éviter de rester dans une ambivalence en conscientisant rapidement cette décision est également expliquée par l'étude de Pelton et Hertlein (2011). Cependant, pour certains couples s'étant formés très tôt, cette période est en réalité inexistante, car les individus étaient encore trop jeunes pour avoir réellement réfléchi à la question avant leur relation. Ce choix se construit alors naturellement au fil du temps ou s'officialise plus tard dans la relation.

Pour certain.e.s, notamment les couples plus âgés de notre échantillon, en discuter dès le départ était primordial, afin d'éviter tous malentendus sur la question dans le futur :

Je lui ai parlé d'emblée de mon refus d'avoir des enfants parce que c'est quelque chose que j'avais déjà fait dans ma relation précédente. Et en fait, je me suis rendue compte que j'étais pleinement, et maintenant je suis vraiment dans l'âge où les gens commencent à avoir des enfants, H4 étant un peu plus âgé que moi, c'est encore plus le cas pour lui. Et donc, il était inenvisageable pour moi qu'il y ait un malentendu là-dessus. (F4, l.111-116)

Pour le couple 1, après avoir possiblement influencé son ancien compagnon, F1 n'explique ne plus vouloir reproduire cette erreur et a donc rapidement abordé le sujet dans sa relation actuelle : « Donc quand je me suis mise avec H1, la question s'est posée super rapidement parce que je voulais pas retomber dans ce truc-là » (F1, l.258-259).

En outre, on constate dans la majorité des cas, que ce sont les femmes qui dès le début de la relation, vont aborder le sujet et en discuter avec leur partenaire : « Elle m'a demandé mon point de vue autour d'un verre » (H1, l.315) ; « C'est elle en premier qui a annoncé qu'elle n'en voulait pas » (H7, l.558). Cela peut s'expliquer par le fait que les femmes sont généralement plus amenées que les hommes à se positionner sur le sujet, ce qui les pousse non seulement à y réfléchir à un plus jeune âge, mais également à poser plus rapidement la question à leur partenaire.

Pour les hommes, certains d'entre eux disent avoir pris cette décision avant la relation, d'autres disent ne l'avoir décidé qu'une fois en couple. Mais généralement, ce choix se cristallise véritablement autour de l'avis et la décision de leur compagne actuelle : « F5 elle était catégorique qu'elle n'en voulait pas depuis assez jeune, très vite. Et du coup, je pense que vers mes 20-21 ans, je me suis fait à l'idée que j'aurais pas spécialement besoin, ni envie d'enfants » (H5, l.52-54). Dans plusieurs situations, les raisons de ne pas vouloir d'enfants s'accumulent au fur et à mesure que le temps passe et les confortent dans leur choix : « Ça a été une courbe d'évolution, toujours dans le sens de ne pas avoir des enfants, mais qui était avec une pente très basse, quoi » (H4, l.512-513). Pour d'autres, comme H5 ou H8, ils sont davantage dans l'acceptation du choix de leur compagne, une fois la relation déjà entamée.

Ainsi, alors que le choix apparaît chez les hommes comme étant davantage en lien avec le couple, chez les femmes, il apparaît plus comme un choix personnel et individuel, en considérant moins le fait d'être en couple.

❖ Schémas du processus décisionnel

A l'aide de toutes ces informations, nous avons construit deux schémas montrant le processus de décision au sein des couples. En effet, en comparant les processus de réflexion et de décision des individus et des couples, nous avons pu constater l'apparition de deux grands schémas généraux au sein de notre échantillon. Trois de nos couples formaient de véritables exceptions à ces schémas que nous expliciterons plus tard. Ce sont également les schémas constatés au sein du processus décisionnel de Pelton et Hertlein (2011) et à travers l'hypothèse 5.1 ; même si dans celle-ci, le genre n'était pas exposé. Cette dynamique de genre particulière nous a pourtant semblé importante et marque que les femmes sont généralement *childfree* avant leur partenaire. Elles sont également plus certaines de leur décision ; ce qui infirme l'hypothèse 2.6 qui montrait que les femmes hésitaient davantage que les hommes sur ce choix.

Dans le premier schéma, les deux individus avaient déjà réfléchi à la question avant de se rencontrer ou ils tombaient d'accord une fois le sujet abordé au début de leur relation. Ainsi, ils se concertaient dès le départ sur cette décision et leur réponse était unanime. On observe ce schéma se dessiner pour les couples 1, 2, 3 (selon H3), 4, 6 et 9.

Dans le second schéma, la femme prend la décision de ne pas faire d'enfants avant de se mettre en couple (parfois dès son enfance). L'homme, quant à lui, fait ce choix plus tard durant la relation. Parfois, l'homme désirait des enfants avant de se mettre en couple et change alors d'avis pendant la relation. Parfois, il n'avait simplement pas encore réfléchi à la question. Dans ce schéma, le choix de l'homme n'apparaît donc pas toujours comme ayant un véritable désir de non-parentalité. C'est plutôt dans cette situation qu'on retrouve, chez les femmes, la crainte d'avoir imposé leur choix ; ce qui explique leurs appréhensions pour le futur. Ce schéma est le cas de couples 3 (selon F3), 5, 7, 8 et 10.

❖ Cas particuliers au sein de ces deux schémas décisionnels

Au sein de ces deux schémas, nous observons quatre couples qui semblent être des cas particuliers par leur dynamique et leur prise de décision. Il est intéressant de les mettre en lumière pour tenter de comprendre les dynamiques de couple en jeu dans ces couples spécifiques.

D'abord, le couple 3 se situe en réalité dans les deux schémas en fonction des récits donnés par la femme et par l'homme. Selon F3, H3 voulait des enfants avant de la rencontrer, notamment parce que sa mère voulait qu'il ait des enfants. Pour elle, cela a causé des tensions au début de leur couple et cette question continue d'être une légère source de stress :

Je sais qu'il s'est beaucoup remis en question à cause de ça. [...] Il y a juste parfois des jours où j'espère qu'il n'a pas changé d'avis juste pour me faire plaisir, mais pour ça je suis pas dans sa tête, donc je peux pas le savoir. (F3, l.350-351 et l.384-385)

Mais, le récit de H3 est tout autre, il explique n'avoir jamais voulu d'enfants, et que la décision a directement été unanime, sans causer aucune tension.

Quand on s'est mis ensemble, [...] c'est venu tout seul comme ça, on a chacun exposé notre point de vue là-dessus et on était d'accord. Donc, on s'est dit que c'était bien parce que ni l'un ni l'autre ne veut d'enfants. C'est parfait, ça tombe bien quoi. (H3, l.160-163)

Ensuite, le couple 2 peut être placé dans le 1^{er} schéma, mais il présente néanmoins une particularité. En effet, le couple s'était mis ensemble assez jeune et aucun des deux membres du couple n'avait réellement pensé à la question de l'enfant avant leur dixième année ensemble. A ce moment-là, H2 explique qu'il s'agissait d'une période de grands changements dans leur vie avec le mariage, la fin des études de F2 et l'achat de leur maison. De plus, contrairement aux autres couples, c'est H2 qui était le plus certain de son choix au début de leur réflexion, ce qui était moins le cas de sa future épouse. Il explique également avoir eu peur que sa compagne puisse ne pas être d'accord avec lui.

Finalement, on retrouve un dernier cas particulier au sein des couples 5 et 8. Ces couples peuvent se situer dans le second schéma, mais certains éléments liés à leur prise de décision semblent intéressants à expliciter plus en détails. Dans ces deux couples, le partenaire masculin préfère privilégier sa relation à son désir d'avoir des enfants et respecte alors le choix de sa partenaire qui refuse d'avoir des enfants. Ces femmes ont vécu plusieurs expériences difficiles durant leur enfance, ce qui prend une grande place dans leurs causes d'être *childfree*. Un concept partagé par H8 nous permet de comprendre cette idée. En effet, ce dernier se considère comme « neutre positivement » (H8, l.113) à l'idée d'avoir des enfants. Il explique alors que sa décision n'est pas aussi tranchée qu'on pourrait le croire :

Je suis un peu entre les deux, je dirais que je suis neutre positivement. (H8, l.113) ;
Après on pense que les gens sont souvent très tranchés sur la question, ça c'est quelque chose que je remarque : les gens [...] soit qui veulent les enfants à tout prix, soit qui ne veulent surtout pas d'enfants, et bon moi je suis un peu au milieu entre les deux. (H8, l.81-84)

Par ailleurs, concernant le couple 8, on constate que l'accouchement de la sœur de H8 est attendu comme un moment important qui pourrait aider F8 à mieux comprendre ses expériences difficiles, voire peut-être même en diminuer leurs effets sur son choix. Selon H8 et F8, ce non-désir d'enfants chez F8 peut donc encore évoluer par la suite.

❖ Décision de couple et décision individuelle

En outre, on constate une différence entre la décision prise dans le couple et la décision prise individuellement. En effet, au sein des couples, les individus sont globalement en accord l'un.e avec l'autre. Ils savent que le sujet reste ouvert si l'un.e ou l'autre change d'avis sur le sujet, mais on ne remarque pas d'importantes divergences dans leurs pensées. Cela montre que le

sujet n'est effectivement pas un tabou au sein du couple qui communique sur le sujet. Par ailleurs, pour un grand nombre d'individus, la communication apparaît comme une des valeurs prioritaires de leur couple (cf. « Annexe 2 : Tableau récapitulatifs des dix couples, p.160-162).

Pourtant, de manière individuelle, plusieurs expliquent que s'ils étaient avec quelqu'un d'autre, ils auraient probablement eu des enfants ou auraient accepté que cette tierce personne ait des enfants. Certain.e.s avouent également avoir été influencé.e.s ou s'être fixé.e.s sur la décision de son conjoint.e. Cela concerne surtout les hommes :

Moi, je crois que j'étais destiné à en avoir dix [des enfants]. (H5, l.462) ; Je veux pas absolument un enfant, mais en tout cas si je voulais un enfant, je le vois avec F8, donc si F8 ne veut pas d'enfants, forcément je veux pas d'enfants par extension. (H8, l.114-116)

❖ Impacts de la décision et avenir du couple

Cette prise de décision peut causer plusieurs impacts dans la vie actuelle et future des individus, ainsi que celles du couple. Ces impacts peuvent être positifs, négatifs ou encore neutres pour le couple et pour les individus qui le composent. En réalité, en posant la question de manière directe, la plupart des individus partagent l'idée que la décision a eu assez peu d'impacts sur leur relation. Cependant, les femmes semblent relater plusieurs expériences qui exposent des tensions et des appréhensions au sein de leur couple. Il est intéressant de constater que même lorsque les femmes expliquent que le sujet a pu causer des tensions, les hommes disent généralement qu'il n'y a pas eu d'impacts négatifs causés par cette décision ni d'appréhensions pour le futur.

Concernant la période actuelle, la plupart des couples expliquent que ce choix leur a permis de se rapprocher davantage et d'avoir un véritable soutien dans leur couple. De plus, ils apparaissent généralement convaincu.e.s de leur décision et le sujet n'est pas un tabou dans leur couple. Les impacts actuels apparaissent alors plutôt comme positifs pour les couples : « On en rigole en voyant les enfants des autres » (H1, l.391) ; « Ça nous a plutôt rapproché ces dernières années, parce que voir nos amis galérer, ça nous conforte quand même un petit peu dans notre choix » (F5, l.269-270). Pourtant, en parallèle, certaines enquêtées nous ont exprimé avoir des craintes vis-à-vis de leur partenaire. En effet, dans les cas où les femmes connaissaient leur décision avant leur conjoint, elles ont aussi conscience de la possible influence qu'elles ont exercée sur eux. Même si pour certaines, cette influence est acceptable, car l'homme est

désormais certain de son choix. Cependant, pour d'autres, l'idée d'imposer leur décision est plus complexe à accepter. « C'était quelque chose qui me faisait peur, d'imposer mon choix » (F4, l.590-591) ; « J'ai dû très probablement l'influencer parce qu'à 20 ans, il voulait des enfants et à 35, même 30, il n'en voulait plus » (F5, l.224-225).

Plusieurs femmes relatent aussi des tensions que le choix a impliquées, notamment au début de leur relation. Par exemple, certaines expliquent qu'il y a eu des tensions quand iels ne s'étaient pas encore tout à fait mis d'accord « Au début, ça a créé un peu de tensions, justement quand moi j'avais ce discours encore très classique que j'en voulais d'office » (F2, l.230-231) ; « Au début, c'était un peu compliqué parce qu'il pensait vraiment en vouloir » (F3, l.361-362). Ces citations confirment alors notre hypothèse 5.2 qui explique que cette décision peut engendrer des discordes au sein du couple.

Ainsi, dans leur relation actuelle, les partenaires expliquent qu'après plusieurs conversations, des réflexions personnelles et du temps, la décision a été prise et les tensions se sont évaporées. Pour Pelton et Hertlein, la présence d'un.e thérapeute de couple est commune dans ce type de relation, afin d'éviter certains conflits. Dans notre échantillon, même si certain.e.s d'entre eux ont partagé être allé.e.s consulter un.e psychologue, ce n'était pas particulièrement en lien avec leur couple ou leur décision, et les tensions se sont généralement réglées entre eux. Cela infirme l'hypothèse 5.3 qui se basait sur Pelton et Hertlein et qui affirmait la présence d'un.e thérapeute afin d'accompagner le couple dans sa prise de décision.

Ensuite, d'autres impacts apparaissent sur les questions abordant le futur, du point de vue des individus, mais aussi du couple.

Du point de vue individuel, choisir un autre chemin de vie peut sembler effrayant, justement par la liberté que cela permet. Par exemple, F8 explique qu'avoir un enfant offre un cadre de vie tracé pour les prochaines années, voire décennies. Ne pas en avoir peut alors constituer une source de peur et d'angoisse :

Et bah c'est vrai que du coup, pour moi, c'est un peu une angoisse dans le sens que quand t'as des enfants, Ben en fait une fois que t'as l'enfant ta vie est tracée pour les 20 prochaines années à peu près [...] Et de ne pas avoir d'enfants ça beaucoup plus de liberté, donc ce qui est très cool ! Tu peux aller vraiment un peu dans tous les sens, mais ça me fait un peu peur aussi ouais ... C'est plus, t'as moins d'exemples, t'as moins de

cadre autour de toi pour te dire ‘quand t’as pas d’enfants, c’est ce chemin de vie’. (F8, 1.523-525 et 1.528-531)

De plus, plusieurs enquêté.e.s ont expliqué ressentir de l’appréhension surtout vis-à-vis de leurs relations avec leurs ami.e.s. En effet, plusieurs enquêté.e.s ayant des amis ou de la famille de leur âge qui ont eu des enfants sentent parfois une certaine distance se créer entre eux, principalement à cause des différences dans le style de vie ; comme c’est le cas pour H5 avec ses frères et sœurs : « Bah, je m’éloigne, parce qu’ils ont tous des enfants et que du coup, ben ouais, moi je suis un peu le mec qui a pas d’enfants » (H5, 1.439-440). D’autres expliquent que cette distance est une de leur crainte pour leur futur. Ils pensent que lorsque leur entourage aura des enfants, rester proches sera davantage difficile. F1 et F4 expliquent :

Les personnes de mon entourage qui sont pour autant très proches aujourd’hui, il y a un moment où cette différence va nous séparer ou en tout cas, ça va nous éloigner fortement. J’en suis consciente et c’est pas quelque chose dont je me réjouis, mais je sais que ça arrivera. (F4, 1.516-519) ; J’ai peur au niveau de mes proches, parce que je sais très bien que les couples de mon entourage qui n’ont pas encore d’enfants, la majorité en veut. [...]. Donc, j’ai peur à ce niveau-là. (F1, 1.316-317)

Cette peur est plutôt citée par des femmes. On peut le comprendre avec F5, qui met en évidence une différence entre les hommes et les femmes. Selon elle, étant donné que la plupart des femmes de son âge ont des enfants, ça devient de plus en plus difficile d’improviser des sorties entre filles ; leur charge maternelle prenant une place prééminente. Alors que pour son compagnon qui a pourtant des amis ayant également des enfants, ces sorties improvisées restent possibles. Elle explique :

Là où c’est différent, c’est qu’on remarque que les garçons gardent une plus grande liberté. Eux, ils... Tous les copains de mon compagnon, on a beaucoup d’amis en commun, mais ils font encore beaucoup de choses entre garçons, improvisés, et même des voyages. Et ça, pour moi, c’est fini avec les filles de mon âge, c’est impossible de dire ‘On va au resto ce soir ?’ ou ‘Venez on va faire un City trip’. Et donc, ça c’est frustrant. (F5, 1.181-186)

Du point de vue du couple, Pelton et Hertlein (2011) expliquent que les personnes *childfree* peuvent s’inquiéter de la solitude du futur, d’autant plus si leur partenaire décède. Néanmoins, les enquêté.e.s étant encore jeunes, cette peur de la solitude ne s’est pas réellement retrouvée

durant les entretiens. Iels ajoutent également que la présence de projets d'avenir et d'objectifs personnels ou communs avec leur partenaire leur permet d'avoir une vision positive de l'avenir pour leur couple : « J'aménage ma maison, j'ai envie de faire certains voyages, j'ai envie de m'occuper de mes chats, j'ai envie de faire mon jardin, enfin voilà, c'est tous ces trucs-là » (F7, l. 230-232). Ainsi, iels ne semblent pas avoir de réelles appréhensions quant au futur de leur relation conjugale. « Je pense que je me vois plus ou moins comme maintenant ; je travaille, je fais mes petits objectifs... » (F7, l.227-228).

Cependant, certains individus, principalement des femmes, gardent des craintes par rapport à l'avenir de leur relation. En effet, celui-ci demeurant assez incertain, plusieurs d'entre elles décident alors de ne pas se projeter trop loin. F5 explique que pour elle, « par moment, c'est une source de stress » (F5, l.281). Pour d'autres couples comme le couple 2, iels expriment tous les deux qu'iels pourraient possiblement changer d'avis et qu'iels se réservent le droit de le faire pour ne pas s'imposer une quelconque pression. D'autres couples expriment également la possibilité que leur partenaire change d'avis. Dès lors, sans pour autant devoir discuter sérieusement sur ce sujet, le choix se reproduit continuellement à travers les différents échanges au sein du couple. Cela montre qu'il s'agit d'un choix qui se réalise et se reproduit continuellement au cours du temps, comme indiqué par l'hypothèse 5.6.

❖ Conclusion du processus de décision des couples

Ainsi, nous pouvons constater que l'âge et le genre des enquêté.e.s semblent avoir un impact important dans cette prise de décision. D'abord, pour les femmes, le choix de la non-parentalité implique plus d'enjeux que pour les hommes, ce qui explique pourquoi elles prennent plus ce choix à cœur que ces derniers. Ensuite, elles expriment davantage de craintes par rapport au fait d'avoir possiblement influencé leur partenaire dans cette direction. De plus, les couples entre 25 et 35 ans n'ont pas les mêmes appréhensions que les couples *childfree* plus âgés, ce qui engendre d'autres dynamiques de couple et des craintes distinctes concernant l'avenir.

Par ailleurs, nous pouvons à partir de ce point, nuancer l'hypothèse 6.3 qui affirmait la présence de stress lié à la pression, à la peur du futur et de la solitude. Premièrement, les enquêté.e.s ont relaté plusieurs discours que tiennent les membres de leur entourage sur le choix, ce qui forme une pression sur eux. Néanmoins, cela ne leur impose pas une pression sociétale constante et ne semble donc pas être une source de stress majeure. Deuxièmement, concernant le futur, la majorité des enquêté.e.s n'indiquent pas de peur de la solitude. Cela peut être lié, en partie, à

notre échantillon qui reste jeune (entre 25 et 35 ans). Cependant, plusieurs enquêté.e.s, surtout femmes, se questionnent sur l'évolution du choix de ne pas avoir d'enfants de leur partenaire ce qui peut représenter une légère source de stress pour l'avenir. Ainsi, les individus de notre échantillon ne souffrent pas de cette décision, même si elle peut être une source d'angoisse pour certain.e.s.

4.5. Jugements, stigmatisation et soutien

Particulièrement mis en évidence dans la littérature, la stigmatisation et les jugements représentent l'une des difficultés rencontrées par les personnes *childfree*. Nous pouvons dire que ces remarques persistent envers les couples *childfree* ; certains expriment même en recevoir davantage depuis le début de leur relation. Pour leur entourage, il semblerait plus légitime de questionner les couples sur le sujet des enfants, que les personnes célibataires.

Les remarques reçues par les enquêté.e.s sont très variées les unes des autres, allant du simple questionnement aux pressions pour avoir des enfants, en passant par des remarques de surprises, jugeantes ou encore réellement désobligeantes. Globalement, le type de remarques reçues correspond à ce que nous avons lu dans la littérature, comme étudié par Basten (2009) ou Gilmer (2016). Ces remarques ont notamment pour but de discréditer le choix des individus en leur affirmant qu'ils changeront d'avis ou qu'ils le regretteront plus tard. Néanmoins, le type de remarques peut varier en fonction des différentes sphères sociales de l'individu *childfree*. Comme le mentionnait l'hypothèse 6.4, on constate donc que les individus *childfree* continuent de recevoir un grand nombre de remarques et de jugements, car ils sont encore représenté.e.s comme des personnes ayant un choix de vie inhabituel.

❖ Remarques des différentes sphères sociales

▪ *Les ami.e.s*

La majeure partie du temps, les ami.e.s restent le groupe de personnes le plus à l'écoute, compréhensif, et à la fois curieux de la question. Cela peut facilement s'expliquer par le fait que les individus choisissent iels-mêmes leurs ami.e.s qui constituent leur entourage proche avec lequel iels discutent de sujets communs. « J'ai que des amis aliens, donc ça va (rires), eux ils comprennent. [...] On se respecte. » (F7, l.146-147). Néanmoins, F6 a été confrontée à ses amies qui craignaient qu'elle n'aime pas leurs enfants :

Il y a beaucoup de personnes qui posent la question hein qui me disent mais ça veut dire que tu n'aimes pas les enfants je dis non ce n'est pas ça, c'est que moi je n'en veux pas personnellement mais ce n'est pas pour ça que j'irai en écraser tu vois (rires). Il faut arrêter, je suis évidemment voilà contente pour vous et je pense qu'elles ont compris quoi et maintenant voilà je pense que c'est intégré. (F6, l.357-361)

F6 appuie d'ailleurs plusieurs fois, au cours de son entretien, sur le fait que le terme *childfree* ne signifie pas, dans son cas, ne pas aimer les enfants. Ainsi, les réactions des ami.e.s dépendent s'iels ont été sensibilisé.e.s auparavant à la question, mais iels restent le groupe d'individus le plus compréhensif.

▪ *La famille*

Au sein de notre échantillon, on est face majoritairement à deux types de réactions concernant leur famille : ceux qui font des remarques récurrentes et ceux qui acceptent aisément cette décision.

Dans le premier cas, il s'agit généralement des parents et grands-parents qui donnent leurs opinions ou encore font des réflexions incessantes. Par ailleurs, cela confirme l'hypothèse 6.5 qui indiquait que les parents des individus *childfree* rencontrent des difficultés à comprendre cette décision, et ce, notamment dû leur volonté d'avoir des petits-enfants. On retrouve plusieurs fois la figure maternelle qui ne comprend pas la décision de son enfant. De plus, la question de la lignée et de l'héritage familial est une remarque qui peut être faite. Pour H6 et H7, il s'agit surtout de la transmission du nom de famille, tandis que pour F9, c'est davantage le patrimoine familial qui est cité par sa famille. Ici, tel que le montrait l'hypothèse 6.2, les remarques à l'encontre des hommes sont davantage liées à la conservation de la lignée. Néanmoins, deux hommes sur dix nous ont indiqué ce type de remarques. Il faut donc prendre en considération qu'il ne s'agit pas d'une observation majeure dans notre échantillon. Par ailleurs, ces enquêté.e.s critiquent beaucoup ces remarques, qu'iels trouvent rétrogrades, mais F9 explique également ressentir une certaine culpabilité de ne pas avoir d'enfants à cause de celles-ci.

Il faut savoir que je suis le dernier mâle à porter mon nom de famille, et donc le dernier mâle potentiellement à transmettre mon nom de famille. Toute mon enfance j'ai entendu ça en fait à chaque fois. Toute mon enfance, j'ai entendu ça en fait, à chaque fois qu'il

y avait des enfants [...] Ben j'étais forcément le dernier X et j'ai grandi avec cette idée-là de devoir faire des enfants pour transmettre la lignée. (H7, l. 61-65)

C'est beaucoup l'aspect de transmission et héritage bien qui rentre en ligne de compte. Et pour moi, c'est une mauvaise raison de faire des enfants, de dire que c'est pour transmettre un héritage culturel et social, ou un héritage immobilier et financier. (F9, l.240-243)

Dans un second cas, la famille accepte le choix de l'individu ou, à minima, ne le questionne pas. Ainsi, certain.e.s enquêté.e.s expliquent ne pas recevoir de remarques de la part de leur famille sur cette décision, que ce soit parce qu'elle est comprise par celle-ci ou parce que le sujet n'est simplement pas abordé. Bien sûr, la majorité des enquêté.e.s peuvent se retrouver dans les deux cas de figure, en fonction des membres de leur famille. On retrouve également le cas particulier de F2, F6 et F10, où leurs mères acceptent parfaitement ce choix, ayant elles-mêmes remis en question leur choix de maternité.

▪ *Les collègues*

Concernant les collègues, iels ont des réactions plutôt froides ou de surprise. F8 explique cela par une possible différence d'âge. En effet, l'âge influencerait les comportements des individus ayant possiblement reçu un autre schéma de pensée :

Et alors mes collègues, ouais ils sont gentils, mais j'ai un peu du mal parce que bah c'est très 20 ans en arrière comme ça et on lâche des petites blagues transphobes, homophobes, on pense pas à mal, mais voilà c'est juste c'est rigolo, et donc moi, ça moi je suis comme ça sur ma chaise, en face, un peu choquée. Et donc, il y a la question des enfants aussi, ben c'est là que j'entends le plus de 'Oh mais tu verras plus tard', 'Tu vas changer d'avis', 'Les enfants c'est la vie', 'Qu'est-ce que tu vas faire si tu n'as pas d'enfants ?'. (F8, l. 355-361)

Ainsi, la majeure partie des enquêté.e.s nous disent qu'iels restent plutôt évasif.ve.s avec leurs collègues, surtout lorsqu'iels ont des enfants, pour éviter de rentrer dans des conflits ou impliquer des situations d'incompréhension avec elleux. A travers le témoignage de F7, on comprend que la question d'être *childfree* fait partie de sujets qui sont parfois plus complexes à aborder avec des connaissances telles que les collègues :

C'est plus au niveau des collègues de travail où là je suis plus évasive, parce que je vois qu'il y en a qui sont parents et quand tu leur dis un truc comme ça, ça les choque très très fort comme si ça les blesse, donc je n'en parle pas trop. De toute façon, n'y a pas besoin d'étaler ma vie au travail. (F7, l.149-153)

De plus, pour F1, H4 et F5 étant tous les trois professeur.e.s (mais aussi F4 et H5 qui ont des métiers en lien direct avec des enfants), leurs collègues comprennent d'autant moins leur choix de ne pas avoir d'enfants, comme il s'agit d'un travail en lien avec ceux-ci. Les réactions de leurs collègues montrent que les gens ont du mal à imaginer un individu *childfree* ayant un tel métier.

On va dire, allez, 80% des temps de midi où je suis avec des collègues, ça parle de gamins quoi. (H4, l.119-120) ; Mais c'est sûr que la communauté des profs, c'est comme souvent des gens... Il ne faut pas généraliser mais ce sont quand même souvent des gens qui ont un train de vie très tracé et très tranquille, et qui ont beaucoup d'enfants. Mais, donc oui, c'est plutôt les collègues. (F5, l.145-148)

❖ Injonctions à la fécondité et différences de genre

Comme la littérature l'indique nettement, les femmes sont plus stigmatisées et jugées par leur décision de ne pas avoir d'enfants que les hommes. Plusieurs auteur.rice.s comme Vinson, Mollen et Smith (2010), ou encore Venkatesan et Murali (2019), expliquent ce jugement négatif à leur égard. Cela peut être liée au concept de « mandat de maternité », créé par Russo en 1976, qui reste encore présent et suppose qu'il est naturel pour celles-ci de désirer des enfants ; les femmes *childfree* ne sont alors pas considérées comme de « vraies » femmes (*as cited in* Harrington, 2019).

A travers cette stigmatisation, on voit véritablement des injonctions qui sont faites aux femmes pour les pousser à avoir des enfants. D'une part, on constate des jugements qui tentent de décrédibiliser ces femmes et leur choix d'être *childfree*, en leur disant d'attendre et qu'elles en auront forcément un jour. D'autre part, les jugements touchent également beaucoup la question de l'âge et « l'horloge biologique », jugements que les hommes n'ont pas ou peu ; quelques exemples de remarques par rapport à l'âge qu'iels ont reçues :

‘Oui tu verras, tu es encore un peu jeune, tu verras’. (F1, l.158) ; ‘Les hormones vont arriver à 30 ans et à 30 ans, vous en voudrez’. (F2, l.119, 120) ; Pour certains, c'est

vraiment ‘Les femmes qui n’ont pas d’enfant à 30 ans, il y a un problème’. (F3, l.173-17) ; ‘Oh tu verras, tu verras’. (H5, l.248) ; ‘Oh mais tu verras plus tard, tu vas changer d’avis les enfants c’est la vie, qu’est-ce que tu vas faire si tu n’as pas d’enfants ?’. (F8, l.360-361) ; On m’a dit que je suis une femme, si je ne suis pas en couple à 30 ans je suis périmée. Donc à 30 ans une femme s’est périmée, ça a une date de péremption, c’est super [*Rires*]. (F9, l.253-254)

Dans l’imaginaire commun, l’arrivée de la trentaine signifierait l’envie irrépressible de concevoir un enfant. Nous pouvons lier ça au schéma que les individus (formulant ces commentaires) ont reçu par le passé, mais aussi au fait que la trentaine représente une période, spécifiquement pour les femmes, où leur capacité de fécondité est à son summum. Ces personnes tiennent alors un discours complètement lié aux hormones, en affirmant que procréer serait un besoin biologique et hormonal, et que personne ne peut faire exception à cette règle perçue comme naturelle. Cette horloge biologique paraît incontournable pour la majorité des personnes non-*childfree* ; avoir un enfant serait alors perçu comme la continuité de l’existence.

Si c’est l’horloge biologique, vraiment j’ai un cerveau pour réfléchir aussi, il n’y a pas que les hormones. Ça c’est très animal quoi, ton instinct de procréer et cetera enfin c’est très ça. Et avant que je sois du coup avec mon compagnon, on m’a dit ‘Mais oui mais tu verras quand tu seras en couple, ça suffit pour des enfants et là tu vas changer d’avis’. Ah ben non, je ne change pas ! (F10, l.141-145)

Par ailleurs, plusieurs femmes expliquent que ce sont des questions trop personnelles, car elles ont attiré à la fécondité et touchent à la question du corps des femmes. Ainsi, certaines d’entre elles expliquent avoir parfois l’impression de n’être ramenées qu’à leur statut de femme reproductrice :

Enfin, moi je trouvais ça extrêmement malpoli, ils n’avaient pas encore même retenu comment je m’appelais et ils demandaient déjà des nouvelles de mon utérus. Enfin, vraiment je trouve que on est, on vit encore dans une société où il y a vraiment énormément de tabous, mais par contre, le corps des femmes appartient au monde, c’est incroyable ! (F4, l.329-332)

Ensuite, même si les hommes reçoivent aussi des remarques de leur famille, ils semblent moins porter la responsabilité d’avoir des enfants, ainsi que les conséquences du poids sociétal de la norme pronataliste. « On définit plus le rôle des hommes parce qu’ils font, et non pas par leur

famille » (H2, l.414-415). Ainsi, les individus vont considérer que les hommes sont *childfree*, car ils priorisent leur carrière et ne sont donc pas dans l'obligation de concevoir, tandis que les femmes vont être plus facilement reliées à leurs hormones et à l'idée que le sens de leur vie se trouve dans le fait d'avoir des enfants. On peut donc constater qu'il existe une véritable séparation entre les hommes et les femmes sur le sujet de la fécondité, qui est observée par les différent.e.s enquêté.e.s. F9 appuie cette idée de scission entre les femmes et les hommes :

Je ne sais pas à quel moment cette scission, elle s'est faite ou elle est due. Je pense qu'on rattache beaucoup l'aspect féminin au côté maternel, sécurisant justement des soins liés à l'enfant et cetera, et je pense que c'est moins rattaché aux hommes, c'est plus le travail. (F9, l.99-101)

Ces observations permettent de mettre en évidence les rôles de genre des hommes et des femmes dans la société actuelle. Ainsi, on constate combien les femmes sont ramenées à leur rôle de genre dans lequel la maternité prime. En rejetant les codes traditionnels associés à la féminité, les femmes ne peuvent alors plus se rattacher socialement à la figure de la « femme accomplie » (Perron, 2014). Cela confirme notre hypothèse 6.1 qui indique que les femmes reçoivent davantage de remarques dû à leur rôle social qui est relié à la maternité. A contrario, la paternité n'étant pas obligatoirement un code de la masculinité, rejeter celle-ci impacte moins la masculinité des hommes et leur rôle de genre, ce qui explique pourquoi les hommes sont moins stigmatisés sur ce sujet. Cette observation confirme l'hypothèse 2.5 selon laquelle le choix de ne pas avoir d'enfant est davantage toléré pour un homme que pour une femme.

Ce type de remarques touche donc davantage les femmes ; la majeure partie des couples le constatent. Par ailleurs, la plupart des hommes de ces couples sont très informés sur cette division inégale des remarques et des injonctions dans leur couple. Ils l'expliquent et la critiquent :

Non, moi pas du tout. Je sais que F2 plus, elle a dû se battre et dire à certaines personnes 'tu arrêtes les blagues' parce qu'elle avait une certaine pression. (H2, l.213-214) ; Même si je suis compris dans la phrase et sous-entendu dans le processus, c'est à F4 qu'on va faire beaucoup plus d'injonctions là-dessus. (H4, l.384-385)

De plus, alors que certain.e.s auteur.rice.s expriment une diminution des stéréotypes négatifs sur les personnes *childfree*, d'autres disent qu'à l'inverse, la discrimination se maintient (Basten, 2009 ; Harrington, 2019). Même si notre enquête ne nous permet pas de constater une

réelle évolution dans le temps, nous pouvons tout de même confirmer que des stéréotypes négatifs continuent d'être propagés à l'encontre des personnes volontairement sans enfants et surtout des femmes. Cependant, pour les couples de plus longue date, les remarques et jugements sont réduits et cette décision semble mieux acceptée. La longévité du couple permettrait donc de légitimer le choix de ne pas avoir d'enfants. Ainsi, cela induit qu'une plus grande durée de relation est perçue par l'entourage comme une preuve que la décision des partenaires est mûrement réfléchie et qu'ils ne changeront pas d'avis.

Avec toutes ces observations, les personnes *childfree*, et surtout les femmes, apparaissent effectivement déviant.e.s au sens de Becker par rapport à cette non-parentalité (*as cited in* Van Campenhoudt, & Marquis, 2014). La norme parentale et le mandat de maternité restent des injonctions sociétales encore fortement présentes. Cette stigmatisation n'apparaît pas comme systématique, mais elle permet de mettre en évidence qu'il s'agit d'un choix qui continue d'être incompris et jugé négativement.

❖ Réactions des enquêtés face aux remarques

Il est aussi intéressant de comprendre les ressentis et les réactions des individus *childfree* en couple, face aux remarques et aux jugements. Selon Pelton et Hertlein (2011), cette gestion de la stigmatisation est la deuxième étape du cycle de vie des couples *childfree* qui peut également se faire avec la présence d'un.e thérapeute, ce qui n'a pas été mis en avant chez nos enquêté.e.s.

Selon Park (2002, *as cited in* Pelton, & Hertlein, 2011), quatre stratégies peuvent être utilisées par les individus pour gérer cette stigmatisation et répondre aux jugements à leur égard. Nos observations valident ces mêmes réactions que nous pouvons plus largement expliciter.

- (1) Le passage a pu être observé chez différents couples qui montrent une certaine incertitude, par exemple en disant qu'ils se laissent le droit de changer d'avis plus tard.
- (2) La substitution d'identité a également été évoquée par des individus qui préfèrent éviter les conflits et couper court à la conversation, ou simplement partir quand ils reçoivent des remarques : « Je suis relativement froide ou je coupe court, voilà, en disant 'peut-être un jour ou plus tard', tu vois » (F6, l.355-356). Certain.e.s expliquent aussi ne pas accorder d'importance à ces remarques et ne simplement pas réagir : « Les gens qui me jugent ou qui me traitent de débile, je m'en fous en fait » (H5, l.511-512).
- (3) La condamnation de ceux qui condamnent est utilisée par d'autres enquêté.e.s. Ils assument totalement leur choix, avec parfois du jugement envers les couples ayant choisi

d'avoir des enfants. Dans ceux-ci, les réactions face aux remarques sont généralement plus brutales, ils montrent leur énervement et leur lassitude face à ces jugements : « [Mon ressenti] c'est de l'énervement, de la colère, de l'énervement et de la lassitude d'avoir à chaque fois la même question » (H6, l.164-165).

- (4) L'accomplissement personnel est la stratégie utilisée par les couples pour qui la décision était la plus affirmée, en parlant de ce choix comme d'un choix identitaire : « J'ai plus peur d'affirmer ce que je pense, ce que je ressens, quelles sont mes opinions, quels sont mes idéaux » (F4, l.487-488). Dans ce cas, certain.e.s réagissent simplement et honnêtement, d'autres personnes peuvent avoir des réactions plus humoristiques, pour faire comprendre qu'il s'agit simplement d'un choix personnel : « J'utilise l'humour et j'essaie pas de me justifier, je ne parle pas avec les cons, ça les éduque. Je m'en fous, je fais ma vie » (H9, l.105-106). En général, les réponses et les réactions des *childfree* peuvent varier et diverses stratégies peuvent être utilisées, en fonction du contexte et de la situation, mais également en fonction du public ou de la remarque qui leur a été faite.

En outre, des différences de genre peuvent également être constatées dans ces réactions. En effet, les femmes étant celles qui subissent le plus de jugement, elles sont également celles qui sont plus amenées à réagir. Pourtant, face à ces remarques, celles-ci restent les personnes au sein couple les plus assumées dans leur choix, ayant très souvent une réaction d'accomplissement personnel. Par ailleurs, Houseknecht avait expliqué qu'elles se préoccupaient moins des sanctions sociales que les femmes avec des enfants (*as cited in* Blackstone, & Stewart, 2012). Dans notre cas, certaines expliquent que le fait d'être confrontées plus souvent que leur partenaire masculin à des réflexions et des questionnements sur ce choix les pousse à naturellement assumer davantage leur décision et chercher plus de justifications :

Moi, en tant que femme, j'ai été amenée à devoir m'exprimer énormément sur le sujet, et même encore aujourd'hui avec toi, c'est un sujet qui m'occupe beaucoup parce que, bah voilà, le fait de pas vouloir d'enfants de l'assumer publiquement c'est pas quelque chose qui est encore très commun. (F4, l.527-530)

❖ Création d'un système de soutien

En outre, pour répondre à ces jugements, Pelton et Hertlein (2011) expliquent qu'une étape importante dans le cycle de vie des couples *childfree* est la création d'un système de soutien. Dans nos observations, la question du soutien n'apparaissait, à première vue, pas

importante pour nos différents enquêté.e.s, mais cette observation est à nuancer. D'abord, on constate que les partenaires s'accordent mutuellement du soutien, mais il s'exprime différemment chez les hommes et chez les femmes : les femmes sont plus directes, tandis que les hommes expriment ce soutien par le fait d'en rire ensemble, sans utiliser réellement le terme de « soutien ». On ne voit donc pas réellement la création d'un groupe de soutien, mais plus de réconfort et entraide entre partenaires. En outre, certain.e.s des enquêté.e.s, surtout femmes, disent apprécier faire la connaissance de personnes ayant fait ce même choix. Même sans groupe de soutien apparent, l'entraide et le partage restent appréciés, même si cela ne semble pas être une nécessité.

En lien avec cette question, les réseaux sociaux peuvent également être une source de soutien pour les individus *childfree*. En effet, même si plusieurs enquêté.e.s ont eu connaissance du terme *childfree* à travers des espaces numériques, peu d'entre eux les considèrent comme une source de soutien. Néanmoins, cela peut être contredit lorsqu'ils expliquent davantage l'utilisation qu'ils en font. Dans la littérature, Verschaeve explique que sur ces groupes, les femmes partagent une volonté d'affirmer leur décision et une envie de changement de la part de la société (2018). Dans notre étude, quand ces groupes sont utilisés, les enquêté.e.s expriment qu'ils le font afin de trouver des témoignages ou des conseils, soit différents procédés que nous considérons comme du soutien. Aussi, ils apportent à leur tour du soutien à d'autres individus présents sur ces plateformes :

C'était surtout la possibilité d'avoir le sentiment de faire partie de... De pas être toute seule, tu vois. [...]. Ça me permet aussi de parler de ma propre expérience et de pouvoir venir en soutien à des personnes qui sont peut-être plus jeunes. (F4, l.811-812 et 816-818)

Les groupes sur les réseaux sociaux permettent donc de confirmer l'hypothèse 5.7 qui mettait en avant la création de systèmes de soutien. Cependant, cette observation reste à nuancer, car tous.tes nos enquêté.e.s n'utilisent pas ces groupes. Ainsi, certain.e.s n'ont alors pas réellement de « groupe de soutien » en tant que tel ; leur partenaire apparaissant comme leur unique source de réconfort et d'entraide.

4.6. Stérilisation et contraception

Dans notre recherche, les questions de la stérilisation et de la contraception n'apparaissaient pas au centre de nos priorités. Au départ, elles n'étaient même pas présentes dans notre guide d'entretien. Cependant, lors de certains entretiens, nous avons observé combien la stérilisation était importante, notamment pour les couples 4 et 7. Nous avons alors ajouté cette question à notre guide d'entretien, ainsi qu'une question portant sur la contraception qui semble aussi faire partie des préoccupations. A travers ce point, nous souhaitons mettre en évidence les opinions des enquêté.e.s face à ces sujets.

❖ La stérilisation féminine et masculine

Lorsque nous parlons de stérilisation, nous entendons toutes les opérations permettant de ne plus concevoir ; certaines étant réversibles, d'autres non. Les opérations chirurgicales les plus abordées au sein de nos entretiens ont été la vasectomie pour les hommes, et la ligature des trompes de Fallope, ainsi que la salpingectomie (soit l'ablation des trompes de Fallope) pour les femmes. Pourtant, la littérature n'aborde que la question de la stérilisation féminine, sans jamais prendre en compte ni le point de vue des hommes ni celui du couple. Lors de nos entretiens, la stérilisation féminine est également apparue comme plus présente dans les débats, ce qui met en évidence combien la procréation est liée à la maternité et plus particulièrement au corps des femmes.

Dans nos enquêté.e.s, trois personnes ont réalisé ce type d'opérations dans le but de se faire stériliser. A travers cette partie, nous analysons les raisons de leur stérilisation respective, ainsi que les obstacles qu'ils ont rencontrés.

Premièrement, la femme du couple 4 a réalisé une salpingectomie. Avant de faire l'opération, F4 explique qu'elle était déjà quasiment stérile à cause de son SOPK (Syndrome des ovaires polykystiques). Par ailleurs, elle explique être passée par différents moyens de contraception, l'ayant tous fait souffrir. Par la suite, sa gynécologue lui a parlé de la salpingectomie qui la rendrait totalement stérile. Elle explique :

Cette étape qui est perçue comme très radicale, alors que pour moi pas du tout. C'est marrant parce que pour moi, ça n'a pas du tout été quelque chose de radical, ça a simplement été dans la continuité de ma réflexion. (F4, l.401-403)

En outre, elle constate qu'elle a eu la chance de réaliser cette opération et explique le parcours de soins qu'elle a dû suivre : « [...] une rencontre avec le chirurgien, deux rencontres avec une psychologue et une rencontre avec une infirmière sociale » (F4, l.454-455). Il s'agit d'un processus permettant de prouver que cette opération chirurgicale est réfléchie et d'assurer également une certaine protection pour les médecins la pratiquant. À la suite de cette opération, F4 explique se sentir davantage prise au sérieux dans son désir de non-parentalité. Ce changement de réactions amène même H4, son conjoint, à penser à une possible stérilisation : « Moi ça me donnait presque envie de moi-même faire l'opération de la vasectomie pour juste leur dire 'Moi je peux pas, mon système reproducteur ne fonctionne plus et c'est pas grave' » (H4, l.400-402). Il dit utiliser, avec l'accord de F4, son SOPK et sa salpingectomie, en guise de justificatifs pour expliquer pourquoi il n'a pas d'enfants.

Deuxièmement, les deux partenaires du couple 7 se sont faits stérilisés : F7 avec une ligature des trompes de Fallope et H7, quelques mois plus tard, avec une vasectomie. Selon F7, ce choix lui a permis d'avoir moins de stress lié à une grossesse inattendue. Aussi, ils expliquent avoir réalisé tous deux une opération par souci d'équité. En effet, H7 ne souhaitait pas que F7 soit la seule à subir cette intervention. De plus, cela met aussi en avant leur volonté réciproque de ne pas avoir d'enfants :

C'est une question de prendre ses responsabilités. Je veux dire moi je sais que je veux pas avoir d'enfants, ben je vois pas pourquoi F7 devrait être la seule à faire une opération et que moi je devrais être juste en mode, ben voilà elle l'a fait maintenant je suis tranquille. Et on sait jamais ce qui peut se passer dans la vie, peut-être que voilà si tout se passe bien, on restera ensemble toute notre vie mais maintenant si un jour, on est plus ensemble, bah il restera quand même encore ce souci de oui si j'ai encore le risque de procréer parce que je n'ai pas fait de vasectomie ou ce genre de choses. C'est pour notre tranquillité d'esprit, on préférerait que ce soit définitif quoi. (H7, l.121-128)

De plus, lors de son entretien, H7 appelle à une remise en question plus générale de la société par rapport à la stérilisation. Pour lui, l'opération reste encore trop méconnue et de multiples préjugés se perpétuent autour de celle-ci. Il explique cela par la volonté pronataliste de la société qui pousserait à avoir des enfants : « Et moi je pense c'est vraiment un problème de société derrière, le fait que la société ne veut pas parler de stérilisation parce que ça réduit la croissance démographique, ou ça réduit les croissances économiques du pays » (H7, l.541-543).

A travers son expérience, H7 met aussi en avant le lien entre la vasectomie et la relation à la virilité. En effet, il explique avoir ressenti une certaine peur de perdre sa virilité à cause de l'opération. Il dit être conscient que cette peur ne provient que des constructions sociales qui créent les rôles de genre. Ainsi, à travers sa vasectomie, H7 évoque : la volonté de partager la charge contraceptive avec sa compagne, affirmer son choix d'être *childfree* et normaliser la stérilisation masculine comme contraceptif.

L'homme doit être fort tu vois, tous ces clichés-là, je pense qu'inconsciemment c'est encore dans les têtes. Même moi au début, je la vois encore cette idée-là, tu vois elles sont encore dans les têtes des gens et surtout des hommes et concrètement moi, quand j'étais sur la table d'opération, j'avais peur de me faire stériliser vu que ça touchait à mes c*****, peur qui se passe un truc ou que ça aille pas. [...] Mais c'était beaucoup moins contraignant que l'opération que F7 a eu. En fait, moi, enfin si je pouvais passer un message aux hommes qui hésitent sur le fait d'avoir des enfants, j'ai envie de dire, de leur dire : si vous hésitez [à faire des enfants], en faites pas et faites-vous stériliser si vous êtes sûrs que vous n'en voulez pas ! (H7, l. 401-413)

Ces différents discours autour de la stérilisation permettent de comprendre que la stérilisation, comme l'explique Tillich, peut être vécue comme une « optimisation de soi ». En effet, l'autrice explique que la stérilisation permet « d'optimiser la vie en gardant sous contrôle le corps procréateur » (Tillich, 2019, p.798).

En parallèle à ces premiers discours, les autres enquêté.e.s n'ont réalisé aucune stérilisation ; certain.e.s n'y pensent pas et refusent de le faire, d'autres y réfléchissent pour plus tard. Trois idées générales peuvent ressortir de cette question.

Concernant la première opinion recueillie, les enquêté.e.s mettent en évidence le côté définitif de l'opération qui la rend peu attractive à leurs yeux. Plusieurs partagent aussi l'idée que cette opération est trop radicale et invasive. Ils préfèrent également ne pas la réaliser au cas où l'un.e ou l'autre changerait d'avis.

C'est quelque chose qui est permanent, et moi j'ai beaucoup de mal à décider de quelque chose de permanent. [...]. Les rares options qu'il y a sont des choses où il y a, genre, 30% de chance que ce soit permanent, donc faut quand même le traiter comme quelque chose de permanent jusqu'à preuve du contraire. (H2, l.278-283) ;

Et puis, si on se sépare ? Si on se sépare et puis qu'il rencontre quelqu'un de plus jeune ou pas. Ah, ben en fait il ne peut pas se priver pour l'éternité de pouvoir être père. Moi, je ne suis pas sûre qu'il n'en aura pas. Je trouverai ça horrible qu'il fasse ça, parce que ce serait vraiment faire une croix sur quelque chose. (F5, l.316-319)

Dans une deuxième idée, les enquêté.e.s expriment la complexité pour une femme de se faire stériliser. En effet, F2, F3 et F5 mettent en évidence la difficulté d'accessibilité de l'opération pour les femmes de moins de 40 ans ou sans enfants, mais c'est également une idée qui peut être comprise de manière plus globale dans un grand nombre d'entretiens. Dans le couple 7, H7 relate les complications que sa conjointe a rencontrées afin de réaliser sa ligature des trompes de Fallope :

Tu n'imagines pas la galère que ça a été pour F7 de trouver et même pour moi, enfin moi j'ai moins galéré qu'elle, mais ça a été vraiment la galère de trouver un chirurgien pour faire sa stérilisation. Elle a dû en faire plein de chirurgiens, plein de gynécologues, parce que tout le monde refusait parce que soi-disant elle était trop jeune ou alors peut-être qu'elle changerait d'avis après tu vois. [...] Par exemple F7, le premier qui l'a dit lui dit 'Oui, mais à 30 ans, c'est un peu jeune, faudrait attendre 33 ans', après l'autre c'est 'Ouais non plutôt 35', 'Ouais non plutôt 40 ans', 'Ouais mais toute façon à 37 ans, il reste 3 ans, il reste quelques années avant la ménopause'. Tu vois c'est vraiment à chaque fois une excuse à la c** comme ça. (H7, l.517-538)

A travers la troisième idée, ressort la volonté au sein de chaque couple que cela reste un choix individuel, et non pas une décision commune. F4 explique que même célibataire, elle aurait réalisé la salpingectomie et elle appuie sur le fait que H4 n'a pas influencé sa décision : « Je ne voulais pas faire de ce moment de ma vie un truc de couple, parce que ce n'était pas le cas, ça ne l'a jamais été et je ne voulais pas transformer ça en quelque chose de couple » (F4, l.626-628). Son compagnon partage cette idée en ajoutant ceci : « J'ai vraiment voulu la soutenir le plus possible dans le processus, en lui laissant l'espace qu'elle voulait et en étant disponible quand elle avait besoin de moi » (H4, l.543-545). Pour les deux partenaires, cette expérience semble avoir même consolidé leur couple et les avoir rapproché.e.s.

❖ La charge contraceptive

Le sujet de la charge contraceptive est également revenu à de nombreuses reprises au cours des entretiens. Ils expliquent que la contraception dans les couples est généralement aux mains des femmes. Bien que la contraception reste majoritairement dans les mains de leur conjointe au sein de leur propre couple, plusieurs enquêtés hommes ont critiqué le fait que cette charge mentale soit généralement imposée aux femmes.

En parallèle, certains propos montrent des possibilités de changements par rapport à cette charge contraceptive. Par exemple, les couples 2 et 5 expliquent un partage de cette charge mentale, en faisant en sorte que l'homme rappelle à sa partenaire de ne pas oublier de la prendre. « Il prend sa part de charge mentale, on va dire. C'est lui qui me rappelle de la prendre » (F2, l.104-105). H3 explique également avoir fait la proposition à sa partenaire de prendre lui-même une pilule ou une contraception masculine ; ce qu'elle a refusé, préférant prendre elle-même cette charge. En effet, pour certaines femmes, prendre la responsabilité de la contraception leur permet notamment de se sentir plus sereines et de ne pas risquer une grossesse accidentelle : « Maintenant, je suis trop parano en fait et je serai capable de prendre dix contraceptifs, je serais encore sûre d'avoir peur d'être enceinte à la fin du mois » (F3, l.527-528).

Aussi, la stérilisation peut être perçue comme une forme de contraception. Tillich explique : « Les *childfree*, inspirées par les récents débats autour de la 'charge mentale', parlent de 'charge contraceptive' incombant aux femmes, et que la stérilisation permettrait de soulager » (2019, p.87). Dans nos enquêtes, H7 avait effectivement amené comme proposition la vasectomie comme contraception masculine :

Tu vois c'est pas juste une stérilisation, c'est un moyen de contraception aussi pour que les hommes prennent aussi la contraception. Ce n'est pas juste le rôle de la femme à prendre la pilule quoi ! (H7, l.418-423)

4.7. Le nouveau type de faire-famille des couples *childfree*

Toutes nos observations, mises en parallèle avec les données attendues de la littérature, nous permettent d'affirmer que les couples *childfree* font évoluer la famille et forment un nouveau type de faire-famille. Celui-ci est alors conditionné par des dynamiques de genre et des dynamiques de couples bien différentes de celles des modèles familiaux traditionnels.

❖ Nouveaux modes de faire-famille

D'abord, la littérature permet de constater que la famille contemporaine vit de grandes mutations. Selon Attias-Donfut, Lapierre et Segalen (2002), ces nouvelles manières de faire-famille ont transformé les modèles familiaux traditionnels. Les couples *childfree* restant minoritaires, ils ne sont généralement pas compris dans ces mutations. Pourtant, en analysant leur cas de manière qualitative, nous pouvons comprendre qu'ils forment une nouvelle manière de faire-famille. Dans le couple traditionnel, l'arrivée d'un enfant modifie toutes les dynamiques conjugales. Ce dernier apparaît comme un projet d'avenir pour le couple, au centre des priorités, et permet même, dans certains cas, de redonner du dynamisme au couple conjugal (Marquet, 2010). Au sein des couples *childfree*, cette redéfinition des dynamiques conjugales est également présente pour permettre la survie du couple, à travers ce que Pelton et Hertlein (2011) appelaient la définition d'une identité, soit la troisième étape du cycle de vie des couples *childfree*. Ainsi, pour modifier leurs dynamiques conjugales et éviter de tomber dans la routine et l'ennui, les couples *childfree* se créent une identité de couple particulière basée sur des projets d'avenir communs. Plusieurs exemples peuvent expliquer cette identité commune.

Le premier exemple, le plus frappant, est celui de la question de la liberté. En effet, celle-ci a été plusieurs fois utilisée comme argument principal pour ne pas avoir d'enfants. Cet argument permet de remarquer une préférence de style de vie de la part des enquêté.e.s. Lorsqu'ils se comparent aux couples ayant des enfants, la plupart d'entre eux observent que des différences de modes de vie sont assez flagrantes, tel que le montrait l'hypothèse 6.6. Au sein de notre échantillon, ils pointent du doigt cette liberté dont ils jouissent davantage que les autres couples :

C'est plutôt une question de quotidien et de liberté. On peut tout improviser, on s'en fout, on peut aller où on veut et quand on veut. (F5, l.191-192) ; J'ai l'impression que leur horaire est tourné autour de leur enfant. (F7, l.171-172) ; C'est vraiment une transformation radicale du style de vie. (F8, l.387-388)

Plus particulièrement, les enquêté.e.s donneront souvent l'exemple concret du voyage pour mettre en avant un mode de vie à l'écart de celui caractérisé traditionnellement par la vie de famille et la parentalité : « J'ai envie de voyager, j'ai envie de faire des choses, j'ai envie de me faire plaisir » (H1, l.164-165) ; « On a un bon équilibre, on peut voyager comme on veut, on peut faire ce qu'on veut » (H2, l.243-244). Même chez les enquêté.e.s qui ne priorisent pas les

voyages, cette opposition entre les enfants et les voyages persiste malgré tout. On le constate avec F9 quand il lui est demandé si cette notion de liberté fait partie de ses raisons :

C'est quand même de pouvoir profiter de ma vie de couple etc., mais comme c'est le début de notre relation, j'y ai pas forcément pensé tout de suite. Et puis, j'ai jamais vraiment voyagé, mais c'était le premier aspect auquel je pensais. (F9, l.196-198)

Un autre exemple que nous avons souligné est celui de devenir famille d'accueil ou d'adopter. Cette proposition semblait être un bon compromis dans un avenir lointain, si une envie d'enfants devait apparaître. Ainsi, les couples 1, 2, 3 et 9 sont relativement ouverts à l'idée d'adopter. Les couples 1 et 8 ont parlé de devenir famille d'accueil pendant quelques temps qui permettrait d'avoir un enfant à la maison, en évitant les responsabilités d'avoir leur propre enfant : « J'avais dit à H1 que j'adorerais un jour, sans avoir d'enfants à moi, accueillir un enfant étranger qui fait une année sabbatique pendant entre un mois et un an » (F1, l.274-275). Mais les avis restent contrastés, car pour d'autres individus, l'adoption est d'emblée refusée :

Mais en fait non, dans les 2 cas que ce soit l'adoption ou le fait d'être enceinte, aucun des 2 ne m'intéresse. (F4, l.170-171) ; Je me suis pas fait stériliser pour aller adopter derrière. (H7, l.249-250) ; On pourrait dire 'oui, mais alors adopter', mais quand même pas. (F10, l.60)

Nous pouvons également analyser le couple 5 qui a également trouvé une manière de changer les dynamiques de couple traditionnelles. En effet, après 17 ans de relation, iels ont décidé de ne plus vivre ensemble. H5 explique qu'iels souhaitaient changer justement cette dynamique de couple :

Comme nous, on n'a pas spécialement ce projet d'enfants, on n'a pas du tout en fait, bah voilà on essaie de trouver des alternatives pour booster un peu notre couple et notre vie commune. (H5, l. 32-34) ; Elle vit ici [dans un appartement à part de leur maison] depuis 2-3 mois et en fait, on teste un peu de s'éloigner, mais même pas s'éloigner, parce qu'on se voit quand même assez souvent, mais de vivre séparément pour recréer une dynamique différente. Parce qu'il y a une question de routine aussi, évidemment. Et ça, les personnes en couple qu'on connaît et qui ont des enfants, pour eux c'est ça qui change la dynamique de couple. (H5, l.27-31)

❖ Modification des rôles de genre

En outre, les dynamiques de genre en jeu dans les couples volontairement sans enfants doivent se reformuler. Alors que ces rôles sont traditionnellement partagés, entre autres, à travers la division sexuelle du travail qui donne à l'homme un rôle de pourvoyeur de revenus et à la femme un rôle de mère et de ménagère, l'absence d'enfant change la donne. Même si notre échantillon ne présentait pas réellement les femmes comme plus carriéristes que les hommes, les rôles de genre traditionnellement attribués par cette division du travail ne sont plus d'actualité au sein de ces couples avec une répartition plus égalitaire des tâches ; ce qui corrobore l'hypothèse 2.4 qui montrait l'évolution des rôles de genre traditionnels.

❖ Création d'une identité individuelle

En parallèle à cette identité de couple qui a notamment pour but de modifier les dynamiques conjugales et de faire perdurer le couple, le choix de ne pas faire d'enfants entraîne aussi des conséquences sur les individus, surtout chez les femmes enquêtées. Ces dernières grandissent avec des processus de socialisations primaires et secondaires qui les amènent à penser qu'elles ne peuvent se réaliser qu'à travers la maternité. Il est alors nécessaire, pour les individus, de se créer une identité individuelle, comme l'indiquent Hertlein et Pelton (2014) pour leur permettre de se développer de manière personnelle via des passions, des activités et des loisirs :

Je travaille énormément, j'ai beaucoup de loisirs, beaucoup d'activités, tous les jours, sept jours sur sept, du matin au soir. J'ai mes activités pros, j'ai différents loisirs, j'ai plein... Enfin, j'essaie de voir beaucoup mes amis, je fais du sport, j'adore voyager même ne serait-ce que pour deux-trois jours comme ça, par-ci, par-là. (F4, l. 294-297)

❖ Nouvelle définition de la famille

Les couples *childfree* permettent également de repenser du tout au tout la définition traditionnelle de la famille qui, pour rappel, est généralement définie comme suit : « Première définition évidente : *une famille c'est l'ensemble uni que forment les parents et leur enfant* » (Vallon, 2006, p.154-155). Dans son article, Harrington (2019) avait justement émis l'idée qu'une nouvelle définition de la famille était à prévoir avec l'arrivée des familles sans enfants. Plusieurs éléments permettent de comprendre cette évolution.

D'abord, la majorité des couples se considèrent comme une famille à part entière : « Oui, je considère qu'on est une famille à nous deux » (F5, l.355). Certain.e.s enquêté.e.s, minoritaires,

préfèrent l'appellation « foyer », voire ne savent pas réellement quel mot utiliser pour parler de leur partenaire ; le terme « famille » ne leur convenant pas toujours. Dans la majorité des couples, leur définition de la famille s'éloigne directement de la définition traditionnelle en tant que famille nucléaire. Les liens de sang et les valeurs de transmission ne sont plus les seules conditions afin de former une famille. Celle-ci se constitue à travers des liens entre des individus qui sont là les un.e.s pour les autres et qui s'aiment.

C'est un groupe de gens qui sont là l'un pour l'autre et qui s'entraident mutuellement. (H2, l.336-337) ; Pour moi, la notion de famille c'est élargi dans le sens où moi ce que je considère comme notre famille, donc on a la mère, les tantes, les tontons, les machins, les cousins, mais on a aussi la famille qu'on choisit. C'est-à-dire que moi j'ai F7, j'ai aussi mes amis que je considère tous en partie de ma famille. (H7, l.605-608)

Ensuite, en lien avec cette notion de famille, nous avons relevé une observation particulière dans cette nouvelle façon de faire-famille, concernant les animaux domestiques. En effet, sur les dix couples observés, tous possèdent un ou plusieurs animaux de compagnie, généralement des chats ou des chiens. Cette information peut sembler anodine mais en réalité, même sans le demander explicitement aux couples, il s'agit d'une information que les enquêté.e.s donnaient souvent d'eux-mêmes. De plus, pour une grande partie des enquêté.e.s, leurs animaux de compagnie sont compris dans leur notion de la famille. Pour certain.e.s, c'est grâce à leurs animaux qu'ils forment une famille, sans lesquels ils ne seraient qu'un couple.

Un beau petit couple avec quatre petits enfants en chats, on va dire une vraie petite famille. (H7, l.610-611) ; On peut dire qu'on est vraiment une famille et comme tu dis en fait, en rigolant mais c'est vrai, un vrai élément d'importance, c'est les chats. (H8, l.642-643) ; Pas besoin d'enfants pour se considérer comme une famille quoi, non pas du tout. Moi, mes chiens, ça a toujours été mes petits bébés à quatre pattes, et voilà ! (F10, l.220-221)

Mais alors quel est donc le statut de ces animaux de compagnie au sein des couples ? Pour certain.e.s, ceux-ci sont considérés comme des enfants, alors que ce n'est pas du tout le cas pour d'autres. Dans plusieurs couples, les hommes considèrent leurs animaux, non seulement comme des membres de leur famille, mais aussi comme des enfants de substitution. C'est moins le cas des femmes qui marquent davantage la différence entre les enfants et les animaux. On le constate dans le couple 3 où H3 nous dit : « J'ai juste un chat actuellement [...]. Et je le

considère déjà comme un enfant en soi » (H3, l.55-56), alors que F3 nous disait : « Remplacer [les enfants], je sais pas, mais en tout cas ça demande autant de responsabilités » (F3, l.612). Dans le couple 8, H8 nous indique : « Je pense qu'on est un couple et qu'avec les chats, ça fait une famille » (H8, l.647-648), tandis que F8 exprime ceci : « J'ai quand même une relation avec mon chat qui est au-delà de ce que je pense de la relation avec les chats d'habitude, mais de là à dire qu'on est une famille, je sais pas » (F8, l.554-555). Dans le couple 9, alors que H9 explique « Notre chat, c'est un peu notre enfant à nous » (H9, l.172), F9 affirme à l'inverse qu'elle ne considère pas le chat comme faisant partie de la famille.

Finalement, on peut donc souligner que, pour beaucoup d'enquêté.e.s, la définition de la famille évolue pour ces deux raisons. Premièrement, car les liens de sang et la transmission perdent petit à petit de leur importance et de leur valeur, pour être remplacés par des valeurs d'amour et de bienveillance. Deuxièmement, parce que les animaux acquièrent un statut bien particulier dans ces nouvelles familles et semblent primordiaux dans le fonctionnement de celles-ci. Ainsi, cette analyse confirme notre hypothèse 5.4 ; celle-ci affirme que les couples *childfree* constitue un nouveau type de faire-famille en redéfinissant la définition de la famille traditionnelle.

Chapitre 5 : Partie conclusive

5.1. Synthèse des résultats

En réalisant cette recherche qualitative, nous avons élaboré une étude présentant divers éléments qui semblent nécessaires à la compréhension et à l'analyse des couples *childfree* en Belgique, dans le but de répondre à la question de recherche suivante :

*« Comment les couples childfree justifient-ils leur choix de ne pas avoir d'enfants ?
Quelles dynamiques de couples et de genre peuvent être liées à ce choix ? ».*

En plus d'évoquer les causes et motivations individuelles de ne pas avoir d'enfants, nous avons souhaité comprendre les raisons du couple et le processus de décision au sein de celui-ci. En ayant étudié ces raisons personnelles et conjointes, nous avons également analysé les dynamiques des couples *childfree*, ainsi que leur manière de faire-famille. Au-delà de cette analyse, le souhait de considérer la façon dont iels sont perçu.e.s et stigmatisé.e.s, ou encore les obstacles sociaux qu'iels peuvent rencontrer, a motivé cette recherche. Celle-ci s'inscrit dans une série de questionnements et de recherches sur les évolutions récentes des normes familiales et des normes de genre. De plus, un faible nombre d'études sur les individus *childfree* aborde la perspective conjugale, ce qui apporte une grande plus-value à notre étude, en mettant en lien le *childfreeness* avec les dynamiques de couples éminemment genrées.

A la suite de notre revue de littérature, diverses hypothèses ont été élaborées permettant d'aborder plusieurs thématiques que nous souhaitons analyser à travers cette recherche telles que la perception et l'utilisation du terme *childfree*, les raisons d'être *childfree*, les processus décisionnels et les impacts sur le couple, la stigmatisation, et finalement, le nouveau type de faire-famille. Différents éléments peuvent être mis en évidence en confrontant ces hypothèses à notre échantillon et permettent de formuler une réponse à notre question de recherche.

❖ Le terme *childfree*

Pour les individus enquêté.e.s, le terme *childfree* est perçu de diverses manières à cause de ces multiples compréhensions. L'hypothèse 1.1 permet de comprendre que le terme *childfree*, étant un anglicisme, n'est pas utilisé par tous les individus de notre échantillon. Sur les réseaux sociaux et plus spécifiquement Facebook, le terme rassemble des personnes sur des groupes de soutien formant des communautés à faible engagement. Ces groupes sont parfois mal perçus

par la haine envers les enfants qu'ils propagent. Ainsi, l'hypothèse 1.2, selon laquelle ce terme est militant et permet aux individus de se former une identité, est à la fois vraie et fausse en fonction des enquêté.e.s, de leur compréhension du terme et de leur proximité avec les groupes *childfree* sur les réseaux sociaux.

❖ Les causes et motivations

Dans notre travail, nous avons proposé une typologie des raisons du *childfreeness*. En gardant cette typologie, nous pouvons maintenant exposer les différents éléments de réponses en lien avec notre revue de littérature, mais également avec les nouveaux résultats de nos entretiens.

Premièrement, des causes sociétales ont pu être partagées, telles que le féminisme ou l'écologie. Selon l'hypothèse 4.3, les militantismes sont des causes secondaires ; ce qui peut être nuancé. D'abord, pour le féminisme, l'hypothèse 4.9 peut être confirmée car cette cause militante se retrouve effectivement au centre des réflexions, sans pour autant être une cause à part entière du refus de parentalité. Cette cause est alors tertiaire. Par ailleurs, quand la question féministe est abordée, les enquêté.e.s citent surtout le rejet de la maternité et des injonctions pronatalistes envers les femmes. Ensuite, pour l'écologie, certain.e.s le perçoivent comme une cause importante, voire primordiale, mais ce n'est pas le cas pour tous les enquêté.e.s. Plus largement, nous avons constaté à travers nos entretiens une remise en question plus globale de la société dans son ensemble, généralement reliée à cet aspect militant.

Deuxièmement, des causes liées à la vie pratique ont également été émises. D'abord, une première raison primaire est la liberté et le refus des responsabilités, notamment en lien avec l'individualisme qui prend de plus en plus de place au sein de la société contemporaine, ce qui confirme l'hypothèse 4.4. La question de l'argent est apparue comme une cause secondaire, moins importante, comme exprimé dans l'hypothèse 4.2. Ensuite, l'hypothèse 4.1, selon laquelle avoir une carrière prenante implique de plus grandes chances d'être *childfree*, peut être nuancée en fonction des enquêté.e.s ; certain.e.s d'entre eux donnant une grande importance à leur carrière, d'autres moins. Finalement, l'hypothèse 4.5 traitait de la peur pour le couple conjugal. Cette raison apparaît également comme une raison primaire pour les femmes qui doutent plus facilement du choix de leur partenaire masculin. A contrario, ces derniers semblent plus sereins vis-à-vis de leur décision, celle de leur compagne et plus généralement de leur couple.

Troisièmement, des causes liées à des choix de préférences ou au caractère des individus sont également très présentes. Ainsi, une des raisons primaires est le rejet de la maternité, perçue comme une forme de contestation à la construction sociale liant impérativement femme et maternité, confirmant l'hypothèse 4.8. En parallèle à ce rejet de maternité, une forme de rejet de la paternité a également pu être faite durant nos observations, même si moins forte et évidente que pour les femmes. Plus largement, c'est le partage d'une absence de désir d'avoir un enfant qui est également apparu comme une cause primaire pour beaucoup d'enquêté.e.s, principalement femmes. Ensuite, l'hypothèse 3.2 selon laquelle les couples conservateurs sont moins *childfree* a été confirmée, en partie avec cet éloignement partagé par un grand nombre d'enquêté.e.s, des valeurs familiales traditionnelles, de la religion et du mariage. De plus, des raisons liées directement aux liens avec les enfants ont été citées, comme démontré par l'hypothèse 4.6, selon laquelle les individus craindraient de ne pas être de bons parents. Ainsi, ceux ayant eu des modèles familiaux traumatisants peuvent plus facilement avoir des doutes sur leurs propres capacités à être de bons parents. Cette cause est en lien direct avec deux autres raisons que nous avons retrouvées lors de nos entretiens : l'aversion pour les activités de parentage et l'incompatibilité des traits de caractère avec la parentalité, qui nous permet de confirmer l'hypothèse 4.10 ; selon laquelle, cette cause était importante chez les *childfree*. Finalement, nous retrouvons également la dépréciation, la peur ou le dégoût des enfants, qui ont été ajoutées à la suite de nos entretiens. Toutes ces causes ont été largement citées et mises en lien les unes les autres durant nos entretiens, bien qu'elles ne soient pas partagées par tous les enquêté.e.s ; certain.e.s appréciant les enfants et les activités liées à la parentalité.

En parallèle à ces causes, de nouvelles raisons ont fait leur apparition durant nos entretiens. Pour les femmes, on retrouve la tocophobie, c'est-à-dire la peur d'être enceinte et/ou d'accoucher chez toutes les femmes enquêtées. Ainsi, le rapport au corps apparaît comme un enjeu évident pour les femmes sur les questions liées à la parentalité. De plus, l'influence du schéma familial et parental est un sujet novateur et capital dans notre recherche. En effet, nous pouvons confirmer l'hypothèse 3.3 selon laquelle le schéma et l'ambiance familiale influencent les individus. Nos observations nous démontrent que la famille influence grandement ce choix avec deux schémas de modèles familiaux qui sont des causes plus ou moins importantes. Dans le premier schéma, le modèle familial est globalement positif, l'influence est donc plus légère et moins marquée. Cependant, dans le second schéma, on constate une influence très négative, généralement dû à une absence parentale qui peut se présenter sous diverses formes. Cela met en évidence qu'un modèle familial dysfonctionnel, voire traumatique, peut amener ce

dernier à ne pas désirer d'enfants par la suite. Finalement, on retrouve en minorité des causes liées à des pathologies psychologiques ou physiques, liées à la difficulté de vivre avec ces pathologies ou le désir de ne pas les transmettre génétiquement.

❖ Processus de décision

Ensuite, plusieurs hypothèses avaient été énoncées sur le processus de décision des couples *childfree*. Le fait qu'ils soient éminemment genrés a été l'une de nos grandes observations sur cette thématique des schémas décisionnels. Ainsi, nous avons formé deux schémas principaux de processus de décision au sein des couples qu'on retrouve également dans l'hypothèse 5.1, mais à laquelle nous avons ajouté la notion du genre. Le premier schéma montre que la femme décide avant son conjoint, mais aussi avant la formation du couple, tandis que l'homme change alors d'avis après la formation de celui-ci. Le second met en évidence un schéma où les deux individus sont d'accord dès le début de la relation. Ainsi, à travers ces deux modèles, les femmes apparaissent au centre de cette décision : celles-ci sont plus stigmatisées pour leur choix d'être *childfree* et doivent donc l'assumer plus pleinement. Comme mentionné dans l'hypothèse 2.5, les injonctions à la parentalité étant plus fortes pour les femmes que pour les hommes, cette décision apparaît alors moins comme un choix identitaire primordial pour ces derniers.

❖ Impacts dans les couples

Dans le couple, la décision de rester sans enfants comporte divers impacts. D'abord, l'hypothèse 2.6 explique que des doutes peuvent apparaître davantage chez les femmes que les hommes. Cette hypothèse est à nuancer : d'une part, les femmes qui prennent cette décision plus à cœur semblent alors soumises à moins de doutes que les hommes sur leur choix individuel. D'autre part, force est de constater qu'elles sont également soumises à plus de doutes envers le choix de leur compagnon, alors que ceux-ci restent généralement assez sereins. L'hypothèse 5.7 montre que certaines peurs peuvent émerger quant au futur et au risque de solitude, ce qui a pu être observé surtout chez les femmes, mais beaucoup moins chez les hommes. Ainsi, les femmes sont à la fois celles assument le plus leur décision et celles qui ont le plus de peur pour leur couple et la décision de leur compagnon. De leur côté, les hommes ne semblent pas prendre autant cette décision à cœur et partagent beaucoup moins de doutes sur leur relation et leur avenir.

Ensuite, selon l'hypothèse 5.2, des disputes et tensions surviennent au sein du couple, à cause de la décision de ne pas être parents. D'après nos observations, dans certaines de leurs relations

précédentes, les enquêté.e.s ont rencontré des problèmes conjugaux liés à cette décision qui a pu être une raison de rupture. Cependant, leurs relations actuelles se présentent comme stables et sans tension concernant leur choix, même si quelques doutes peuvent être présents de la part des femmes. De plus, aucun couple n'a exprimé la nécessité de rencontrer un.e thérapeute pour les accompagner dans leur décision, ce qui infirme l'hypothèse 5.3. La gestion des difficultés conjugales et de la stigmatisation se fait alors davantage entre les deux partenaires, à travers la communication, qui a été énoncée à de nombreuses reprises comme étant la valeur principale des couples.

❖ Stigmatisation

D'après la littérature scientifique, les personnes *childfree* sont particulièrement jugé.e.s sur leur choix de ne pas avoir d'enfants. Par ailleurs, plusieurs hypothèses ont été réalisées sur la stigmatisation subie par les individus *childfree*. Nous pouvons reprendre l'hypothèse 6.4 qui explique qu'ils sont perçu.e.s comme déviants par rapport à la norme pronataliste ; celle-ci se confirme à travers nos observations. En effet, les individus *childfree* sortent des normes sociales liées à la famille et sont alors perçus comme marginaux.ales par rapport au reste de la société. Cette déviance leur impose stigmatisation et jugements par leur entourage, leur connaissances, mais plus largement par la société en elle-même. En outre, l'hypothèse 6.1 explique que les femmes subiraient davantage de jugements, ce qui est effectivement le cas dans notre échantillon. Les normes familiales placent les femmes comme étant au centre du soin de la famille. Elles reçoivent alors des injonctions liées à leurs corps, leur genre et leur âge, les poussant à la procréation. Ainsi, encore aujourd'hui et malgré l'individualisme qui autorise de plus en plus de comportements « hors norme », les femmes restent davantage jugées que les hommes sur ce choix. En outre, alors que certaines remarques sont similaires entre hommes et femmes, d'autres peuvent différer. Les hommes ont davantage de remarques sur la lignée familiale et les femmes sur leur devoir social, ce qui confirme l'hypothèse 6.2. De plus, selon l'hypothèse 6.3, la stigmatisation subie pourrait causer chez les individus du stress en lien avec cette décision. De manière générale, la stigmatisation ne semble pas affecter profondément les individus, d'autant que cette stigmatisation peut se traduire de différentes façons, être exprimée par diverses personnes et avoir des niveaux différents de violence. Cependant, les femmes étant davantage concernées par les jugements, elles ressentent également un plus grand besoin de partager et de recevoir du soutien. Par ailleurs, l'hypothèse 5.8 qui porte sur ce soutien et selon laquelle il est nécessaire pour les individus de se constituer un groupe de soutien, peut être

nuancée. En effet, la plupart des enquêté.e.s disent ne pas avoir de groupe de soutien dédié à la question de la non-parentalité choisie. En réalité, il s'agit plutôt d'expériences périodiques de partage avec un.e ami.e. Certain.e.s individus suivent également des groupes sur les réseaux sociaux, portant sur la question *childfree* ou sur des questions féministes plus larges que nous pouvons traduire par cette idée de « groupe de soutien ».

❖ Nouveau type de faire-famille

Selon la revue de littérature, les dynamiques conjugales doivent évoluer dans le temps pour éviter une stagnation et ainsi permettre la longévité de la relation. Alors que cette évolution se fait traditionnellement avec l'arrivée d'un enfant, on a observé que les couples *childfree* doivent trouver une autre manière de reformuler leurs dynamiques. Au lieu d'avoir un enfant, c'est à travers la création d'une identité commune, des projets communs et objectifs d'avenir que les dynamiques de couples peuvent évoluer et se perpétuer au sein de la relation. Ainsi, ces couples font alors apparaître un nouveau type de faire-famille, ce qui confirme l'hypothèse 5.4. En outre, l'hypothèse 5.5, selon laquelle la dynamique conjugale *childfree* ne se modifie pas comme celle des couples qui ont des enfants, peut être nuancée. D'une part, le couple conjugal n'évolue effectivement pas vers un couple parental ; d'autre part, ce couple conjugal doit former une identité à travers de nouvelles dynamiques pour ne pas sombrer dans la routine. Ainsi, leurs dynamiques conjugales sont en évolution, mais cette évolution est différente des couples ayant des enfants. En lien avec cette question, l'hypothèse 2.4 que nous validons explique que les rôles de genre évoluent ; les modes de faire-famille dans les couples *childfree* n'ayant plus l'enfant comme élément central, les femmes sont moins perçues comme pourvoyeuses de soin et les hommes comme pourvoyeurs de revenus. En outre, l'hypothèse 5.6 qui explique que le choix d'être *childfree* se reproduit dans un couple de manière continue au fil du temps, peut aussi être confirmée. Effectivement, il s'agit d'une décision qui fonde l'identité même du couple et qui est souvent réaffirmée entre les partenaires. Cette réaffirmation se fait notamment à travers le soutien que se porte les partenaires entre eux. Finalement, alors que le faire-famille semble évoluer, la définition de la famille semble faire de même avec ces couples qui ne placent plus le lien de filiation au centre de celle-ci.

5.2. Apports, limites et pistes futures

Avant de conclure, une partie réflexive nous permet de porter un regard critique sur notre travail de recherche et de comprendre quels en sont les apports et limites d'un point de vue méthodologique, théorique et empirique. Mettre ces différents éléments en évidence offre aussi une meilleure compréhension de notre étude, ses biais et atouts, et les pistes pour des recherches futures.

❖ Méthodologie qualitative

D'abord, nous avons utilisé une méthodologie qualitative au sein de notre travail. En prenant cette décision, plusieurs apports et limites peuvent être cités, aux niveaux méthodologiques et théoriques, sur notre recherche. Nous pouvons ici les expliciter.

L'intérêt principal du qualitatif se trouve dans sa capacité à mettre en avant le sens complexe des phénomènes sociaux tels qu'ils sont perçus par les individus et de décrire les processus d'un phénomène via une démarche interprétative : « Cette approche interprétative permet de comprendre et d'analyser la réalité telle qu'elle est perçue et vécue par les acteurs dans une démarche exploratoire » (Tchankam, Ndoume Essigone, & Tchagang, 2020, p.166). Ainsi, nous avons privilégié cette méthodologie, car notre recherche tend à comprendre les processus décisionnels, les modes de vie, ainsi que les perceptions des réalités vécues par les couples *childfree*. En outre, comme préconisé par Kohn et Christiaens (2014), notre recherche cherche à observer la réalité sociale et poser des questionnements. Alors que la recherche quantitative s'intéresse à généraliser statistiquement, nous avons davantage cherché à mettre en lumière la complexité et les nuances présentes dans le phénomène étudié.

Ainsi, l'étude qualitative nous a permis d'appréhender toute la complexité autour du choix d'être *childfree*. Ce sont les perceptions individuelles et les subtilités de celles-ci qui sont soulignées au sein de ce travail. Il est alors intéressant de noter les apports théoriques de cette recherche.

Premièrement, celle-ci permet d'exposer la manière dont le non-désir d'enfants est vécu au sein du couple, comment le couple se construit autour de cette question et les impacts que ce choix implique dans celui-ci, au niveau de leur mode de vie et de leur manière de faire-famille. Deuxièmement, cette étude apporte de nouvelles analyses en lien avec les motivations et les causes des individus de ne pas vouloir d'enfants. Troisièmement, notre analyse permet de

comprendre le terme *childfree* et les perceptions de celui-ci par les individus en couple. Sans pour autant réaliser une analyse poussée sur les réseaux sociaux, nous avons remarqué une réelle différence de compréhension entre la littérature scientifique et la compréhension de ce terme sur les plateformes virtuelles.

Cependant, en utilisant cette méthode qualitative, nous n'avons pas pu généraliser statistiquement nos données, ce qui peut paraître comme une limite dans notre travail. Néanmoins, les méthodes quantitatives et qualitatives, n'ayant pas les mêmes objectifs, peuvent alors apparaître complémentaires. Par exemple, Kohn et Christiaens proposent un processus de recherche où ces deux approches sont conjointes où une première recherche qualitative permet une exploration du terrain pour trouver des questions, théories et hypothèses ; après quoi, une recherche quantitative peut être mise en place dans le but de tester ces hypothèses. Hunt et Lavoie appuient aussi sur l'idée qu'un.e chercheur.se ne doit pas se restreindre à l'une des deux recherches afin de ne pas se limiter (2011) : « La réalité étant si complexe, les deux méthodes sont assurément nécessaires pour mieux la comprendre et l'expliquer » (2011, p.29). La recherche qualitative pourrait alors être utilisée une seconde fois pour approfondir les conclusions (2014). Ces idées représentent des pistes futures intéressantes pour donner suite à ce mémoire.

❖ Subjectivité et positionnalité

La méthodologie qualitative est fréquemment critiquée pour la subjectivité du/de la chercheur.se, et ce, surtout dans la collecte et l'analyse des données. Les méthodes quantitatives offriraient davantage d'objectivité et seraient alors perçues comme plus rigoureuses (Kohn, & Christiaens, 2014). Cependant, au sein de ce travail, la subjectivité est considérée comme un atout. C'est au travers de notre compréhension de la réalité sociale, qu'en tant que chercheuses, nous pouvons appréhender et mettre en lumière les récits et expériences de nos enquêté.e.s. En souhaitant comprendre les significations que donnent ces dernier.ère.s à leur choix, la recherche qualitative reste donc la plus pertinente pour cette recherche :

Les chercheurs 'qualitatifs' font de la subjectivité leur force, plutôt que leur faiblesse. Les approches interprétatives [...] 'attempt to understand the nature of social reality through people's narrated accounts of their subjectively constructed processes and meanings, as opposed to the measurement of quantity, frequency and distribution across a given population'. (Morgan et Drury, 2003, p. 4, *as cited in* Kohn & Christiaens, 2014, p.75)

Au sein de notre étude, cette subjectivité pourrait prendre forme à travers notre vécu, nos croyances et nos expériences, mais également à travers notre identité ou même notre genre. Nous pouvons davantage développer cette idée à travers les trois points suivants.

Premièrement, nous pouvons objectiver le fait que nous nous reconnaissons en tant que femmes dans la société, ce qui peut impliquer des interprétations certaines de nos données. La société étant notamment structurée par des normes genrées, notre genre apparaît alors comme une caractéristique externe impactant nos données et nos interprétations. Il est nécessaire de prendre en considération ce biais ; d'autant plus que le sujet de notre recherche aborde des thèmes qui questionnent le genre au sein de l'intimité du couple. De la même manière, notre âge ou encore nos études précédentes en sociologie et anthropologie peuvent également influencer la manière dont nous travaillons et comprenons les données.

Deuxièmement, nous pourrions voir une limite à notre positionnalité en tant que chercheuses en sciences sociales. En effet, notre recherche met en évidence le fait que certaines causes des personnes *childfree* font davantage partie du champ de la psychologie. Il s'agit des causes liées à l'influence du modèle familial, les traumatismes et expériences difficiles, les troubles psychologiques, etc. Or, nous n'avons pas le bagage nécessaire pour approfondir ces raisons. Nous avons fait le choix de les prendre en considération, au vu de leur importance, mais il serait intéressant de les analyser plus en profondeur par des personnes spécialisé.e.s dans ce domaine.

Troisièmement, nous pouvons expliciter un attrait particulier qui nous relie à la recherche et qui nous place dans des postures particulières. En effet, alors que Aude Jeunehomme souhaite avoir des enfants, ce n'est pas le cas de Lucie Gustin se considérant elle-même comme *childfree*. Expliciter clairement ces différents points de vue nous permet d'y voir un atout dans notre recherche. En effet, les biais d'un point de vue situé pourront être plus facilement neutralisés via les relectures et les analyses que nous ferons l'une envers l'autre. Réaliser ce mémoire à deux nous semble ainsi être une démarche appropriée qui permet l'évitement de certains biais de compréhension ou de jugement.

Ainsi, on constate qu'il est impossible d'atteindre une objectivité totale du chercheur.se. Nous pouvons alors parler d'une forme de paradoxe de l'observateur théorisé par Olivier Schwartz (1993, *as cited in* Fournier, 2006) qui a pu exister durant nos entretiens. En effet, le seul fait de notre présence durant les entretiens a pu modifier les réponses des enquêté.e.s et nos observations. Notre genre, notre âge, notre physique et notre manière de nous exprimer sont les

premières observations que les enquêté.e.s peuvent faire à notre sujet et qui sont susceptibles d'influencer ces dernier.ère.s dans leurs réponses (Fournier, 2006). Ces modifications peuvent engendrer des biais ou au contraire, permettre de recevoir plus facilement certaines informations, en fonction des individus. Cependant, selon Fournier, « [...] il est illusoire d'imaginer les neutraliser » (2006, p.16). Selon certains auteur.ice.s, il faut simplement accepter cette part de subjectivité due à nos expériences de vie. En effet, « selon Chiseri-Strater (1997), la dimension subjective est incontournable dès lors que tous les chercheurs ont des opinions » (*as cited in* Girard, et al, 2015, p.10).

Néanmoins, pour minimiser ce risque d'influence sur les enquêté.e.s, il est nécessaire d'avoir une certaine éthique dans la recherche. Selon Gohier (2004, *as cited in* Baribeau, & Royer, 2012), les critères d'ordre éthique et ceux d'ordre scientifique peuvent s'imbriquer. Boutin donne 4 facteurs à mettre en évidence pour respecter les personnes interrogé.e.s durant les entretiens : « sauvegarder les droits, les intérêts et la sensibilité des sujets ; communiquer les objectifs de la recherche et l'importance de leur collaboration ; assurer la confidentialité ; et protéger l'anonymat afin d'éviter toute exploitation » (*ibid*, p.26). Ainsi, nous avons garanti aux enquêté.e.s l'anonymat et la confidentialité à l'aide de contrats d'anonymats. Nous avons également expliqué le but de la recherche avec une posture à la fois scientifique et empathique. Pour Olivier De Sardan, « L'empathie dans l'entretien représente un vrai dilemme dans lequel la combinaison de l'empathie et de la 'juste distance' et celle du respect et du sens critique sont particulièrement difficiles à obtenir » (2008, *as cited in* Imbert, 2010, p.25).

❖ Population et échantillon

A présent, nous pouvons nous concentrer sur les apports théoriques et empiriques, et les limites de notre étude, qui ont attiré à la population de notre échantillon. A travers cette partie, nous proposons aussi des pistes pour de possibles futurs travaux de recherche.

D'abord, la population à laquelle nous nous intéressons apporte un premier apport à notre travail. En effet, au lieu de s'intéresser seulement aux individus, nous avons choisi de nous concentrer sur les couples hétérosexuels *childfree*. Ainsi, nos analyses sont fondées non seulement sur la caractéristiques *childfree* des individus interviewé.e.s, mais également sur leur relation conjugale. Nous nous sommes également intéressées à une tranche d'âge particulière : entre 25 et 35 ans. Ces critères précis permettent alors d'imaginer des pistes de réflexion pour des travaux futurs. Aussi, il serait profitable de reproduire cette étude sur différentes populations *childfree*, afin de permettre davantage d'inclusivité et de complétude. Par exemple,

comprendre les raisons et impacts de couples ayant d'autres orientations sexuelles que l'hétérosexualité, ou d'autres dynamiques de couple que la monogamie. Il serait aussi pertinent de faire le suivi d'une cohorte pour mettre en évidence l'évolution des couples *childfree*, ainsi que les obstacles (tels que l'évolution des tensions au sein du couple ou encore des stigmas qu'on leur impose) qu'ils observent au fur et à mesure des années. De plus, nous nous sommes limitées à la population belge, mis à part un couple français qui a également fait partie de notre échantillon, n'ayant pas directement indiqué leur nationalité durant la récolte de données. Ils ont rajouté d'autres raisons telles que l'argent ; motivation peu citée par les autres couples. Il serait ainsi pertinent de produire cette étude dans d'autres pays.

En outre, d'un point de vue méthodologique, nous avons utilisé plusieurs méthodes d'échantillonnage, à travers Facebook ou nos connaissances. Ces méthodes impactent la composition de l'échantillon, créant un échantillon de personnes ayant un haut niveau d'étude, ce qui a pu impacter leurs raisons d'être *childfree*. Cela pourrait possiblement expliquer le fait que l'argent soit une cause peu citée par nos enquêtés.e.s. Par ailleurs, sur les groupes Facebook, les individus ont tendance à être plus militant.e.s, ou en tout cas, à être plus impliqué.e.s dans la défense d'une cause, pouvant transformer leur choix de vie en militantisme. Cet échantillon n'est donc pas représentatif de l'ensemble des personnes volontairement sans enfants. De plus, par la taille de cet échantillon, notre travail de recherche n'est pas exhaustif. En réalisant vingt entretiens avec dix couples, ce chiffre ne suffit pas pour énoncer une possible exhaustivité dans les raisons de ne pas avoir d'enfants que nous avons récoltées. La saturation des données n'est alors pas atteinte. « L'échantillon de type qualitatif vise à collecter un maximum de variabilité de réponses et comptera le nombre d'entretiens nécessaires pour atteindre la saturation des réponses, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'aucune nouvelle information ou thématique n'émerge des données » (Bloor, & Wood, 2006, *as cited in* Kohn, & Christiaens, 2014, p.77). Nous pensons qu'à travers davantage d'entretiens, d'autres données pourraient être récoltées. Ainsi, nous avons conscience des limites que comporte notre échantillon et il est important de les prendre en considération lors de son analyse.

❖ Entretiens semi-directifs

En utilisant une méthodologie qualitative, nous nous intéressons au point de vue de l'individu. Ainsi, la pratique des entretiens semi-directifs est privilégiée afin d'analyser et de théoriser le discours des individus. Celui-ci permet de créer un grand nombre d'apports intéressants, en ayant des hypothèses de base, tout en restant ouvertes à l'arrivée de nouveaux questionnements

(Imbert, 2010). Néanmoins, plusieurs critiques peuvent être adressées à cet outil. D’abord, certain.e.s affirment que les entretiens ethnographiques ou non-directifs sont davantage scientifiques ; argument insuffisant selon Pinson et Sala Pala qui prônent l’idée que l’entretien semi-directif offre la possibilité, entre autres, de comprendre les représentations et les pratiques des enquêté.e.s (2007). De plus, les entretiens semi-directifs peuvent paraître comme une limite en prenant seulement en considération des faits individuels, critique que Pinson et Sala Pala contestent une fois de plus :

Cette critique repose fondamentalement sur l’idée selon laquelle les méthodes individualisantes permettraient d’atteindre des faits strictement individuels, à l’exclusion de processus se situant à un niveau supra-individuel (institutionnel ou structurel). Or, ce postulat est très discutable. Si l’on accepte de considérer que l’individuel et le collectif ne sont pas deux niveaux complètement désarticulés du monde social, mais que ces deux niveaux sont inséparables et se structurent mutuellement, alors on doit postuler que les entretiens individuels peuvent tout à fait mener le chercheur sur la voie de la compréhension des processus sociaux. Il est possible de ‘lire’, d’interpréter les entretiens, autrement qu’à travers le prisme de l’individualisme méthodologique et de la liberté de l’acteur. Chaque individu participe à la production et au maintien de règles collectives, intériorise des schèmes d’action et contribue dans le même temps à les institutionnaliser. (Pinson & Sala Pala, 2007, p.593)

Enfin, nous avons organisé vingt entretiens, soit dix couples. Ce nombre reste insuffisant pour montrer l’entière réalité des réalités sociales des couples *childfree* en Belgique, mais par manque de temps et de ressources, nous avons dû nous restreindre. Cela constitue alors une limite à notre recherche, même s’il reste suffisant pour souligner plusieurs réalités, motivations et dynamiques importantes que sous-tendent les couples *childfree*. Ainsi, comme mentionné précédemment, la saturation de nos données n’est probablement pas atteinte, ce qui permet d’ouvrir de nombreuses pistes que nous avons explicitées dans ce chapitre. Ces pistes futures constituent alors divers moyens de continuer la recherche sur un plan plus vaste.

Bien que de nouvelles données pourront encore apparaître en changeant les variables de notre échantillon, ce mémoire a eu pour objectif de présenter la notion de couple chez les individus *childfree*, son fonctionnement et les dynamiques le définissant. En outre, ce mémoire a permis également de questionner les normes familiales établies dans la société actuelle et d’en élargir les frontières.

C'est un futur de couple à deux, et juste à deux. [...]. Pas de place pour les enfants, et voilà, moi ça me rend très heureuse de me savoir dans ce genre de couple-là et dans cet environnement. (F4, l.618-621)

Il faut toujours se justifier, parce qu'on nous demande toujours pourquoi on veut pas d'enfant, alors qu'on demande rarement aux gens qui en veulent pourquoi ils en ont fait. (F5, l.46-48)

Chapitre 6 : Bibliographie

6.1. Articles scientifiques

- Aarssen, L., & Altman, S. (2012). Fertility preference inversely related to 'Legacy Drive' in women, but not in men: Interpreting the evolutionary roots, and future, of the "childfree" culture. *The Open Behavioral Science Journal*, 6, 37-43.
- Agrillo, C., & Nelini, C. (2008). Childfree by choice: A review. *Journal of Cultural Geography*, 25(3), 347-363. <https://doi.org/10.1080/08873630802476292>
- Alami, S., Desjeux, D., & Garabuau-Moussaoui, I. (2009). Introduction. Dans : Sophie Alami éd., *Les méthodes qualitatives* (3-10). Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France.
- Attias-Donfut, C., Lapierre, N., & Segalen, M. (2002). Le nouvel esprit de famille. Editions Odile Jacob : Paris.
- Barbot, J. (2012). Mener un entretien de face à face. *L'enquête sociologique*, 6, 115-141. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0115>
- Baribeau, C., & Royer, C. (2012). L'entretien individuel en recherche qualitative : usages et modes de présentation. *Revue des sciences de l'éducation*, 38(1), 23-45. <https://doi.org/10.7202/1016748ar>
- Basten, S. (2009). Voluntary childlessness and being childfree. *The Future of Human Reproduction : Working Paper #5*. St John's College, Oxford & Vienna Institute of Demography.
- Baudin, T., de la Croix, D., & Gobbi, P. (2013). DINKs, DEWKs & Co. Marriage, fertility and childlessness in the United States. *Centre de Recherches en Démographie*, Université Catholique de Louvain and EQUIPPE, Université Lille.
- Blackstone, A., & Stewart, M.D. (2012). Choosing to be Childfree: Research on the decision not to parent. *Sociology Compass*, 6(9), 718-727.
- Blais, M., & Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches qualitatives*, 26(2), 1-18.

- Bonvalet, C., & Lelièvre, E. (1995). Du concept de ménage - celui d'entourage : une redéfinition de l'espace familial. *Sociologie et société*, 27(2), 177-190.
- Bréchon, P. (2018). La transmission des pratiques et croyances religieuses d'une génération à l'autre. *Revue de l'OFCE*, 156, 11-27. <https://doi.org/10.3917/reof.156.0011>
- Brunet, P. (2022). Écriture inclusive/non genrée. Comment la mettre en œuvre tout en restant accessible. *La nouvelle revue - Éducation et société inclusives*, 93, 245-257. <https://doi.org/10.3917/nresi.093.0245>
- Carmignani, P. (2017). Initiation à la recherche. Doctorat UPVD- Perpignan, France. (21p.).
- Carpentier, A. (2021). La stérilisation volontaire chez les femmes childfree : Étude du parcours de onze femmes sans enfant par choix qui ont eu recours ou auront recours à la stérilisation en France et en Belgique. *Master's thesis*: UCLouvain.
- Castra, M. (2013). Socialisation. *Les 100 mots de la sociologie*, 97-98. <http://journals.openedition.org/sociologie/1992>
- Chatot, M. (2020). L'articulation travail-famille « au masculin ». Des pères empêchés de paternité ? *Les politiques sociales*, 2(3-4), 30-44.
- Chiland, C. (2016). Qu'est-ce que le genre ? *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 64(1), 1-6. <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2015.11.001>
- Clément-Pessiani, C. (2015). Dernière chaque (grand homme), il y a une femme... qui accepte de rester derrière. Comprendre l'acceptation du sexisme bienveillant par les femmes et son adoption par les hommes : L'approche des rôles de sexe. *Master's thesis*. Université Paris Ouest.
- Cisot, L. (2022). Avoir des enfants dans un monde en péril ? Les clés d'un enjeu de société. Editions Yves Michel: Gap.
- Connell, R. (2009). Short Introductions Gender. Polity Press: Cambridge.
- Couchot-Schiex, S. (2022). Avec le genre : les familles face à des défis éducatifs. *La revue internationale de l'éducation familiale*, 1-2(50), 53-73. <https://doi.org/10.3917/rief.050.0053>
- Cresson, G., & Gadrey, N. (2004). Entre famille et métier : le travail du care. *Nouvelles questions féministes*, 3(23), 26-41. <https://doi.org/10.3917/nqf.233.0026>

- de Butler, A. (2002). Quand l'arrivée des enfants fait basculer le couple : Thérapie de couple et aide à la parentalité : écouter l'enfant dans l'adulte. *Dialogue*, n° 157, 117-125
<https://doi.org/10.3917/dia.157.0117>
- de Pierrepont, C., & Lévy, J. (2017). L'infécondité volontaire, motivations et enjeux de transmissions dans un forums de discussion. *Anthropologie et Société*, 41(2), 175-199.
- Debest, C. (2012). Le choix d'une vie sans enfant à travers le prisme des normes parentales et conjugales. Etude de cas en France. *Nouvelles pratiques sociales*, 25(1), 28-43.
- Debest, C., Mazuy, M., & l'équipe de l'enquête Fecond. (2014). Rester sans enfant : Un choix de vie à contre-courant. *Population & Sociétés*, 508(2), 1-4. <https://doi.org/10.3917/popsoc.508.0001>
- Déchaux, J-H. (2011). La famille à l'heure de l'individualisme. *Revue projet*, 3(322), 24-32.
<https://doi.org/10.3917/pro.322.0024>
- Della Sudda, M. & Paoletti, M. (2022). Excluante, l'écriture inclusive ?. *Travail, genre et sociétés*, 47, 149-152. <https://doi.org/10.3917/tgs.047.0149>
- Delphy, C. (2003). Par où attaquer le «partage inégal » du « travail ménager » ? *Nouvelles questions féministes*, 3(22), 47-71. <https://doi.org/10.3917/nqf.223.0047>
- Donati, P. (2000). L'absence d'enfant. Un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes. *Revue des politiques sociales et familiales*, 62, 43-56.
- Dubus, Z., & Knibiehler, Y. (2019). La non-parentalité au XXIe siècle. Étude des childfree. *Sextant. Revue de recherche interdisciplinaire sur le genre et la sexualité*, 36, Art. 36.
<https://doi.org/10.4000/sextant.417>
- Fassin, E. (2005). Préface de l'édition française. In Butler, J (Ed). *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris : Editions La Découverte.
- Fournier, P. (2006). Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur. *Revue en ligne de Sciences humaines et sociales*.
- Frascarolo-Moutinot, F., Darwiche, J., & Favez, N. (2009). Couple conjugal et couple co-parental : quelle articulation lors de la transition à la parentalité ?. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 1(42), 207-229. <https://doi.org/10.3917/ctf.042.0207>

- Gaussot, L. (2008). Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : Rapports sociaux de sexe et connaissance de ces rapports. *Sociologie et sociétés*, 40(2), 181-198. <https://doi.org/10.7202/000653ar>
- Gervet, J-F. (2017). La norme du genre et son impact sur la sexualité. *Société française de Gestalt*, 2(51), 59-72. DOI: 10.3917/gest.051.0059
- Gillespie, R. (2003). Childfree And Feminine: Understanding the Gender Identity of Voluntarily Childless Women. *Gender & Society*, 17(1), 122-136. <https://doi.org/10.1177/0891243202238982>
- Gilmer, E. (2016). Un choix qui dérange. *L'école des parents*, 1(618), 44-47. <https://doi.org/10.3917/epar.618.0044>
- Girard, M-J., Bréart De Boisanger, F., Boisvert, I., & Vachon, M. (2015). Le chercheur et son expérience de la subjectivité : une sensibilité partagée. *Spécificité*, 2(8), 10-20. <https://doi.org/10.3917/spec.008.0010>
- Gotman, A. (2017a). Le choix de ne pas avoir d'enfants, ultime libération ?. *Travail, genre et sociétés*, 1(37), 37-52. DOI: 10.3917/tgs.037.0037
- Gotman, A. (2017b). Pas d'enfant : La volonté de ne pas engendrer. Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- Gotman, A., & Lemarchant, C. (2017). Sans enfant. *Travail, genre et sociétés*, 1(37), 33-36. DOI : 10.3917/tgs.037.0033
- Guionnet, C., & Neveu E. (2004). *Féminin/Masculin. Sociologie du genre*. Armand Colin : Paris. Consulté le 30 janvier 2023 à l'adresse <https://journals.openedition.org/mots/466?file=1>
- Harrington, R. (2019). Childfree by Choice. *Studies in Gender and Sexuality*, 20(1), 22-35. <https://doi.org/10.1080/15240657.2019.1559515>
- Hubert, O. (2002). Féminin/masculin : l'histoire du genre. *Revue d'histoire d'Amérique française*, 57(4), 473-479. <https://doi.org/10.7202/009638ar>

- Hunt, E., & Lavoie, A. (2011). Les méthodes de recherche quantitatives et qualitatives peuvent-elles déjà coexister ?. *Recherche en soins infirmiers*, 105, 25-30. <https://doi.org/10.3917/rsi.105.0025>
- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherches en soins infirmiers*, 3(102), 23-34. <https://doi.org/10.3917/rsi.102.0023>
- Kaufmann, J. (2014). À l'épreuve de l'individualisme. *L'école des parents*, 609, 35-39. <https://doi.org/10.3917/epar.609.0035>
- Kohn, L. & Christiaens, W. (2014). Les méthodes de recherches qualitatives dans la recherche en soins de santé : apports et croyances. *Reflets et perspectives de la vie économique*, LIII, 67-82. <https://doi.org/10.3917/rpve.534.0067>
- Lefaucheur, N. (1997). Pères absents et droit au père : la scène française. *Lien social et politiques*, 37, 11-17. <https://doi.org/10.7202/005136ar>
- Lejeune, C. (2019). Chapitre 2. Débuter : la micro-analyse. Dans : C. Lejeune, *Manuel d'analyse qualitative : Analyser sans compter ni classer* (pp. 43-59). Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Lemieux, D. (2003). La formation du couple racontée en duo. *Sociologie et sociétés*, 35(2), 59-77. <https://doi.org/10.7202/008523ar>
- Letablier, M-T. (2009). Travail professionnel et travail domestique. Quelle articulation dans différents régimes d'Etats-providence en Europe ? *L'offre de travail des femmes*, 22, 117-131. DOI:10.3166/EJESS.22.117-131
- Letherby, G., & Williams, C. (1999). Non-motherhood: Ambivalent autobiographies. *Feminist Studies*, 25(3), 719-728. <https://doi.org/10.2307/3178673>
- Lièvre, P. (2016). 5. La construction de l'hypothèse. Dans : P. Lièvre, *Manuel d'initiation à la recherche en travail social* (pp. 85-91). Rennes: Presses de l'EHESP.
- Marquet, J. (2008). Evolution et déterminants des modèles familiaux. *Centre d'éducation à la Famille et à l'Amour. CEFA*.

- Marquet, J. (2010). Couples parental – couple conjugal, multiparenté – multiparentalité. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 41(2), 51-74. <https://doi.org/10.4000/rsa.244>
- Martel, F. (2020). *Mainstream: Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias*. Flammarion.
- Méda, D. (2008). Pourquoi et comment mettre en œuvre un modèle à « deux apporteurs de revenu/deux pourvoyeurs de soins ? ». *Revue française de socio-économie*, 2(2), 119-139. <https://doi.org/10.3917/rfse.002.0119>
- Merla, L. (2007a). Masculinité et paternité à l'écart du monde du travail : le cas des pères au foyer en Belgique. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 38(2), 143-163. <https://doi.org/10.4000/rsa.473>
- Merla, L. (2007b). Père au foyer : une expérience « hors norme ». *Revue des politiques sociales et familiales*, 90, 17-27. <https://doi.org/10.3406/caf.2007.2322>
- Mey, A., & Morris, D. (2020). In real life : réflexion sur l'exposition virtuelle. *Critiques d'art*, 55, 190-200. DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.68133>
- Mieyaa, Y., Rouyer, V., & Le Blanc, A. (2012). La socialisation de genre et l'émergence des inégalités à l'école maternelle : le rôle de l'identité sexuée dans l'expérience scolaire des filles et des garçons. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 41(1). <https://doi.org/10.4000/osp.3680>
- Molinier, P. (2010). Au-delà de la féminité et du maternel, le travail du care. *Champs psy*, 2(58), 161-174. <https://doi.org/10.3917/cpsy.058.0161>
- Moreau, A. (2001). De l'homme au père : un passage à risque. Contribution à la prévention des dysfonctionnements de la parentalité précoce. *Dialogue*, 2(152), 9-16. <https://doi.org/10.3917/dia.152.0009>
- Muktak, V. (2018). Dink family: Boon or bane. *International Journal of Research in Social Sciences*, 8(9), 713-717.
- Navarre, M., & Ubbiali, G. (2018). « Introduction ». Dans : Navarre, M., & Ubbiali, G, *Ces femmes qui refusent d'enfanter*, Territoires contemporains, 10.

- Neveux, J. (2014). Métaphore grammaticale : le nom en –ness, une création lexicale à usage unique. *Metaphor Studies in the English Language*, 8. <https://doi.org/10.4000/lexis.261>
- Neyrand, G. (2007). Évolution de la famille et rapport à l'enfant. *Enfances Psy*, 34(1), 144-156.
- Olivier de Sardan, J-P. (2008). La Rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique. *Academia-Bruylant*, Louvain-la-Neuve, chp. 1.
- Paquot, A. (2014). Hommes, femmes, la construction de la différence, Françoise Héritier. Fiche de lecture. Consulté le 04 février 2023 à l'adresse <https://concourscpe.e-monsite.com/medias/files/hommes-femmes-la-construction-de-la-difference.pdf>
- Paternotte, C. (2017). Sens commun et connaissance commune. *Les Études philosophiques*, 123, 555-578. <https://doi.org/10.3917/leph.174.0555>
- Pegdwendé Sawadogo, H. (2021). Saturation, triangulation et catégorisation des données collectées. *Stratégie d'analyse des informations collectées*. 36(8).
- Pelton, S. L., & Hertlein, K. M. (2011). A Proposed Life Cycle for Voluntary Childfree Couples. *Journal of Feminist Family Therapy*, 23(1), 39-53. <https://doi.org/10.1080/08952833.2011.548703>
- Perelman, O., Missonnier, S., & Guéguen, C. (2020). Identité(s) paternelle, parentales et conjugale: devenir père d'un enfant. *Cliniques méditerranéennes*, 1(101), 193-205. <https://doi.org/10.3917/cm.101.0193>
- Perron, C. (2014). Socialisation de genre, individualité contemporaine et détresse psychologique chez l'Homme. *Master's thesis*. Consulté le 03 février 2023 à l'adresse <https://archipel.uqam.ca/5919/1/M13235.pdf>
- Pinson, G. & Sala Pala, V. (2007). Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique ?. *Revue française de science politique*, 57, 555-597. <https://doi.org/10.3917/rfsp.575.0555>
- Point, S., & Voynet Fourboul, C. (2006). Le codage à visée théorique. *Recherche et applications en marketing*, 21(4), 61-78.

- Prioux, F. (2005). Mariage, vie en couple et rupture d'union : Sous l'angle de la démographie. *Informations sociales*, 122, 38-50. <https://doi.org/10.3917/inso.122.0038>
- Régnier-Loilier, A., & Rault, W. (2016). Raconter son histoire amoureuse. Quel effet de la présence du conjoint durant l'entretien ? *INED*.
- Renaud, C. (2016). Les mêmes internet : dynamiques d'énonciations sur le réseau social chinois Sina Weibo. *Travaux de linguistique*, 73, 27-43. <https://doi.org/10.3917/tl.073.0027>
- Robert-Bobée, I. (2006). Ne pas avoir eu d'enfant : plus fréquent pour les femmes les plus diplômées et les hommes les moins diplômés. *France, portrait social*. Edition 2006.
- Rochon, M. (1986). Stérilité et infertilité : deux concepts. *Cahiers québécois de démographie*, 15(1), 27-56. <https://doi.org/10.7202/600584ar>
- Roux, S., & Figeac, J. (2022). No kids, more life ? Du souci environnemental au sein des communautés childfree. *Mots. Les langages du politique*, 1(128), 151-175. <https://doi.org/10.4000/mots.29600>
- Rovi, S. (1994). Taking « NO » for an answer: Using negative reproductive intentions to study the childless/childfree. *Population research and policy review*, 13, 343-365.
- Saintôt, B. (2019). Qu'est-ce que le genre ? Petit précis d'une notion large. *Revue Projet*, 1(368), 13-20. <https://doi.org/10.3917/pro.368.0013>
- Sarthou-Lajus, N. (2017). Une paternité discrète. *Etudes*, 7-8, 4-6. <https://doi.org/10.3917/etu.4240.0004>
- Savoie-Zajc, L. (1997). L'entrevue semi-dirigée, dans : Gauthier, B (éd.), Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données (3e éd., p.263-285). SainteFoy, Canada : Presses de l'Université du Québec.
- Soyer, L., & Tanda, N. (2016). Analyse. Skype, un média innovant pour optimiser la coopération à distance entre chercheur et participants à la recherche. *La revue internationale francophone des innovatrices et des innovateurs*, 3(1), 27-42.
- Tchankam, J., Ndoume Essingone, H., & Tchagang, E. (2020). Chapitre 14. Portée et limites de la recherche qualitative. Dans : Soufyane Frimousse éd., *Produire du savoir et de l'action: Le*

vade-mecum du dirigeant-chercheur (pp. 165-174). Caen: EMS Editions.

<https://doi.org/10.3917/ems.peret.2020.01.0165>

Tillich, E. (2019). « Libérées, délivrée ! » : stérilisées et sans enfant. *Ethnologie française*, 4(49), 787-801. <https://doi.org/10.3917/ethn.194.0787>

Toulemon, L. (1994). La place des enfants dans l’histoire des couples. *Population (French Edition)*, 49(6), 1321–1345. <https://doi.org/10.2307/1534012>

Toulemon, L. (1995). Très peu de couples restent volontairement sans enfant. *Population INED*, 50(4/5), 1079-1109.

Trellu, H. (2007). Recompositions et résistances de la masculinité et de la féminité, de la paternité et de la maternité à l’épreuve du congé parental pris par les hommes en France. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 38(2), 123-141. <https://doi.org/10.4000/rsa.471>

Vallon, S. (2006). Qu'est-ce qu'une famille : Fonctions et représentations familiales. *VST - Vie sociale et traitements*, 89, 154-161. <https://doi.org/10.3917/vst.089.0154>

Van Campenhoudt, L., & Marquis, N. (2014). Cours de sociologie. Dunod: Paris.

Van Campenhoudt, L., & Quivy, R. (2011). Manuel de recherches en sciences sociales (4e éd.). Dunod, Paris.

Venkatesan, S., & Murali, C. (2019). “Childless? Childfree? Neither, Just ME”: pronatalism and (m)otherhood in Paula Knight’s. *The Facts of Life. Journal of Graphic Novels and Comics*. <https://doi.org/10.1080/21504857.2019.1617179>

Verjus, A. (2002). *Le Cens de la Famille : Les Femmes et le Vote, 1789-1848*. Belin.

Verjus, A., & Boisson, M. (2005). Le parent et le couple au risque de la parentalité: L'apport des travaux en langue anglaise. *Informations sociales*, 122, 130-135. <https://doi.org/10.3917/inso.122.0130>

Verschaeve, F. (2018). *De l’invisibilité à la visibilité sur le web : analyse d’un blogue consacré aux femmes ayant fait le choix de ne pas avoir d’enfant* (Doctoral dissertation, Département de communication. Ottawa – Faculté des arts).

- Vinson, C., Mollen, D., & Smith, N G. (2010). Perceptions of Childfree Women: The role of perceivers' and targets' ethnicity. *Journal of community & Applied social psychology*, 20, 426-432. <https://doi.org/10.1002/casp.1049>
- West, C., & Zimmerman, D. H. (2009). Faire le genre (F. Malbois, Trad.). *Nouvelles Questions Féministes*, 28(3), 34-61. <https://doi.org/10.3917/nqf.283.0034>
- Zolesio, E. (2018). Socialisations primaires / secondaires : quels enjeux ?. *Idées économiques et sociales*, 191, 15-21. <https://doi.org/10.3917/idee.191.0015>

6.2. Articles non scientifiques

- Govers, P., & Maquestiau, P. (2017). Genre et masculinités. *Les essentiels du genre*, 13. Le Monde selon les femmes : Bruxelles.
- Larousse. (s.d.). Famille. Consulté le 03 février 2023 à l'adresse <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/famille/32798>